OEUVRES DIV:
SUR
L'EDUCATION

15 ʒ 4 ouv. a vol. A 48

451/84

G. J. Tacheron A+K

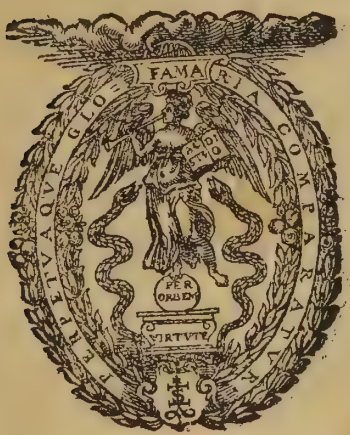
Nro 409.

Claus.

L'EDUCATION DES FILLES.

par Mire. François de Salignac de la Motte Fenelon Archeveque-Duc de Cambrai, &c.

Nouvelle Edition.



A GENEVE,

Pour VINCENT MIEGE.

M. DCC.

AVERTISSEMENT.

CE pétit Ouvrage, fait d'une des plus excellentes plumes d'aujourdui, a été agréablement reçeu du Public, & comme la matiére qui y eſt traitée eſt toûjours de ſaiſon, il eſt demandé de tous côtez: Rien n'eſt plus loüable que cette curioſité: car les ſuites d'une bonne éducation ont une influence ſi generale ſur toutes les actions de la vie, qu'on ne doit rien négli-

gliger de ce qui peut contribuër à bien élever les enfans.

Quoique ce Liure ne traite directement que de l'Education des filles, on y trouvera pourtant une infinité de maximes generales, qu'on peut employer utilement pour l'instruction des Enfans de quelque sexe qu'ils soyent.

L'EDUCATION DES FILLES.

CHAPITRE I.

De l'importance de l'éducation des Filles.

RIEN n'eſt plus négligé que l'éducation des filles. La coûtume & le caprice les méres y décident ſouvent de tout : on ſupoſe qu'on doit donner à ce ſexe peu d'inſtruction. L'éducation des garçons paſſe pour une des principales affaires par raport au bien public ; & quoi qu'on n'y faſſe

guères moins de fautes que dás celles des filles, du moins on eſt perſuadé qu'il faut beaucoup de lumiére pour y réüſſir. Les plus habiles gens ſe ſont apliquez à donner des régles dans cette matiere; combien voit-on de Maîtres & de Colleges? Combien de dépenſes pour des impreſſions de Livres, pour des recherches de Sciences, pour des méthodes d'aprendre les Langues, pour le choix des Profeſſeurs; tous ces grands préparatifs ont ſouvent plus d'aparence que de ſolidité; mais enfin ils marquent la haute idée qu'on a de l'éducation des garçons. Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles ſoient ſçavántes, la curioſité les rend vaines & précieuſes, il ſuffit qu'elles ſachent gouverner un jour leurs ménages & obéir à leurs maris ſans raiſonner. On ne manque pas de ſe ſervir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la ſcience a ren-

a renduës ridicules. Après quoi on ſe croit en droit d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des méres ignorantes & indiſcretes.

Il eſt vrai qu'il faut craindre de faire des ſçavantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'eſprit encore plus foible & plus curieux que les hommes, auſſi n'eſt-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourroient s'entêter ; elles ne doivent ni gouverner l'Etat, ni faire la guerre, ni entrer dans le miniſtère des choſes ſacrées. Ainſi elles peuvent ſe paſſer de certaines connoiſſances étenduës qui appartiennent à la Politique, à l'Art militaire, à la Iuriſprudence, à la Philoſophie, & à la Théologie. La plûpart même des Arts méchaniques ne leur conviennent pas. Elles ſont faites pour des éxercices moderez. Leur corps auſſi bien que leur eſprit eſt moins fort & moins robuſte que

celui des hommes. En revanche la nature leur a donné en partage l'induſtrie, la propreté & l'œconomie pour les occuper tranquillement dans leurs Maiſons.

Mais que s'enſuit-il de la foibleſſe naturelle des femmes? Plus elles ſont foibles, plus il eſt important de les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs qui ſont les fondemens de toute la vie humaine? N'eſt-ce pas elles qui ruïnent ou qui ſoûtiennent les Maiſons qui réglent tout le détail des choſes domeſtiques, & qui par conſéquent décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain? Par-là elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaiſes mœurs de preſque tout le monde. Vne femme judicieuſe apliquée & pleine de Religion, eſt l'ame de toute une grande Maiſon, elle y met l'ordre pour les biens temporels & pour le ſalut.

ſalut. Les hommes mêmes qui ont toute l'autorité en public, ne peuvent, par leurs déliberations, établir aucun bien effectif, ſi les femmes ne leur aident à l'éxecuter.

Le monde n'eſt point un fantôme, c'eſt l'aſſemblage de toutes les familles; & qui eſt-ce qui peut les policer avec un ſoin plus éxact que les femmes, qui outre leur autorité naturelle & leur aſſiduité dans leurs Maiſons, ont encore l'avantage d'être nées ſoigneuſes, attentives au détail, induſtrieuſes, inſinuantes & perſuaſives. Mais les hommes peuvent-ils eſperer pour eux-mêmes quelque douceur de vie, ſi leur plus étroite ſocieté qui eſt celle du mariage, ſe tourne en amertume? Mais les enfans qui feront dans la ſuite tout le genre humain, que deviendront-ils, ſi les méres les gâtent dès leurs premiéres années?

Voilà donc les occupations des

femmes qui ne ſont guères moins importantes au public que celles des hommes, puis qu'elles ont une Maiſon à régler, un mari à rendre heureux, des enfans à bien élever: ajoûtez que la vertu n'eſt pas moins pour les femmes que pour les hommes; ſans parler du bien ou du mal qu'elles peuvent faire au public, elles ſont la moitié du genre humain, racheté du ſang de IESUS-CHRIST, & deſtiné à la vie éternelle.

Enfin il faut conſiderer outre le bien que font les femmes quand elles ſont bien élevées, le mal qu'elles cauſent dans le monde quand elles manquent d'une éducatien qui leur inſpire la vertu. Il eſt conſtant que la mauvaiſe éducation des femmes fait plus de mal que celles des hommes, puis que les déſordres des hommes viennent ſouvent de la mauvaiſe éducation qu'ils ont reçuë de leurs méres, & des paſſions

que

que d'autres femmes leurs ont inſpirées dans un âge plus avancé.

Quelles intrigues ſe preſentent à nous dans les Hiſtoires, quel renverſement des loix & des mœurs, quelles guerres ſanglantes, quelles nouveautez contre la Religion, quelles révolutions d'Etat cauſées par le déréglement des femmes! Voilà ce qui prouve l'importance de bien élever des filles, cherchons-en les moyens.

CHAPITRE II.

Inconveniens des Educations ordinaires.

L'Ignorance d'une fille eſt cauſe qu'elle s'ennuye & qu'elle ne ſçait à quoi s'occuper innocemment. Quand elle eſt venuë juſqu'à un certain âge, ſans s'appliquer aux choſes

ſolides, elle n'en peut avoir ni le goût ni l'eſtime : tout ce qui eſt ſérieux lui paroît triſte, tout ce qui demande une attention ſuivie, la fatigue ; la pente aux plaiſirs qui eſt forte pendant la jeuneſſe, l'exemple des perſonnes du même âge, qui ſont plongées dans l'amuſement, tout ſert à lui faire craindre une vie réglée & laborieuſe. Dans ce premier âge elle manque d'expérience & d'autorité pour gouverner quelque choſe dans la Maiſon de ſes parens. Elle ne connoît pas même l'importance de s'y appliquer, à moins que ſa mére n'ait pris ſoin de la lui faire remarquer en détail. Si elle eſt de condition, elle eſt éxempte du travail des mains ; elle ne travaillera donc que quelque heure du jour, parce qu'on dit, ſans ſçavoir pourquoi, qu'il eſt honnête aux femmes de travailler ; mais ſouvent ce ne ſera qu'une contenance, &

elle

elle ne s'accoûtumera point à un travail ſuivi.

En cet état que fera-t-elle ? La compagnie d'une mére qui l'obſerve, qui la gronde, qui croit la bien élever en ne lui pardonnant rien, qui ſe compoſe avec elle, qui lui fait eſſuyer ſes humeurs, qui lui paroît toûjours chargée de tous les ſoucis domeſtiques, la gêne & la rebute : elle a autour d'elle des femmes flateuſes, qui cherchant à s'inſinuer par des complaiſances baſſes & dangereuſes ſuivent toutes ſes fantaiſies, & l'entretiennent de tout ce qui peut la dégoûter du bien ; la pieté lui paroit une occupation languiſſante & une régle ennemie de tous les plaiſirs. A quoi donc s'occupera-elle ? à rien d'utile. Cette inapplication ſe tourne même en habitude incurable.

Cependant voilà un grand vuide qu'on ne peut eſpérer de remplir de

choſes ſolides. Il faut donc que les frivoles prennent la place. Dans cette oiſiveté une fille s'abandonne à ſa pareſſe, & la pareſſe qui eſt une langueur de l'ame eſt une ſource inépuiſable d'ennuis. Elle s'acoûtume à dormir d'un tiers plus qu'il ne faudroit pour conſerver une ſanté parfaite. Ce long ſommeil ne ſert qu'à l'amolir, qu'à la rendre plus délicate, plus expoſée aux révoltes du corps, au lieu qu'un ſommeil médiocre accompagné d'un éxercice réglé, rend une perſonne gaye, vigoureuſe & robuſte; ce qui fait ſans doute la véritable perfection du corps, ſans parler des avantages que l'eſprit en tire.

Cette moleſſe & cette oiſiveté étant jointe à l'ignorance, il en n'aît une ſenſibilité pernicieuſe pour les divertiſſemens & pour les ſpectacles. C'eſt même ce qui excite une curioſité indiſcrete & inſatiable.

Les

Les personnes instruites & occupées à des choses sérieuses, n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre. Ce qu'elles sçavent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent; elles voyent l'inutilité & le ridicule de la plûpart des choses que les petits esprits qui ne sçavent rien, & qui n'ont rien à faire, sont empressez d'apprendre.

Au contraire les filles mal-instruites & inappliquées ont une imagination toûjours errante. Faute d'aliment solide, leur curiosité se tourne avec avec ardeur vers les objets vains & dangereux. Celles qui ont l'esprit, s'érigent souvent en précieuses, & lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité; elles se passionnent pour des Romans, pour des Comédies, pour des recits d'avantures chimériques où l'amour profane est mêlé, elles se rendent l'esprit visionnaire en s'accoûtumant

au

au langage magnifique des Héros de Romans ; elles se gâtent même par-là pour le monde: car tous ces beaux sentimens en l'air, toutes ces passions genereuses, toutes ces avantures que l'Auteur du Roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun raport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde, & qui décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend.

Vne pauvre fille pleine du tendre & du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces Héros : elle voudroit vivre comme ces Princesses imaginaires qui sont dans les Romans toûjours charmantes, toûjours adorées, toûjours au dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elle de descendre de l'Héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage. Quel-

Quelques-unes pouſſent leur curioſité encore plus loin, & ſe mêlent de décider ſur la Religion, quoi qu'elles n'en ſoient point capables; mais celles qui n'ont pas aſſez d'ouverture d'eſprit pour ces curioſitez, en ont d'autres qui leur ſont proportionnées, elles veulent ardemment ſçavoir ce qui ſe dit, ce qui ſe fait, une chanſon, une nouvelle, une intrigue, recevoir des lettres, lire celles que les autres reçoivent; elles veulent qu'on leur diſe tout, & elles veulent auſſi tout dire; elles ſont vaines, & la vanité fait parler beaucoup; elles ſont legéres, & la legéreté empêche les réflexions qui feroient ſouvent garder le ſilence.

CHA-

CHAPITRE III.

Quels sont les premiers fondemens de l'Education.

POur remédier à tous ces maux, c'est un grand avantage que de pouvoir commencer l'éducation des filles dès leur plus tendre enfance ; ce premier âge qu'on abandonne à des femmes indiscretes & quelquesfois déréglées, est pourtant celui où se font les impressions les plus profondes, & qui par conséquent a un grand rapport à tout le reste de la vie.

Avant que les enfans sachent entiérement parler, on peut les préparer à l'instruction. On trouvera peut-être que j'en dis trop : mais on n'a qu'à considerer ce que fait l'enfant qui ne parle pas encore. Il apprend une langue qu'il parlera bientôt

tôt plus éxactement que les Sçavans ne sçauroient parler les langues mortes qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus meur. Mais qu'est-ce qu'apprendre une langue ? Ce n'est pas seulement mettre dans sa mémoire un grand nombre de mots ; c'est encore, dit Saint Augustin, observer le sens de chacun de ces mots en particulier. L'enfant dit-il, parmi ses cris & ses jeux, remarque de quel objet chaque parole est le signe, il le fait tantôt en considerant les mouvemens naturels des corps qui touchent, ou qui montrent les objets dont on parle, tantôt étant frappé par la fréquente repétition du même mot pour signifier le même objet. Il est vrai que le temperament du cerveau des enfans leur donne une admirable facilité pour l'impression de toutes ces images. Mais quelle attention d'esprit ne faut-il pas pour les discerner & pour

pour les attacher chacune à ſon objet?

Conſiderez encore combien dès cet âge les enfans cherchent ceux qui les flattent, & fuyent ceux qui les contraignent; combien ils ſçavent crier ou ſe taire pour avoir ce qu'ils ſouhaitent; combien ils ont déja d'artifice & de jalouſie: j'ai vû, dit Saint Auguſtin, un enfant jaloux, il ne ſcavoit pas encore parler, & avec un viſage pâle & des yeux irritez il regardoit déja l'enfant qui tettoit avec lui.

On peut donc compter que les enfans connoiſſent dès-lors plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire: ainſi vous pouvez leur donner par des paroles, qui ſeront aidées par des tons & des geſtes, l'inclination d'être avec les perſonnes honnêtes & vertueuſes qu'ils voyent, plûtôt qu'avec d'autres perſonnes déraiſonnables qu'ils ſeroient en danger d'ai-

d'aimer : ainſi vous pouvez encore par les differens airs de vôtre viſage, & par le ton de vôtre voix leur repreſenter avec horreur les gens qu'ils ont vûs en colère ou dans quelqu'autre déréglement, & prendre les tons les plus doux avec le viſage le plus ſerain pour leur repreſenter avec admiration ce qu'ils ont vû faire de ſage & de modeſte.

Ie ne donne pas ces petites choſes pour grandes. Mais enfin ces diſpoſitions éloignées ſont des commencemens qu'il ne faut pas négliger, & cette maniére de prévenir de loin les enfans a des ſuites inſenſibles qui facilitent l'éducation.

Si on doute encore du pouvoir que ces premiers préjugez de l'enfance ont ſur les hommes, on n'a qu'à voir combien le ſouvenir des choſes qu'on a aimées dans l'enfance, eſt encore vif & touchant dans un âge avancé. Si au lieu de donner

aux

aux enfans de vaines craintes des Fantômes, & des Esprits, qui ne font qu'affoiblir par de trop grands ébranlemens leur cerveau encore tendre: si au lieu de les laisser suivre toutes les imaginations de leurs nourrices pour les choses qu'ils doivent aimer, ou fuïr, on s'atachoit à leur donner toûjours une idée agréable du bien & une idée affreuse du mal, cette prévention leur faciliteroit beaucoup dans la suite la pratique de toutes les vertus. Au contraire on leur fait craindre un Prêtre vêtu de noir, on ne leur parle de la mort que pour les effrayer, on leur raconte que les morts reviennent la nuit sous des figures hideuses: tout cela n'aboutit qu'à rendre une ame foible & timide, & qu'à la préocuper contre les meilleures choses.

Ce qui est le plus utile dans les premiéres années de l'enfance; c'est de mé-

ménager la santé de l'enfant, & de tâcher de lui faire un sang doux, par le choix des alimens & par un régime de vie simple, c'est de régler ses repas, en sorte qu'il mange toûjours à peu prés aux mêmes heures, qu'il mange assez souvent à proportion de son besoin, qu'il ne mange point hors des repas, parce que c'est surcharger l'estomac, pendát que la digestion n'est pas finie, qu'il ne mange rien de haut goût qui l'excite à manger au delà de son besoin, & qui le dégoûte des alimens plus convenables à sa santé, qu'enfin on ne lui serve pas trop de choses différentes: car la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre, soûtient l'appetit, après que le vrai besoin de manger est fini.

Ce qu'il y a encore de très-important, c'est de laisser affermir les organes, en ne pressant point l'instruction, d'éviter tout ce qui peut al-

allumer les passions; d'accoûtumer doucement l'enfant à être privé des choses pour lesquelles il a témoigné trop d'ardeur, afin qu'il n'espére jamais d'obtenir les choses qu'il désire.

Si peu que le naturel des enfans soit bon, on peut les rendre ainsi dociles, patiens, fermes, gais & tranquilles; au lieu que si on néglige ce premier âge, ils y déviennent ardens & inquiets pour toute leur vie; leur sang se brûle, les habitudes se forment, le corps encore tendre, & l'ame qui n'a pas encore aucune pente vers aucun objet, se plient vers le mal, il se fait en eux une espéce de second péché originel, qui est la source de mille desordres quand ils sont plus grands.

Dès qu'ils sont dans un âge plus avancé, où leur raison est toute développée, il faut que toutes les paroles qu'on leur dit servent à leur fai-

faire aimer la vérité, & à leur inſpi-
rer le mépris de toute diſſimulation.
Ainſi on ne doit jamais ſe ſervir
d'aucune feinte pour les appaiſer,
ou pour leur perſuader ce qu'on
veut. Par là on leur enſeigne la fi-
neſſe qu'ils n'oublient jamais; il faut
les mener par la raiſon autant qu'on
peut.

Mais éxaminons de plus près l'é-
tat des enfans, pour voir plus en
détail ce qui leur convient. La ſub-
ſtance de leur cerveau eſt molle, &
elle ſe durcit tous les jours. Pour
leur Eſprit, il ne ſçait rien, tout lui
eſt nouveau, cette molleſſe du cer-
veau fait que tout s'y imprime faci-
lement, & la ſurpriſe de la nouveau-
té fait qu'ils admirent aiſément, &
qu'ils ſont fort curieux. Il eſt vrai
auſſi que cette humidité, & cette
molleſſe du cerveau jointe à une
grande chaleur, lui donne un mou-
vement facile & continuel; de là
vient

vient cette agitation des enfans qui ne peuvent arrêter leur esprit à aucun objet, non plus que leur corps en aucun lieu.

D'un autre côté les enfans ne sçachant encore rien penser, ni faire d'eux-mêmes, ils remarquent tout & ils parlent peu, si on ne les accoûtume à parler beaucoup, & c'est dequoi il faut bien se garder. Souvent le plaisir qu'on veut tirer de jolis enfans les gâte; on les accoûtume à hazarder tout ce qui leur vient dans l'esprit, & à parler de choses dont ils n'ont pas encore des connoissances distinctes, il leur en reste toute leur vie l'habitude de juger avec précipitation, & de dire des choses dont ils n'ont point d'idées claires, ce qui fait un très-mauvais caractère d'esprit.

Ce plaisir qu'on veut tirer des enfans produit encore un effet pernicieux, ils apperçoivent qu'on les re-

regarde avec complaisance, qu'on observe tout ce qu'ils font, qu'on les écoûte avec plaisir.

Par là ils s'accoutument à croire que le monde sera toûjours occupé d'eux.

Pendant cet âge où l'on est applaudi, & où l'on n'a point encore éprouvé la contradiction, on conçoit des espérances chimériques, qui préparent des mécontes infinis pour toute la vie. I'ai vû des enfans qui croyoient qu'on parloit d'eux, toutes les fois qu'on parloit en secret, parce qu'ils avoient remarqué qu'on l'avoit fait souvent. Ils s'imaginoient n'avoir en eux rien que d'extraordinaire & d'admirable. Il faut donc prendre soin des enfans, sans leur laisser voir qu'on pense à eux. Montrez-leur que c'est par amitié & par le besoin où ils sont d'être redressez que vous êtes attentif à leur conduite, & non par l'admi-

miration de leur esprit. Contentez-vous de les former peu à peu selon les occasions qui viennent naturellement ; quand même vous pourriez avancer beaucoup l'Esprit d'un enfant, sans le presser, vous devriez craindre de le faire, car le danger de la vanité & de la présomption est toûjours plus grand que le fruit de ces éducations prématurées qui font tant de bruit.

Il faut se contenter de suivre & d'aider la nature ; les enfans sçavent peu, il ne faut pas les exciter à parler, mais comme ils ignorent beaucoup de choses, ils ont beaucoup de questions à faire, aussi en font-ils beaucoup. Il suffit de leur répondre précisément, & d'ajoûter quelquefois certaines petites comparaïsons pour rendre plus sensibles les éclaircissemens qu'on doit leur donner : s'ils jugent de quelques chose sans le bien savoir ; il faut les

emba-

mbarraſſer par quelque queſtion
ouvelle pour leur faire ſentir leur
aute, ſans les confondre rudement;
n même tems il faut leur faire ap-
ercevoir, non par des loüanges va-
ues, mais par quelques marque ef-
ective d'eſtime, qu'on les approu-
e bien plus quand ils doutent, &
u'ils demandent ce qu'ils ne ſavent
as, que quand ils décident le mieux.
'eſt le vrai moyen de mettre dans
eur eſprit avec beaucoup de politeſ-
e une modeſtie véritable, & un
rand mépris pour les conteſtations
ui ſont ſi ordinaires aux jeunes per-
onnes un peu éclairées.

Dès qu'il paroît que leur raiſon a
ait quelque progrès, il faut ſe ſervir
le cette expérience pour les prému-
ir contre la préſomption; vous vo-
ez, direz-vous, que vous êtes plus
aiſonnable maintenant que vous
e l'étiez l'année paſſée. Dans un an
ous verrez encore des choſes que

vous n'êtes pas capable de voir aujourd'hui. Si l'année passée vous aviez voulu juger des choses que vous savez maintenant, & que vous ignoriez alors, vous en auriez mal jugé. Vous auriez eu grand tort de prétendre savoir ce qui étoit au delà de vôtre portée. Il en est de même aujourd'hui des choses qui vous restent à connoître. Vous verrez un jour combien vos jugemens presens sont imparfaits. Cependant fiez-vous aux conseils des personnes qui jugent comme vous jugerez vous-même, quand vous aurez leur âge & leur expérience.

La curiosité des enfans est un penchant de la nature qui va comme au devant de l'instruction, ne manquez pas d'en profiter : Par éxemple à la campagne, ils voyent un moulin, & ils veulent savoir ce que c'est, il faut leur montrer comment se prépare l'aliment qui nourrit l'homme. Ils apperçoivent des moisson-

neurs, il faut leur expliquer ce qu'ils font: comment on séme le bled, & comment il se multiplie dans la terre. A la Ville ils voyent des boutiques où s'exercent plusieurs arts, & où l'on vend diverses marchandises. Il ne faut jamais être importuné de leurs demãdes, ce sont des ouvertures que la nature vous offre pour faciliter l'instruction: témoignez y prendre plaisir; par là vous leur enseignerez insensiblement comment se font toutes les choses qui servent à l'homme, & sur lesquelles roule le commerce. Peu à peu sans étude particuliére ils connoîtront la bonne maniére de faire toutes ces choses qui sont de leur usage, & le juste prix de chacune, ce qui est le vrai fond de l'œconomie. Ces connoissances qui ne doivent être mépriſées de personne, puis que le monde à besoin de ne se laisser pas tromper dans sa dépense, sont principalement nécessaires aux filles.

CHAPITRE IV.

Imitation à craindre.

L'Ignorance des enfans, dans le cerveau desquels rien n'est encore imprimé, & qui n'ont aucune habitude, les rend souples & enclins à imiter tout ce qu'ils voyent. C'est pourquoi il est capital de ne leur offrir que de bons modéles. Il ne faut laisser approcher d'eux que des gens dont les éxemples soient utiles à suivre; mais comme il n'est pas possible qu'ils ne voyent, malgré les précautions qu'on prend, beaucoup de choses irréguliéres, il faut leur faire remarquer de bonne heure l'impertinence de certaines personnes vicieuses & déraisonnables, sur la réputation desquelles il n'y a rien à ménager, il faut leur montrer combien on est mépriſé & digne de l'être, combien on est misérable, quand on s'aban-

bandonne à ſes paſſions, & qu'on ne cultive point ſa raiſon. On peut ainſi, ſans les accoûtumer à la moquerie, leur former le goût, & les rendre ſenſibles aux vrayes bienſéances; il ne faut pas même s'abſtenir de les prévenir en general ſur certains défauts, quoi qu'on puiſſe craindre de leur ouvrir par là les yeux ſur les foibleſſes des gens qu'ils doivent reſpecter; car outre qu'on ne doit pas eſpérer, & qu'il n'eſt point juſte de les entretenir dans l'ignorance des véritables régles là-deſſus; d'ailleurs le plus ſeur moyen de les tenir dans leur devoir, eſt de leur perſuader qu'il faut ſupporter les défauts d'autrui, qu'on ne doit pas même en juger légérement; qu'ils paroiſſent ſouvent plus grands qu'ils ne ſont: qu'ils ſont reparez par des qualitez avantageuſes, & que rien n'étant parfait ſur la terre, on doit admirer ce qui a le moins

d'imperfection. Enfin, quoi qu'il faille réſerver de telles inſtructions pour l'extrêmité, il faut pourtant leur donner les vrais principes, & les préſerver d'imiter tout le mal qu'ils ont devant les yeux.

Il faut auſſi les empêcher de contrefaire les gens ridicules: car ces maniéres moqueuſes & comédiennes ont quelque choſe de bas & de contraire aux ſentimens honnêtes; il eſt à craindre que les enfans ne les prennent, parce que la chaleur de leur imagination & la ſoupleſſe de leur corps, jointe à leur enjouëment, leur font aiſément prendre toutes ſortes de formes, pour repreſenter ce qu'ils voyent de ridicule.

Cette pente à imiter qui eſt dans les enfans, produit des maux infinis, quand on les livre à des gens ſans vertu, qui ne ſe contraignent guéres devant eux. Mais Dieu a mis par

par cette pente dans les enfans dequoi se plier facilement à tout ce qu'on leur montre pour le bien. Souvent sans leur parler on n'auroit qu'à leur faire voir en autrui ce qu'on voudroit qu'ils fissent.

CHAPITRE V.

Instructions indirectes, il ne faut pas presser les enfans.

IE crois même qu'il faudroit souvent se servir de ces instructions indirectes qui ne sont point ennuyeuses, comme les leçons & les remontrances, seulement pour réveiller leur attente sur les exemples qu'on leur donneroit.

Vne personne pourroit demander quelquefois devant eux à une autre ? Pourquoi faites-vous cela ? & l'autre répondroit, je le fais par

t'elle raiſon. Par éxemple, pourquoi avez-vous avoüé vôtre faute, c'eſt que j'en aurois fait encore une plus grande de la déſavoüer lâchement par un menſonge, & qu'il n'y a rien de plus beau que de dire franchemẽt j'ai tort. Après cela la premiére perſonne peut loüer celle qui s'eſt ainſi accuſée elle-même, mais il faut que tout cela ſe faſſe ſans affectation: car les enfans ſont bien plus pénétrans qu'on ne croit, & dès qu'ils ont aperçû quelque fineſſe dans ceux qui les gouvernent, ils perdent la ſimplicité & la confiance qui leur ſõt naturelles.

Nous avons remarqué que le cerveau des enfans eſt tout enſemble chaud & humide, ce qui leur cauſe un mouvement continuel. Cette molleſſe du cerveau fait que toutes choſes s'y impriment facilement, & que les images de tous les objets ſenſibles y ſont très-vives. Ainſi il faut ſe hâter d'écrire dans leurs têtes pen-

pendant que les caractères s'y forment aiſément. Mais il faut bien choiſir les images qu'on y doit graver ; car on ne doit verſer dans un réſervoir ſi pétit & ſi précieux, que des choſes exquiſes ; il faut ſe ſouvenir qu'on ne doit à cet âge verſer dans les eſprits que ce qu'on ſouhaite qui y demeure toute la vie. Les premiéres images gravées pendant que le cerveau eſt encore mol, & que rien n'y eſt écrit, ſont les plus profondes. D'ailleurs elles ſe durciſſent à méſure que l'âge deſſeche le cerveau ; ainſi elles deviennent inéffaçables : de là vient que quand on eſt vieux, on ſe ſouvient diſtinctement des choſes de la jeuneſſe quoi qu'éloignées, au lieu qu'on ſe ſouvient moins de celles qu'on a vûës dans un âge plus avancé ; parce que les traces en ont été faites dans le cerveau, lors qu'il étoit déja deſſêché,& plein d'autres images.

Quand on entend faire ces raisonnemens, on a peine à les croire. Il est pourtant vrai qu'on raisonne de même sans s'en appercevoir. Ne dit-on pas tous les jours : j'ai pris mon pli, je suis trop vieux pour changer, j'ai été nourris de cette façon ; d'ailleurs ne sent-on pas un plaisir singulier à rappeller les images de la jeunesse ? Les plus fortes inclinations ne sont-elles pas celles qu'on a prises à cet âge ? Tout cela ne prouve-t-il pas que les premiéres impressions & les premiéres habitudes sont les plus fortes ? Si l'enfance est propre à graver des images dans le cerveau, il faut avoüer qu'elle l'est moins au raisonnement. Cette humidité du cerveau qui rend les impressions faciles, étant jointe à une grande chaleur, fait une agitation qui empêche toute application suivie.

Le cerveau des enfans est comme une

une bougie allumée dans un lieu exposé au vent. Sa lumiére vacille toûjours, l'enfant vous fait une queſtion : & avant que vous répondiez, ſes yeux s'enlévent vers le plancher, il compte toutes les figures qui y ſont peintes, ou tous les morceaux de vitres qui ſont aux fenêtres, ſi vous voulez le ramener à ſon premier objet, vous le gênez comme ſi vous le teniez en priſon. Ainſi il faut ménager avec un grand ſoin les organes, en attendant qu'ils s'affermiſſent ; répondez-lui promptement à ſa queſtion, & laiſſez-lui en faire d'autres à ſon gré. Entretenez ſeulement ſa curioſité, & faites dans ſa mémoire un amas de bons matériaux. Viendra le tems qu'ils s'aſſembleront d'eux-mêmes, & que le cerveau ayant plus de conſtance, l'enfant raiſonnera de ſuite ; cependant bornez-vous à le redreſſer, quand il ne raiſonnera pas juſte,

& à lui faire sentir sans empresse-
ment, selon les ouvertures qu'il vous
donnera, ce que c'est que tirer droit
une conséquence.

Laissez donc joüer un enfant, &
mêlez l'instruction avec le jeu, que
la sagesse ne se montre à lui que par
intervale & avec un visage riant;
gardez-vous de le fatiguer par une
éxatitude indiscrete.

Si l'enfant se fait une idée triste &
sombre de la vertu, si la liberté & le
déréglement se presentent à lui sous
une figure agréable, tout est perdu:
vous travaillez en vain; ne le laissez
jamais flater par de pétits esprits,
ou par des gens sans régle. On s'ac-
coûtume à aimer les mœurs & les
sentimens des gens qu'on aime, le
plaisir qu'on trouve d'abord avec
les malhonnêtes gens fait peu à peu
estimer ce qu'ils ont même de mé-
prisable.

Pour rendre les gens de bien
agréables

gréables aux enfans, faites leur remarquer ce qu'ils ont d'aimable & de commode ; leur ſincérité, leur modeſtie, leur déſintéreſſement, leur fidélité, leur diſcretion, mais ſur tout leur piété qui eſt la ſource de tout le reſte.

Si quelqu'un d'entreux a quelque choſe de choquant, dites, la piété ne donne point ces défauts-là, quand elle eſt parfaite, elle les ôte, ou du moins elle les adoucit. Après tout il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfans certaines perſonnes pieuſes, dont l'extérieur eſt dégoûtant.

Quoi que vous veilliez ſur vous-mêmes pour n'y laiſſer rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais aucun défaut en vous ; ſouvent il appercevra juſqu'à vos fautes les plus légéres.

Saint

Saint Auguſtin nous apprend qu'il avoit remarqué dès ſon enfance la vanité de ſes maîtres ſur les études. Ce que vous avez de meilleur & de plus preſſé à faire, c'eſt de connoître vous-mêmes vos défauts, auſſi bien que l'enfant les connoîtra, & de vous en faire avertir par des amis ſincères. D'ordinaire ceux qui gouvernent les enfans ne leur pardonnent rien, & ſe pardonnent tout à eux-mêmes. Cela excite dans les enfans un eſprit de critique & de malignité; de façon que quand ils ont vû faire quelque faute à la perſonne qui les gouverne, ils en ſont ravis, & ne cherchent qu'à la mépriſer.

Evitez cet inconvenient, ne craignez point de parler des défauts qui ſont viſibles en vous, & des fautes qui vous auront échapé devant l'enfant: ſi vous le voyez capable d'entendre raiſon là-deſſus, dites-lui

que

que vous voulez lui donner l'exemple de se corriger de ses défauts, en vous corrigeant des vôtres. Par là vous tirerez de vos imperfections mêmes dequoi instruire, & édifier l'enfant, dequoi l'encourager pour sa correction; vous éviterez même le mépris & le dégoût que vos défauts pourroient lui donner pour vôtre personne.

En même tems il faut chercher tous les moyens de rendre agréables à l'enfant les choses que vous éxigez de lui; en avez-vous quelqu'une de fâcheuse à propoſer, faites-lui entendre que la peine sera bien-tôt suivie du plaisir, montrez-lui toûjours l'utilité des choses que vous lui enseignez, faites-lui en voir l'usage par rapport au commerce du monde & aux devoirs des conditions. Sans cela l'étude lui paroît un travail abstrait, stérile & épineux; à quoi sert, disent-ils en eux-mêmes, d'ap-

d'apprendre toutes ces choſes dont on ne parle point dans les converſations, & qui n'ont aucun rapport à tout ce qu'on eſt obligé de faire: Il faut donc leur rendre raiſon de tout ce qu'on leur enſeigne : c'eſt, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour, c'eſt pour vous former le jugement, c'eſt pour vous accoûtumer à bien raiſonner ſur toutes les affaires de la vie. Il faut toûjours leur montrer un but ſolide & agréable qui les ſoûtienne dans le travail & ne prétendre jamais les aſſujettir par une autorité ſêche & abſoluë.

A meſure que leur raiſon augmente, il faut auſſi de plus en plus raiſonner avec eux ſur les beſoins de leur éducation, non pour ſuivre toutes leurs penſées, mais pour en profiter lors qu'ils feront connoître leur état véritable, pour éprouver leur diſcernement, & pour leur fai-

aire goûter les choſes qu'on veut qu'ils faſſent.

Ne prenez jamais ſans une extrême néceſſité un air auſtère & impérieux, qui fait trembler les enfans; ouvent c'eſt affectation & pédanterie dans ceux qui gouvernent: car our les enfans, ils ne ſont d'ordinaire que trop timides. Vous leur ermeriez le cœur, & leur ôteriez a confiance, ſans laquelle il n'y a ul fruit à eſpérer de l'éducation; aites-vous aimer d'eux, qu'ils ſoient ibres avec vous, & qu'ils ne craignét oint de vous laiſſer voir leur déauts. Pour y réüſſir, ſoyez indulgent ceux qui ne ſe déguiſent point devant vous. Ne paroiſſez ni étonné, ni rrité de leurs mauvaiſes inclinations u contraire compâtiſſez à leurs foibleſſes: quelquefois il en arrivera cet nconvenient, qu'ils ſeront moins etenus par la crainte; mais à tout rendre la confiance & la ſincérité

rité leur ſont plus utiles que l'autorité rigoureuſe.

D'ailleurs l'autorité ne laiſſera pas de trouver ſa place, ſi la confiance & la perſuaſion ne ſont pas aſſez fortes : mais il faut toûjours commencer par une conduite ouverte, gaye & familiére, ſans baſſeſſe, qui vous donne moyen de voir agir les enfans dans leur état naturel, & de les connoître à fonds. Enfin, quand même vous les réduiriez par l'autorité à obſerver toutes vos régles, vous n'iriez pas à vôtre but; tout ſe tourneroit en formalitez gênantes & peut-être en hypocriſie, vous les dégoûteriez du bien dont vous devez chercher uniquement, de leur inſpirer l'amour.

Si le Sage à toûjours recommandé aux parens de tenir la verge aſſiduëment levée ſur les enfans, s'il a dit qu'un pere qui ſe jouë avec ſon fils, pleurera dans la ſuite ; ce n'eſt pas

as qu'il ait blâmé une éducation louce & patiente. Il condamne seulement ces parens foibles & inconsiderez, qui flatent les passions de eurs enfans, & qui ne cherchent u'à s'en divertir pendant leur enance, jusqu'à leur souffrir toutes ortes d'excès.

Ce qu'il en faut conclurre, est que les parens doivent toûjours onserver de l'autorité pour la correction : car il y a des naturels qu'il aut dompter par la crainte ; mais ncore une fois il ne faut le faire, que quand on ne sauroit faire autrement.

Vn enfant qui n'agit encore que ar imagination, & qui confond lans sa tête les choses qui se présenent à lui liées ensemble, haït l'étude & la vertu, parce qu'il est prévenu d'aversion pour la personne qui lui en parle.

Voilà d'où vient cette idée si sombre

bre & si affreuse de la piété, qu'il re-
tient toute sa vie; c'est souvent tou-
ce qui lui reste d'une éducation sé-
vère. Souvent il faut tolerer des cho-
ses qui auroient besoin d'être corri-
gées, & attendre le moment où l'es-
prit de l'enfant sera disposé à profi-
ter de la correction. Ne le reprenez
jamais, ni dans son premier mou-
vement, ni dans le vôtre, il s'apper-
çoit que vous agissez par humeur &
par promptitude, & non par raison
& par amitié: Vous perdez sans res-
source vôtre autorité. Si vous le re-
prenez dans son premier mouve-
ment, il n'a pas l'esprit assez libre
pour avoüer sa faute, pour vaincre
sa passion, & pour sentir l'importan-
ce de vos avis. C'est même expose
l'enfant à perdre le respect qu'il vous
doit: montrez-lui toûjours que
vous vous possedez; Rien ne le lui
fera mieux voir que vôtre patien-
ce. Observez tous les momens pen-
dant

lant plusieurs jours, s'il le faut, pour ien placer une correction. Ne dies point à l'enfant son défaut, sans joûter quelque moyen de le surnonter, qui l'encourage à le faire; ar il faut éviter le chagrin & le découragement que la correction inspire quand elle est sêche. Si on trouve un enfant un peu raisonnable ; je rois qu'il faut l'engager insensiblement à demander qu'on lui dise ses léfauts. C'est le moyen de les lui lire sans l'affliger , ne lui en dies même jamais plusieurs à la ois.

Il faut considerer que les enfans ont la tête foible, que leur âge ne es rend encore sensibles qu'au plaiir, & qu'on leur demande souvent ane éxactitude & un sérieux dont ceux qui l'éxigent seroient incapables. On fait même une dangereuse mpression d'ennui & de tristesse sur leur tempérament, en leur parlant toû-

toûjours des mots & des choſ
qu'ils n'entendent point, nulle li
berté, nul enjouëment, toûjou
leçon, ſilence, poſture gênée, co
rection & menaces.

Les Anciens l'entendoient bie
mieux : c'eſt par le plaiſir des ver
& de la muſique, que les principa
les ſçiences, les maximes de vertu
& la politeſſe des mœurs s'introdui
ſirent chez les Hébreux, chez le
Egyptiens, chez les Grecs. Les gen
ſans lecture ont peine à le croire
tout cela eſt éloigné de nos coûtu
mes. Cependant, ſi peu qu'on con
noiſſe l'Hiſtoire, il n'y a pas moye
de douter que ce n'aît été la prati
que vulgaire de pluſieurs ſiécles. D
moins retranchons-nous dans le nô
tre, à joindre l'agréable à l'utile au
tant que nous le pouvons

Mais quoi qu'on ne puiſſe guè
res eſpérer de ſe paſſer toûjours d'em
ployer la crainte pour le commu
de

des enfans dont le naturel eſt dur & indocile, il ne faut pourtant y avoir recours qu'après avoir éprouvé patiemment tous les autres remédes. Il faut même toûjours faire entendre diſtinctement aux enfans à quoi ſe réduit tout ce qu'on leur demande, & moyennant quoi on ſera content d'eux : car il faut que la joye & la confiance ſoient leur diſpoſition ordinaire; autrement on obſcurcit leur eſprit, on abat leur courage; s'ils ſont vifs, on les irrite; s'ils ſont mois on les rend ſtupides. La crainte eſt comme les remédes violens qu'on employe dans les maladies extrêmes: ils purgent, mais ils altèrent le temperament, & uſent les organes; une ame qui eſt craintive eſt preſque toûjours agitée.

Car encore qu'il ne faille pas toûjours menacer ſans châtier, de peur de rendre les menaces mépriſables. Il faut pourtant châtier encore

core moins qu'on ne menace : pour les châtimens la peine doit être auſſi legére qu'il eſt poſſible, mais accompagnée de toutes les circonſtances qui peuvent piquer l'enfant de honte & de remords, par éxemple, montrez-lui tout ce que vous avez fait, pour éviter cette extrêmité; paroiſſez-lui en affligé, parlez devant lui avec d'autres perſonnes du malheur de ceux qui manquent de raiſon & d'honneur, juſqu'à ſe faire châtier; retranchez les marques d'amitié ordinaires, juſqu'à ce que vous voyez qu'il ait beſoin de conſolation; rendez ce châtiment public ou ſecret, ſelon que vous jugerez qu'il ſera plus utile à l'enfant, ou de lui cauſer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne; réſervez cette honte publique pour ſervir de dernier reméde. Servez-vous quelquefois d'une perſonne raiſonnable qui conſole l'enfant, qui lui

qui dise ce que vous ne devez pas
lors lui dire vous-même, qui le
guérisse de la mauvaise honte, qui
e dispose à revenir à vous, & auquel
'enfant dans son émotion puisse
ouvrir son cœur plus librement qu'il
n'oseroit le faire devant vous. Mais
ur tout, qu'il ne paroisse jamais
que vous demandiez de l'enfant
que les soûmissions nécessaires, ta-
chez de faire en sorte qu'il s'y con-
lamne lui-même, qu'il l'éxécute
le bonne grace, & qu'il ne vous
este qu'à adoucir la peine qu'il aura
cceptée; chacun doit employer les
égles generales selon les besoins
articuliers. Les hommes,& sur tout
s Enfans ne se ressemblent pas toû-
ours à eux-mêmes; ce qui est bon
ujourd'hui est dangereux demain:
ne conduite toûjours uniforme ne
eut être utile.

Le moins qu'on peut faire des le-
ons en forme, c'est le meilleur; on

peut insinuer une infinité d'instructions plus utiles que les leçons mêmes dans des conversations gayes. J'ai vû divers enfans qui ont appris à lire en se joüant : on n'a qu'à leur raconter des choses divertissantes qu'on tire d'un livre en leur présence, & leur faire connoître insensiblement les lettres. Après cela ils souhaittent d'eux-mêmes de pouvoir aller à la source de ce qui leur a donné du plaisir.

Les deux choses qui gâtent tout c'est qu'on leur fait apprendre à lire d'abord en latin, ce qui leur ôte tout le plaisir de la lecture, & qu'on veut les accoûtumer à lire avec une emphase forcée & ridicule. Il faut leur donner un livre bien relié, doré même sur la tranche, avec de belles images, & des caractères bien formez. Tout ce qui réjoüit l'imagination facilite l'étude; il faut tâcher de choisir un livre plein d'histoires courtes & merveilleuses; cela fait un

soyez pas en peine que l'enfant n'apprenne à lire, ne le fatiguez pas même pour le faire lire éxactement : laissez-le prononcer naturellement comme il parle, les autres tons sont toûjours mauvais, & sentent la déclamation du Collége: quand sa langue sera dénoüée, sa poitrine plus forte, & l'habitude de lire plus grande, il lira sans peine, avec plus de grace & plus distinctement.

La maniére d'enseigner à écrire doit être à peu près de même; quand les enfans savent déja un peu lire, on leur peut faire un divertissement de former des lettres, & s'ils sont plusieurs ensemble, il faut mettre de l'émulation. Les enfans se portent d'eux-mêmes à faire des figures sur le papier; si peu qu'on aide cette inclination sans la gêner trop ils formeront les lettres en se joüant, s'accoûtumeront peu à peu à écrire. On peut même les y exci-

ter en leur promettant quelque recompense qui soit de leur goût, & qui n'ait point de conséquence dangereuse.

Ecrivez-moi un billet, dira-t-on, mandez telle chose à vôtre frére, ou à vôtre cousin: tout cela fait plaisir à l'enfant, pourvû qu'aucune image triste de leçon réglée ne le trouble. Vne libre curiosité, dit Saint Augustin, sur sa propre expérience, excite bien plus l'esprit des enfans, qu'une régle & une nécessité imposée par la crainte.

Remarquez un grand défaut des éducations ordinaires: on met tout le plaisir d'un côté, & tout l'ennui de l'autre; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans les divertisemens: que peut faire un enfant sinon supporter impatiemment cette régle, & courir ardemment après les jeux.

Tâchons donc de changer cet ordre

dre, rendons l'étude agréable, cachons-là sous l'apparence de la liberté & du plaisir; souffrons que les enfans interrompent quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissement, ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit.

Laissons leur vûë se promener un peu, permettons-leur même de tems en tems quelque digression ou quelque jeu, afin que leur esprit se mette au large, puis ramenons-les doucement au but. Vne régularité trop éxacte à éxiger d'eux des études sans interruption, leur nuit beaucoup; souvent ceux qui les gouvernent affectent cette régularité, parce qu'elle leur est plus commode qu'une sujettion continuelle à profiter de tous les momens. En même tems ôtons aux divertissemens des enfans, tout ce qui peut les passionner trop: tout ce qui peut délasser l'es-

prit, lui offrir une variété agréable, satisfaire sa curiosité pour les choses utiles, éxercer le corps aux arts convenables; tout cela doit être employé dans les divertissemens des enfans; ceux qu'ils aiment le mieux, sont ceux où le corps est en mouvement: ils sont contens, pourvû qu'ils changent souvent de place, un volant, ou une boule suffit. Ainsi il ne faut pas être en peine de leurs plaisirs, ils en inventent assez eux-mêmes; il suffit de les laisser faire, de les observer avec un visage gai, & de les moderer dès qu'ils s'échauffent trop. Il est bon seulement de leur faire sentir, autant qu'il est possible, les plaisirs que l'esprit peut donner comme la conversation, les nouvelles, les histoires & plusieurs jeux d'industrie qui renferment quelque instruction. Tout cela aura son usage en son tems; mais il ne faut pas forcer le goût des enfans là-dessus, on ne doit que leur offrir des

ouvertures : un jour leur corps ſera moins diſpoſé à ſe remuer, & leur eſprit agira d'avantage.

Le ſoin qu'on prendra cependant à aſſaiſonner de plaiſirs les occupations ſérieuſes, ſervira beaucoup à rallentir l'ardeur de la jeuneſſe pour les divertiſſemens dangereux. C'eſt la ſujettion & l'ennui qui donnent tant d'impatience de ſe divertir. Si une fille s'ennuyoit moins à être auprès de ſa mére, elle n'auroit pas tant d'évic de lui échaper pour aller chercher des compagnies moins bonnes.

Dans le chois des divertiſſemens, il faut éviter toutes les ſociétez ſuſpectes. Point de garçons avec les filles, ni même de filles dont leſprit ne ſoit réglé & ſeur. Les jeux qui diſſipent & qui paſſionnent trop, ou qui accoûtument à une agitation du corps immodeſte pour une fille, les fréquentes ſorties de la maiſon, & les converſations qui

peuvent donner l'envie d'en sortir souvent, doivent être évitées. Quand on ne s'est encore gâté par aucun grand divertissement & qu'on n'a fait naître en soi aucune passion ardente, on trouve aisément la joye: la santé & l'innocence en sont les vrayes sources: mais les gens qui ont eu le malheur de s'accoûtumer aux plaisirs violens, perdent le goût des plaisirs moderez, & s'ennuyent toûjours dans une recherche inquiete de la joye.

On se gâte le goût pour les divertissemens comme pour les viandes, on s'accoûtume tellement aux choses de haut goût, que les viandes communes & simplement assaisonnées deviennent fades & insipides. Craignons donc ces grands ébranlemens de l'ame qui préparent l'ennui & le dégoût; sur tout ils sont plus à craindre pour les enfans qui résistent moins à ce qu'ils sentent & qui veulent

lent être toûjours émûs, tenons-les dans le goût des choſes ſimples; qu'il ne faille point de grands apprêts de viandes pour les nourrir, ni de divertiſſemens pour les réjoüir. La ſobrieté donne toûjours aſſez d'appetit ſans avoir beſoin de le réveiller par des ragoûts qui portent à l'intempérance; la tempérance, diſoit un Ancien, eſt la meilleure ouvriére de la volupté: avec cette tempérance qui fait la ſanté du corps & de l'ame, on eſt toûjours dans une joye douce & moderée; on n'a beſoin ni de machine, ni de ſpectacles, ni de dépenſe pour ſe réjoüir; un pétit jeu qu'on invente, une lecture, un travail qu'on entreprend, une promenade, une converſation innocente qui délaſſe après le travail, font ſentir une joye plus pure que la muſique la plus charmante.

Les plaiſirs ſimples ſont moins vifs & moins ſenſibles, il eſt vrai.

les autres enlévent l'ame en remuant les reſſorts des paſſions. Mais les plaiſirs ſimples ſont d'un meilleur uſage, ils donnent une joye égale & ſans aucune ſuite maligne. Ils ſont toûjours bien-faiſans, au lieu que les autres plaiſirs ſont comme les vins frelatez qui plaiſent d'abord plus que les naturels, mais qui altérent la ſanté; le tempérament de l'ame ſe gâte auſſi bien que le goût par la recherche de ces plaiſirs vifs & piquans. Tout ce qu'on peut faire pour les enfans qu'on gouverne, c'eſt de les accoûtumer à cette vie ſimple, d'en fortifier en eux l'habitude le plus long-tems qu'on peut, de les prévenir de la crainte des inconvéniens attachez aux autres plaiſirs, & de ne les point abandonner à eux-mêmes comme on fait d'ordinaire dans l'âge où les paſſions commencent à ſe faire ſentir, & où par conſéquent ils ont plus beſoin d'être retenus.

Il faut avoüer que de toutes les peines de l'éducation aucune n'eſt comparable à celle d'élever des enfans qui manquent de ſenſibilité. Les naturels vifs & ſenſibles ſont capables de terribles égaremens. Les paſſions & la préſomption les entraînent; mais ils ont de grandes reſſources, & reviennent ſouvent de loin; l'inſtruction eſt en eux un germe caché qui pouſſe, & qui fructifie quelquefois, quãd l'expériẽce vient au ſecours de la raiſon, & que les paſſiõs s'attiédiſſent; au moins on ſait par où on peut les rendre attentifs, & réveiller leur curioſité. On a en eux dequoi les intéreſſer à ce qu'on leur enſeigne, & les piquer d'honneur; au lieu qu'on n'a aucune priſe ſur les naturels indolens. Toutes les penſées de ceux-ci ſont des diſtractions, ils ne ſont jamais où ils doivent être; on ne peut même les toucher juſqu'au vif par les corrections; ils écoutent tout,

& ne sentent rien. Cette indolence rend l'enfant négligent & dégoûté de tout ce qu'il fait ; c'est alors que la meilleure éducation court risque d'échoüer, si on ne se hâte d'aller au devant du mal dès la premiére enfance. Beaucoup de gens qui n'approfondissent guères, concluent de ce mauvais succès, que c'est la nature qui fait tout pour former des hommes de mérite, & que l'éducation n'y peut rien ; au lieu qu'il faudroit seulement conclurre qu'il y a des naturels semblables aux terres ingrates sur qui la culture fait peu. C'est encore bien pis quand ces éducations si difficiles sont traversées, ou négligées, ou mal réglées dans leurs commencemens.

Il faut encore observer qu'il y a des naturels d'enfans auſquels on se trompe beaucoup. Ils paroissent d'abord jolis, parce que les premiéres graces de l'enfance ont un lustre qui

qui couvre tout. On y voit je ne sai quoi de tendre & d'aimable, qui empêche d'éxaminer de près le détail des traits du visage. Tout ce qu'on trouve d'esprit en eux surprend, parce qu'on n'en attend point de cet âge. Toutes les fautes de jugement leur sont permises & ont la grace de l'ingénuïté, on prend une certaine vivacité du corps, qui ne manque jamais de paroître dans les enfans, pour celle de l'esprit. De là vient que l'enfance semble promettre tant, & qu'elle donne si peu. Tel a été célébré par son esprit à l'âge de cinq ans, qui est tombé dans l'obscurité & dans le mépris, à mésure qu'on l'a vû croître. De toutes les qualitez qu'on voit dans les enfans, il n'y en a qu'une, sur laquelle on puisse compter, c'est le bon raisonnement; il croît toûjours avec eux, pourvû qu'il soit bien cultivé; les graces de l'enfance séffacent,

facent, la vivacité s'éteint, la tendresse de cœur se perd même souvent, parce que les passions & le commerce des hommes politiques endurcissent insensiblement les jeunes qui entrent dans le monde. Tâchez donc de découvrir au travers des graces de l'enfance, si le naturel que vous avez à gouverner manque de curiosité, & s'il est peu sensible à une honnête émulation. En ce cas il est difficile que toutes les personnes chargées de son éducation ne se rebutent bien-tôt dans un travail si ingrat & si épineux. Il faut donc remuër promptement tous les ressorts de l'ame de l'enfant pour le tirer de cet assoupissement. Si vous prévoyez cet inconvénient, ne pressez pas d'abord les instructions suivies, gardez-vous bien de charger sa mémoire : car c'est ce qui étonne, & qui appésantit le cerveau ; ne le fatiguez point par des régles gênantes

tes; égayez-le, puis qu'il tombe dans l'extrêmité contraire à la préſomption; ne craignez point de lui montrer avec diſcretion dequoi il eſt capable; contentez-vous de peu; faites lui remarquer ſes moindres ſuccès; repréſentez-lui combien mal à propos il a craint de ne pouvoir réüſſir dans des choſes qu'il fait bien; mettez en œuvre l'émulation. La jalouſie eſt plus violente dans les enfans qu'on ne ſauroit ſe l'imaginer; on en voit quelquefois qui ſéchent & qui dépériſſent d'une langueur ſecrette, parce que d'autres ſont plus careſſez qu'eux. C'eſt une cruauté trop ordinaire aux méres que de leur faire ſouffrir ce tourment; mais il faut ſavoir employer ce remêde dans les beſoins preſſans contre l'indolence; mettez devant l'enfant que vous élévez d'autres enfans qui ne faſſent guéres mieux que lui. Des

éxemples disproportionnez à sa foi-
blesse acheveroient de le découra-
ger.

Donnez-lui de tems en tems d
pétites victoires sur ceux dont il es
jaloux ; si vous le pouvez, à rire
librement avec vous de sa timidité
faites-lui voir des gens timides
comme lui, qui surmontent enfin
leur tempérament ; aprenez-lui par
des instructions indirectes à l'occa-
sion d'autrui, que la timidité & la
paresse étouffent l'esprit, que les gens
mols & inappliquez, quelque génie
qu'ils ayent, se rendent imbéciles,
& se dégradent eux-mêmes ; mais
gardez-vous bien de lui donner ces
instructions d'un ton austère & im-
patient : car rien ne renfonce tant
au dedans de lui-même un enfant
mol & timide que la rudesse : au
contraire redoublez vos soins pour
assaisonner de facilitez & de plaisirs
proportionnez à son naturel le tra-
vail

vail que vous ne pouvez lui épargner: peut-être faudra-t-il même de tems en tems le piquer par le mépris & par les reproches. Vous ne devez pas le faire vous même, il faut qu'une personne inférieure comme un autre enfant le fasse, sans que vous paroissiez le savoir.

Saint Augustin raconte qu'un reproche fait à Sainte Monique sa mére dans son enfance par une servante, la toucha jusqu'à la corriger d'une mauvaise habitude de boire du vin pur, dont la véhemence & la sévérité de sa gouvernante n'avoit pû la préserver. Enfin il faut tâcher de donner du goût à l'esprit de ces sortes d'enfans, comme on tâche d'en donner au corps de certains malades. On leur laisse chercher ce qui peut guérir leur dégoût: on leur souffre quelque fantaisies aux dépens même des régles, pourvû qu'elles n'aillent pas à des excès dangereux.

reux. Il eſt bien plus difficile de donner du goût à ceux qui n'en ont point que de former le goût de ceux qui ne l'ont pas encore tel qu'il doit être.

Il y a une autre eſpéce de ſenſibilité encore plus difficile & plus importante à donner, c'eſt celle de l'amitié. Dès qu'un enfant en eſt capable, il n'eſt plus queſtion que de tourner ſon cœur vers des perſonnes qui lui ſoient utiles. L'amitié le menera preſqu'à toutes les choſes qu'on voudra de lui : on a un lien aſſuré pour l'attirer au bien, pourvû qu'on s'en ſache ſervir. Il ne reſte plus à craindre que l'excès ou le mauvais choix dans ſes affections. Mais il y a d'autres enfans qui naiſſent politiques, cachez, indifférens pour rapporter ſecrettement tout à eux-mêmes; ils trompent leurs parens, que la tendreſſe rend crédules; ils font ſemblant de les aimer, ils étudient leurs

leurs inclinations pour s'y conformer; ils paroiſſent plus dociles que les autres enfans du même âge, qui agiſſent ſans déguiſement ſelon leur honneur; leur ſoupleſſe, qui cache une volonté âpre, paroît une véritable douceur, & leur naturel diſſimulé ne ſe déploye tout entier, que quand il n'eſt plus tems de le redreſſer.

S'il y a quelque naturel d'enfant, ſur lequel l'éducation ne puiſſe rien, on peut dire que c'eſt celui-là, & cependant il faut avoüer que le nombre en eſt plus grand qu'on ne s'imagine; les parens ne peuvent ſe réſoudre à croire que leurs enfans ayent le cœur mal fait; quand ils ne veulent pas le voir d'eux-mêmes, perſonne n'oſe entreprendre de les en convaincre, & le mal augmente toûjours: le principal remêde ſeroit de mettre les enfans dès le premier âge dans une grande liberté

berté de découvrir leurs inclination
Il faut les connoître à fonds, avan
que de les corriger. Ils ſont naturel
lement ſimples & ouverts; mais
peu qu'on les gêne, ou qu'on leu
donne quelque éxemple de déguiſe
ment, ils ne reviennent plus à cett
premiére ſimplicité. Il eſt vrai qu
Dieu ſeul donne la tendreſſe & l
bonté de cœur: on peut ſeulemen
tâcher de l'exciter par des éxemple
genereux, par des maximes d'hon
neur & de déſintereſſement, par l
mépris des gens qui s'aiment tro
eux-mêmes. Il faut eſſayer de fair
goûter de bonne heure aux enfans
avant qu'ils ayent perdu cette pre
miére ſimplicité des mouvemens le
plus naturels, le plaiſir d'une amiti
cordiale & réciproque. Rien n'
ſervira tant que de mettre d'abor
auprès d'eux des gens qui ne leu
montrent jamais rien de dur, d
faux, de bas & d'intéreſſé. Il vau
droi

droit mieux ſouffrir auprès d'eux des gens qui auroient d'autres défauts, & qui fuſſent éxempts de ceux-là. Il faut encore loüer les enfans de tout ce que l'amitié leur fait faire, pourvû qu'elle ne ſoit point trop déplacée, ou trop ardente. Il faut encore que les parens leur paroiſſent pleins d'une amitié ſincère pour eux : car les enfans apprennent ſouvent de leurs parens mêmes à n'aimer rien. Enfin je voudrois retrancher devant eux à l'égard des amis tous les complimens ſuperflus, toutes les démonſtrations feintes d'amitié, & toutes les fauſſes careſſes, par leſquelles on leur enſeigne à payer de vaines apparences les perſonnes qu'ils doivent aimer.

Il y a un défaut oppoſé à celui que nous venons de repreſenter, qui eſt bien plus ordinaire dans les filles. C'eſt celui de ſe paſſionner ſur les choſes mêmes les plus indifférentes.

Elles

Elles ne sauroient voir deux personnes qui sont mal ensemble, sans prendre parti dans leur cœur pour l'une & pour l'autre; elles sont toutes pleines d'affections ou d'aversions sans fondement; elles n'apperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles estiment, & aucune bonne qualité dans ce qu'elles mépriſent. Il ne faut pas d'abord s'y oppoſer: car la contradiction fortifieroit ces fantaiſies: mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune perſonne, qu'on connoît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime & tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque; prenez ſoin en même tems tems de lui faire ſentir dans les occaſions l'incommodité des défauts qui ſe trouvent dans ce qui la charme, & la commodité des qualitez avantageuſes qui ſe rencontrent dans ce qui lui déplaît, ne la la preſſez pas, vous verrez qu'elle

teviendra d'elle-même. Après cela faites-lui remarquer ſes entêtemens paſſez avec leurs circonſtances les plus déraiſonnables. Dites-lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'eſt pas encore guérie, quand ils ſeront finis. Racontez-lui es erreurs ſemblables où vous avez té à ſon âge. Sur tout montrez-lui e plus ſenſiblement que vous pourez le grand mêlange de bien & de nal qu'on trouve dans tout ce qu'on eut aimer & haïr, pour rallentir l'arleur de ſes amitiez & de ſes averſions.

Ne promettez jamais aux enfans our récompenſe, des ajuſtemens ou les friandiſes; c'eſt faire deux maux, e premier, de leur inſpirer l'eſtime le ce qu'ils doivent mépriſer, & le econd, de vous ôter le moyen d'éablir d'autres recompenſes qui faciiteroient vôtre travail; gardez-vous ié de les menacer de les faire étudier ude les aſſujettir à quelque régle. Il aut faire le moins de régle qu'on

peut, & lors qu'on ne peut éviter d'en faire quelqu'une, il la faut faire passer doucement, sans lui donner ce nom, & montrant toûjours quelque raison de commodité pour faire une chose dans un tems & dans un lieu, plûtôt que dans un autre. On courroit risque de décourager les enfans, si on ne les loüoit jamais lors qu'ils font bien. Quoi que les loüanges soient à craindre à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir, pour animer les enfans, sans les enyvrer.

Nous voyons que Saint Paul les employe souvent pour encourager les foibles, & pour faire passer plus doucement la correction. Les Péres en ont fait le même usage. Il est vrai que pour les rendre utiles il faut les assaisonner de maniére qu'on en ôte l'éxageration, la flaterie, & qu'en même tems on rapporte tout le bien à Dieu comme à sa source.

On

On peut auſſi recompenſer les enfans par des jeux innocens, & mêlez de quelque induſtrie, par des promenades, où la converſation ne ſoit pas ſans fruit, par de pétits préſens qui ſeront des eſpéces de prix comme des tableaux ou des eſtampes, ou des médailles, ou des cartes de Géographie, ou des livres dorez.

CHAPITRE VI.

De l'uſage des Hiſtoires pour les Enfans.

LEs enfans aiment avec paſſion les contes ridicules; on les voit tous les jours tranſportez de joye, ou verſant des larmes au récit des avantures qu'on leur raconte; ne manquez pas de profiter de ce penchant; quand vous les voyez diſpoſez à

vous entendre; racontez-leur quel
que fable, courte & jolie; mai
choisissez quelques fables d'animau
qui soient ingenieuses & innocente
Donnez-les pour ce qu'elles sont
montrez-en le but sérieux. Pour le
fables payennes, une fille sera heu
reuse de les ignorer toute sa vie,
cause qu'elles sont impures & ple
nes d'absurditez impies. Si vous n
pouvez les faire ignorer toutes
l'enfant, inspirez-en l'horreu
Quand vous aurez raconté une fab
attendez que l'enfant vous demar
de d'en dire d'autres; ainsi laissez-
toûjours dans une espéce de fai
d'en apprendre d'avantage; ensui
la curiosité étant excitée, racont
certaines histoires choisies, ma
en peu de mots; liez-les ensembl
& remettez d'un jour à l'autre à d
re la suite, pour tenir les enfans
suspens, & leur donner de l'imp
tience de voir la fin; animez vos r
c

cits de tons vifs & familiers ; faites parler tous vos perſonnages : les enfans qui ont l'imagination vive croiront les voir, & les entendre ; par éxemple racontez l'hiſtoire de Ioſeph, faites parler ſes fréres comme des brûtaux, Iacob comme un pére tendre & affligé ; que Ioſeph parle lui-même, qu'il prenne plaiſir étant maître en Egypte à ſe cacher à ſes fréres, à leur faire peur, & puis à ſe découvrir: cette repréſentation naïve jointe au merveilleux de cette hiſtoire charmera un enfant, pourvû qu'on ne le charge pas trop de ſemblables récits, qu'on les lui laiſſe déſirer, qu'on les lui promette même pour récompenſe, quand il ſera ſage, qu'on ne leur donne point l'air d'étude, qu'on n'oblige point l'enfant de les répéter : ces répétitions, à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes, gênent les enfans, & leur ôtent tout l'agrément de ces ſortes d'hiſtoires.

Il faut néanmoins obſerver que ſi l'enfant a quelque facilité de parler, il ſe portera de lui-même à raconter aux perſonnes qu'il aime, les hiſtoires qui lui auront donné plus de plaiſir; mais ne lui en faites point une régle. Vous pouvez vous ſervir de quelque perſonne qui ſera libre avec l'enfant, & qui paroîtra déſirer apprendre de lui ſon hiſtoire. L'enfant ſera ravi de la lui raconter; ne faites pas ſemblant de l'entendre, laiſſez-le dire ſans le reprẽdre de ſes fautes. Lors qu'il ſera plus accoûtumé à raconter, vous pourrez lui faire remarquer doucement la meilleure maniére de faire une naration qui eſt de la rendre courte, ſimple, & naïve par le choix des circonſtances qui repréſentent mieux le naturel de chaque choſe. Si vous avez pluſieurs enfans, accoûtumez-les peu à peu à repréſenter les perſonnages des Hiſtoires qu'ils ont appriſes; l'un ſera

Abra-

Abraham, & l'autre Isaac : ces représentations les charmeront plus que d'autres jeux, les accoûtumeront à penser & à dire des choses sérieuses avec plaisir, & rendront ces histoires ineffaçables dans leurs mémoire.

Il faut tâcher de leur donner plus de goût pour les histoires saintes que pour les autres, non en leur disant qu'elles sont plus belles, ce qu'ils ne croiroient peut-être pas ; mais en le leur faisant sentir sans le dire. Faites-leur remarquer combien elles sont importantes, singuliéres, merveilleuses, pleines de peintures naturelles & d'une noble vivacité. Celles de la création, de la chûte d'Adam, du Déluge, de la vocation d'Abraham, du Sacrifice d'Isaac, des avantures de Joseph que nous avons touchées, de la naissance & de la fuite de Moïse, ne sont pas seulement propres à réveiller la cu-

rioſité des enfans; mais en leur découvrant l'origine de la Religion, elles en poſent les fondemens dans leur eſprit. Il faut ignorer profondement l'eſſenciel de la Religion, pour ne pas voir qu'elle eſt toute hiſtorique; c'eſt par un tiſſu de faits merveilleux que nous trouvons ſon établiſſemét, ſa perpétuïté, & tout ce qui doit nous la faire pratiquer & croire. Il ne faut pas s'imaginer qu'on veüille engager les gens à s'enfoncer dans la ſcience, quand on leur propoſe toutes ces hiſtoires; elles ſont courtes, variées, propres à plaire aux gens les plus groſſiers. Dieu qui connoît mieux que perſonne l'eſprit de l'homme qu'il a formé, a mis la Religion dans des faits populaires, qui bien loin de ſurcharger les ſimples leur aident à concevoir & à retenir les myſtères; par éxemple dites à un enfant qu'en Dieu trois perſonnes égales ne ſont qu'une ſeule na-

nature. A force d'entendre, & de répéter ces termes, il les retiendra dans sa mémoire ; mais je doute qu'il en conçoive le sens. Racontez-lui que IESUS-CHRIST sortant des eaux du Iourdain, le Pére fit entendre cette voix du Ciel; C'est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis ma complaisance, Ecoûtez-le. Ajoûtez que le S. Esprit descendit sur le Sauveur en forme de colombe; vous lui faites sensiblement trouver la Trinité dans une histoire qu'il n'oubliera point. Voilà trois Personnes qu'il d'istinguera toûjours par la difference de leurs actions ; vous n'aurez plus qu'à lui apprendre que toutes ensemble, elles ne font qu'un seul Dieu. Cet éxemple suffit pour montrer l'utilité des histoires; quoi qu'elles semblent allonger l'instruction, elles l'abrégent beaucoup & lui ôtent la sécheresse des Catéchismes, ou les mystéres sont détachez des faits ;

aussi voyons-nous qu'anciennemen on instruisoit par les histoires. La maniére admirable dont S. Augustin veut qu'on instruise tous les ignorans, n'étoit point une méthode que ce Pére eut seul introduite, c'étoit la méthode & la pratique universelle de l'Eglise. Elle consistoit à montrer par la suite de l'histoire, la Religion aussi ancienne que le monde, IESUS-CHRIST attendu dans l'Ancien Testament, & IESUS-CHRIST régnant dans le nouveau, c'est le fond de l'instuction Chrêtienne.

Ioignons donc aux histoires que j'ai remarquées le passage de la Mer Rouge, & le séjour du peuple au désert où il mangeoit un pain qui tomboit du Ciel, & beuvoit une eau que Moïse faisoit couler d'un rocher en le frappant avec sa verge. Représentez la conquête miraculeuse de la Terre promise où les eaux du Jourdain

dain remontent vers leur source, & les murailles d'une Ville tombent d'elles-mêmes à la vuë des assiégeans. Peignez au naturel les combats de Saül & de David, montrez celui-ci dès sa jeunesse sans armes & avec son habit de Berger vainqueur du fier Geant Goliath ; n'oubliez pas la gloire & la sagesse de Salomon faites-le décider entre les deux femmes qui se disputent un enfant; mais montrez-le tombant du haut de cette sagesse, & se deshonorant par la molesse, suite presque inévitable d'une trop grande prosperité.

Faites parler les Prophêtes aux Rois de la part de Dieu, qu'ils lisent dans l'avenir comme dans un livre, qu'ils paroissent humbles, austères, & souffrans de continuelles persécutions pour avoir dit la verité. Mettez en sa place la premiére ruïne de Ierusalem. Faites voir le Temple brûlé, & la Ville Sainte ruïnée

pour les péchez du peuple. Racontez la captivité de Babylone ou les Iuifs pleuroient leur chere Sion; Puis ramenez le peuple à Ieruſalem, & faites-lui reparer ſes ruïnes, faites une peinture riante de ſa paix & de ſon bonheur: bien-tôt après faites un portrait du cruel & impie Antiochus qui meurt dans une fauſſe pénitence. Montrez ſous ce perſécuteur les victoires des Machabées, & le martyre des ſept freres du même nom. Venez à la naiſſance miraculeuſe de S. Iean. Racontez plus en detail celle de IESUS-CHRIST, après quoi il faut choiſir dans l'Evangile tous les endroits les plus éclatans de ſa vie, ſa prédication dans le Temple à l'âge de douze ans, ſon Batême, ſa retraite au déſert & ſa tentation, la vocation de ſes Apôtres, la multiplication des pains, la con-

ver-

verſion de la péchereſſe qui oigni les pieds du Sauveur d'un parfum, les lava de ſes larmes & les eſſuya avec ſes cheveux ; repréſentez encore la Samaritaine inſtruite, l'aveugle né guéri, le Lazare reſſuſcité, IESUS-CHRIST qui entre triomphant à Ieruſalem ; Faites voir ſa Paſſion, peignez-le ſortant du Tombeau. Enſuite il faut marquer la familiarité avec laquelle il fut quarante jours avec ſes Diſciples, juſqu'à ce qu'ils le virent montant au Ciel ; la deſcente du Saint Eſprit, la lapidation de Saint Etienne, la converſion de Saint Paul, la vocation du Centenier Corneille. Les voyages des Apôtres & particuliérement de S. Paul, ſont encore très-agréables. Choiſiſſez les plus merveilleuſes des hiſtoires des Martyrs & quelque choſe en gros de la vie céleſte des premiers Chrêtiens; la converſion des Empe-

reurs & de l'Empire, l'aveuglement des Iuifs, & leur punition terrible qui dure encore.

Toutes ces Hiſtoires ménagées diſcrettement feroient entrer avec plaiſir dans l'imagination des enfans vive & tendre, toute une ſuite de Religion depuis la création du monde juſqu'à nous, qui leur en donneroit de très-nobles idées, & qui ne s'effaceroit jamais. Ils verroient même dans cette Hiſtoire, la main de Dieu toûjours lévée pour délivrer les juſtes, & pour confondre les impies. Ils s'accoûtumeroient à voir Dieu, faiſant tout en toutes choſes, & menant ſecrettement à ſes deſſeins les créatures qui paroiſſent le plus s'en éloigner : mais il faudroit recueillir dans ces Hiſtoires tout ce qui donne les images les plus riantes & les plus magnifiques ; parce qu'il faut employer tout pour faire en ſorte que les enfans trouvent la

Re-

Religion belle, aimable, & auguſte, au lieu qu'ils ſe la repreſentent d'ordinaire comme quelque choſe de triſte & de languiſſant

Outre l'avantage ineſtimable d'enſeigner ainſi la Religion aux enfans: ce fond d'Hiſtoires agréables qu'on jette de bonne heure dans leur mémoire, éveille leur curioſité pour les choſes ſérieuſes, les rend ſenſibles aux plaiſirs de l'eſprit, fait qu'ils s'intereſſent à ce qu'ils entendent dire des autres Hiſtoires qui ont quelque liaiſon avec celles qu'ils ſavent déja. Mais encore une fois, il faut bien ſe garder de leur faire jamais une loi d'écoûter, ni de retenir ces Hiſtoires, encore moins d'en faire des leçons réglées, il faut que le plaiſir faſſe tout. Ne les preſſez pas, vous en viendrez à bout, même pour les eſprits communs, il n'y a qu'à ne les point trop charger, & à laiſſer venir leur curioſité peu à peu.

Mais

Mais direz-vous, comment leur raconter ces Hiſtoires d'une maniére vive, courte, naturelle, & agréable, où ſont les gouvernantes qui le ſavent faire? A cela je répons que je ne le propoſe, qu'afin qu'on tâche de choiſir des perſonnes de bon eſprit pour gouverner les enfans, & qu'on leur inſpire autant qu'on pourra cette méthode d'enſeigner: Chaque gouvernante en prendra ſelon la méſure de ſon talent. Mais enfin ſi peu qu'elles ayent d'ouverture d'eſprit, la choſe ira moins mal quand on les formera à cette maniére qui eſt naturelle & ſimple.

Elles peuvent ajoûter à leurs diſcours la vûë des eſtampes ou des tableaux qui repreſentent agréablement les Hiſtoires Saintes. Les eſtampes peuvent ſuffire, & il faut s'en ſervir pour l'uſage ordinaire; mais quand on aura la commodité de montrer aux enfans de bons tableaux,

bleaux, il ne faut pas le négliger; car la force des couleurs avec la grandeur des figures au naturel frapperont bien d'avantage leur imagination.

CHAPITRE VII.

Comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfans les premiers principes de la Religion.

NOus avõs remarqué que le premier âge des enfans n'est pas propre à raisonner, non qu'ils n'ayent déja toutes les idées, & tous les principes generaux de raison qu'ils auront dans la suite, mais parce que faute de connoître beaucoup de faits, ils ne peuvent appliquer leur raison, & que d'ailleurs l'agitation de leur cerveau les empêche de suivre leurs pensées, & de les lier. Il

Il faut pourtant sans les presser, tourner doucement le premier usage de leur raison à connoître Dieu; persuadez-les des véritez Chrêtiennes, sans leur donner des sujets de doute; ils voyent mourir quelqu'un, ils savent qu'on l'enterre; dites leur ce mort est-il dans le tombeau? *Oüi.* Il n'est donc pas en Paradis, *Pardonnez moi, il y est.* Comment est-il dans le Tombeau? & dans le Paradis en même tems? *C'est son ame qui est en Paradis, & c'est son corps qui est mis dans la terre.* Son ame n'est donc pas son corps? *Non* l'ame n'est donc pas morte, *Non, elle vivra toûjours dans le Ciel.* Ajoûtez, & vous, voulez-vous être sauvé? *Oüi* Mais qu'est-ce qu'être sauvé? *C'est que l'ame va en Paradis, quand on est mort.* Et la mort, qu'est-ce? *C'est que l'ame quitte le corps, & que le corps s'en va en poussiére.*

Ie ne doute pas qu'on ne mêne d'abord les enfans à répondre ainsi:

je puis dire néanmoins que plusieurs m'ont fait ces réponses dès l'âge de quatre ans ; mais je suppose un esprit moins ouvert, & plus reculé. Le pis aller c'est de l'attendre quelque année de plus sans impatience.

Il faut montrer aux enfans une maison, & les accoûtumer à comprendre que cette maison ne s'est pas bâtie d'elle-même. Les pierres, leur direz-vous, ne se sont pas élevées sans que personne les portât ; il est bon même de leur montrer des Maisons qui bâtissent; puis faites leur regarder le Ciel, la terre, & les principales choses que Dieu y a faites pour l'usage de l'homme. Dites-leur, voyez combien le monde est plus beau, & mieux fait qu'une maison. S'est-il fait de lui-même ? non, sans doute : c'est Dieu qui l'a bâti de ses propres mains.

D'abord suivez la méthode de l'Ecriture : frappez vivement leur imagi-

gination, ne leur proposez rien qu
ne soit revêtu d'images sensibles
Representez Dieu assis sur un trôn
avec des yeux plus brillans que le
rayons du Soleil, & plus perçan
que les éclairs. Faites-le parler, don
nez-lui des orcilles qui écouten
tout, des mains qui portent l'Vni
vers, des bras toûjours lévez pou
punir les méchans, un cœur tendr
& paternel pour rendre heureu
ceux qui l'aiment. Viendra le tem
que vous rendrez toutes ces connois
sances plus éxactes. Observez toute
les ouvertures que l'esprit de l'enfan
vous donneta, tâtez-le par divers en
droits pour découvrir par où le
grandes véritez peuvent mieux en
trer dans sa tête sur tout ne lui dite
rien de nouveau, sans le lui familia
riser par quelque comparaison sensi
ble.

Par éxemple, demandez lui s'il ai
meroit mieux mourir que de renon
ce

cer à IESUS-CHRIST, il vous répondra, *Oüi:* ajoûtez, mais quoi, donneriez-vous vôtre tête à couper pour aller en Paradis? *Oüi.* Iusques-là l'enfant croît qu'il auroit assez de courage, pour le faire; mais vous qui voulez lui faire sentir qu'on ne peut rien sans la grace, vous ne gagnerez rien, si vous lui dites simplement qu'on a besoin de grace pour être fidéle; il n'entend point tous ces mots là, & si vous l'accoûtumez à les dire sans les entendre, vous n'en êtes pas plus avancé. Que ferez-vous donc? Racontez-lui l'Histoire de S. Pierre, epresentez-le qui dit d'un ton préomptueux, s'il faut mourrir, je te suivrai, quand tous les autres te quitteroient, je ne t'abandonnerai jamais. Puis dépeignez sa chûte: il renie trois fois IESUS-CHRIST, une servante lui fait peur. Dites pourquoi Dieu permît qu'il fût si foible, puis servez-vous de la comparaison d'un enfant, ou

d'un malade qui ne sauroit marche
tout seul, & faites lui entendre qu
nous avons besoin que Dieu nou
porte, comme une nourrice port
son enfant; par-là vous rendrez sen
sible le mystère de la grace.

Mais la vérité la plus difficile
faire entendre, est que nous avon
une ame plus précieuse que nôtr
corps. On accoûtume d'abord le
enfans à parler de leur ame, & o
fait bien: car ce langage qu'ils n'en
tendent point, ne laisse pas de le
accoûtumer à supposer confusémen
la distinction du corps & de l'ame
en attendant qu'ils puissent la con
cevoir. Autant que les préjugez d
l'enfance sont pernicieux, quand i
mênent à l'erreur, autant sont-i
utiles, lors qu'ils accoûtument l'i
magination à la vérité, en attendan
que la raison puisse s'y tourner pa
principes. Mais enfin il faut établi
une vraye persuasion. Comment l

fair

faire ? ſera-ce en jettant une jeune fille dans des ſubtilitez de Philoſophie ? Rien n'eſt ſi mauvais. Il faut ſe borner à lui rendre clair & ſenſible, s'il ſe peut, ce qu'elle entend, & ce qu'elle dit tous les jours.

Pour ſon corps, elle ne le connoît que trop ; tout la porte à le flater, à l'orner, & à s'en faire une dole, il eſt capital de lui en inſpirer le mépris, en lui montrant quelque choſe de meilleur en elle.

Dites donc à un enfant en qui la raiſon agît déja, eſt-ce vôtre ame qui mange ? S'il répond mal, ne le grondez point ; mais dites-lui doucement que l'ame ne mange pas. C'eſt le corps, qui mange, c'eſt le corps qui eſt ſemblable aux bêtes. Les bêtes ont elles de l'eſprit, ſont-elles ſavantes ? *Non* répondra l'enfant ; mais elles mangent, continuerez-vous, quoi qu'elles n'ayent point d'eſprit. Vous voyez donc bien que

ce

ce n'eſt pas l'eſprit qui mange ; c'eſ
le corps qui prend les viandes pou
ſe nourrir ; c'eſt lui qui marche ; c'eſ
lui qui dort. Et l'ame que fait-elle
Elle raiſonne, elle connoît tout l
monde, elle aime certaines choſes
il y en a d'autres qu'elle regard
avec averſion. Ajoûtez comme e
vous joüant, voyez-vous cette tab l
Oüi vous la connoiſſez donc ? *Oüi*
Vous voyez bien qu'elle n'eſt pa
faite comme cette chaiſe, vous ſa
vez bien qu'elle eſt de bois, & quel
le n'eſt pas comme la cheminée qu
eſt de pierre? *Oüi*, répondra l'enfant
N'allez pas plus loin, ſans avoir re
connu dans le ton de ſa voix & dan
ſes yeux que ces véritez ſi ſimple
l'ont frappé. Puis dites-lui, mais cet
te table vous connoît-elle ? Vou
verrez que l'enfant ſe mettra à rir
pour ſe moquer de cette queſtion
N'importe, ajoûtez : Qui vous aim
mieux de cette table ou de cett
chai-

chaise? Il rira encore. Continuez. Et la fenêtre eſt-elle bien ſage? Puis eſſayez d'aller plus loin & cette poupée vous répond elle quand vous lui parlez? *Non.* Pourquoi Eſt-ce qu'elle n'a point d'eſprit? *Non: elle n'en a pas.* Elle n'eſt donc pas comme vous, car vous la connoiſſez, & elle ne vous connoît point? Mais après vôtre mort quand vous ſerez ſous la terre, ne ſerez vous pas comme cette poupée? *Oüi.* Vous ne ſentirez plus rien? *Non.* Et vôtre ame ſera dans le Ciel? *Oüi.* N'y verra-elle pas Dieu? *il eſt vrai.* Et l'ame de la poupée où eſt- elle à preſent? Vous verrez que l'enfant ſoûriant vous répondra, on du moins vous fera entendre que la poupée n'a point d'ame.

Sur ce fondement, & par ces petits tours ſenſibles employez à diverſes repriſes, vous pouvez l'accoû-

tu-

tumer peu à peu à attribuër au corps ce qui lui appartient, & à l'ame ce qui vient d'elle pourvû que vous n'alliez pas indiſcrettement lui proposer certaines actions qui ſont communes au corps & à l'ame. Il faut éviter les ſubtilitez qui pourroient embrouiller ces véritez, & il faut ſe contenter de bien démêler les choſes, où la difference du corps & de l'ame eſt plus ſenſiblement marquée. Peut-être même trouvera-t'on des eſprits ſi groſſiers qu'avec une bonne éducation, ils ne pourõt entendre diſtinctement ces véritez; mais outre qu'on cõçoit quelquefois aſſez clairement une choſe, quoi qu'on ne ſache pas l'expliquer nettement, d'ailleurs Dieu voit mieux que nous dans l'eſprit de l'homme ce qu'il a mis pour l'intelligence de ſes miſtères.

Pour les enfans en qui on appercevra un eſprit capable d'aller plus loin

loin, on peut ſans les jetter dans une
étude qui ſente trop la Philoſophie,
leur faire concevoir ſelon la portée
de leur eſprit ce qu'ils diſent quand
on leur fait dire que Dieu eſt un eſ-
prit, & que leur ame eſt un eſprit
auſſi. Ie croi que le meilleur & le
plus ſimple moyen de leur faire con-
cevoir cette ſpiritualité de Dieu &
de l'Ame, eſt de leur faire remar-
quer la difference qui eſt entre un
homme mort & un homme vivant;
dans l'un il n'y a que le corps, dans
l'autre le corps eſt joint à l'eſprit. En
ſuite il faut leur montrer que ce qui
raiſonne eſt bien plus parfait que ce
qui n'a qu'une figure & du mouve-
ment. Faites enſuite remarquer par
divers éxemples qu'aucun corps ne
périt, ils ſe ſéparent ſeulement;
ainſi les parties du bois brûlé tom-
bent en cendre ou s'envolent en fu-
mée. Si donc, ajoûterez-vous, ce
qui n'eſt en ſoi-même que de la

cendre incapable de connoître &
de penser, ne périt jamais, à plu
forte raison nôtre ame, qui con
noît & qui pense, ne cessera ja
mais d'être. Le corps peut mou
rir, c'est à dire, qu'il peut quitte
l'ame, & être de la cendre, ma
l'ame vivra, car elle pensera toûjour

Les gens qui enseignent doiver
développer le plus qu'ils peuvent dan
l'esprit des enfans ces connoissan
ces qui sont les fondemens de tou
te la Religion. Mais quand ils n
peuvent y réüssir, ils doivent, bie
loin de se rebuter des esprits du
& tardifs, espérer que Dieu le
éclairera intérieurement. Il y
même une voye sensible & de pra
tique pour affermir cette connoi
sance de la distinction du corps &
de l'ame, c'est d'accoûtumer le
enfans à mépriser l'un, & à esti
mer l'autre dans tout le détail de
mœurs. Loüez l'instruction qu
nourrit l'ame & qui la fait croître

eſtimez les hautes véritez qui l'animent à ſe rendre ſage & vertueuſe. Mépriſez la bonne chére, les parures & tout ce qui amolit le corps ; faites ſentir combien l'honneur, la bonne conſcience & la Religion ſont au deſſus des plaiſirs groſſiers. Par de tels ſentimens, ſans raiſonner ſur le corps & ſur l'ame, les anciens Romains avoient apris à leurs enfans à mépriſer leur corps, & à le ſacrifier pour donner à l'ame le plaiſir de la vertu & de la gloire. Chez eux ce n'étoit pas ſeulement les perſonnes d'une naiſſance diſtinguée, c'étoit le peuple entier qui naiſſoit tempérant déſintéreſſé, plein de mépris pour la vie, uniquement ſenſible à l'honneur & à la ſageſſe. Quand je parle des anciens Romains, j'entens ceux qui ont vécu avant que l'accroiſſement de leur Empire eut alteré la ſimplicité de leurs mœurs.

Qu'on ne diſe point qu'il ſeroit im-

poſſible de donner aux enfans d
tels préjugez par l'Education. Com
bien voyons nous de maximes qu
ont été établies parmi nous contr
l'impreſſion des ſens par la force d
la coûtume ; Par éxemple, celle d
duel fondée ſur une fauſſe régl
d'honneur. Ce n'étoit point en rai
ſonnant, mais en ſuppoſant ſan
raiſonner la maxime établie ſur l
point d'honneur, qu'on expoſoit ſ
vie, & que tout homme d'épée vi
voit dans un péril continuel. Celu
qui n'avoit aucune querelle, pouvoi
en avoir à toute heure avec des gen
qui cherchoient des prétextes pou
ſe ſignaler dans quelque combat
Quelque moderé qu'on fût, on n
pouvoit ſans perdre le faux honneu
ni éviter une querelle par un éclai
ciſſement, ni refuſer d'être ſecon
du premier venu qui vouloit ſe bat
tre. Quelle autorité n'a-t-il pas fall
pour déraciner une coûtume ſi bar
bare

Voyez donc combien les préjugez de l'Education ſont puiſſans ; ils le feront bien davantage pour la vertu, quand ils ſeront ſoûtenus par la raiſon & par l'eſpérance du Royaume du Ciel. Les Romains dont nous avons déja parlé, & avant eux les Grecs dans les bons tems de leurs Républiques, nourriſſoient leurs enfans dans le mépris du faſte & de la moleſſe, ils leurs apprenoient à n'eſtimer que la gloire, à vouloir, non pas poſſéder les richeſſes, mais vaincre ces Rois qui les poſſedoient, à croire qu'on ne peut ſe rendre heureux que par la vertu. Cet eſprit étoit ſi fortement établi dans ces Républiques, qu'elles ont fait des choſes incroyables ſelon ces maximes ſi contraires à celles de tous les autres peuples. L'éxemple de tant de Martyrs & d'autres premiers Chrêtiens de toute condition & de tout âge, fait voir que la grace du Batême étant ajoû-

tée au secours de l'Education peut faire des impressions encore bien plus merveilleuses dans les Fidéles pour leur faire mépriser ce qui appartient au corps. Cherchez donc tous les tours les plus agréables, & les comparaisons les plus sensibles pour representer aux anfans que nôtre corps est semblable aux bêtes, & que nôtre ame est semblable aux Anges. Representez un Cavalier qui est monté sur un cheval & qui le conduit : dites que l'ame est à l'égard du corps ce que le Cavalier est à l'égard du cheval. Finissez en concluant qu'une ame est bien foible & bien malheureuse, quand elle se laisse emporter par son corps comme par un cheval fougueux qui la jette dans un précipice. Faites encore remarquer que la beauté du corps est une fleur qui s'épanouït le matin, & fletrie le soir est foulée aux pieds; mais que l'ame est l'image de

la beauté immortelle de Dieu. Il y a ajoûterez-vous, un ordre de choſes d'autant plus excellentes, qu'on ne peut les voir par les yeux groſſiers de la chair, comme on voit tout ce qui eſt ici bas ſujet au changement & à la corruption. Pour faire ſentir aux enfans qu'il y a des choſes très-réelles que les yeux & les oreilles ne peuvent appercevoir, il leur faut demander s'il n'eſt pas vrai qu'un tel eſt ſage, & qu'un tel autre a beaucoup d'eſprit. Quand ils auront répondu, *Oüi*; Mais la ſageſſe d'un tel, l'avez-vous vûë, de quelle couleur eſt-elle? l'avez-vous entenduë, fait-elle beaucoup de bruit? l'avez-vous touchée? eſt-elle froide ou chaude? L'enfant rira, il en fera autant pour les mêmes queſtions ſur l'eſprit; il paroîtra tout étonné qu'on lui demande de quelle couleur eſt un eſprit, s'il eſt rond ou quarré; alors vous pourrez lui faire

remarquer qu'il connoît donc des choſes très-véritables qu'on ne peut ni voir, ni toucher, ni entendre, & que ces choſes ſont ſpirituelles. Mais il faut entrer ſobrement dans ces ſortes de diſcours pour les filles. Ie ne les propoſe ici que pour celles dont la curioſité & le raiſonnement vous mêneroit malgré vous juſqu'à ces queſtions. Il faut ſe régler ſelon l'ouverture de leur eſprit, & ſelon leur beſoin.

Retenez leur eſprit le plus que vous pourrez dans les bornes communes, & apprenez-leur qu'il doit y avoir pour leur ſexe une pudeur ſur la ſcience preſque auſſi délicate que celle qui inſpire l'horreur du vice.

En même tems il faut faire venir l'imagination au ſecours de l'eſprit, pour leur donner des images charmantes des véritez de la Religion que le corps ne peut voir. Il faut leur peindre

peindre la gloire céleſte, telle que S. Iean nous la repreſente, les larmes de tout œil eſſuyées, plus de mort, plus de douleurs, ni de cris, les gemiſſemés s'enfuiront, les maux ſeront paſſez, une joye éternelle ſur la tête des bienheureux, comme les eaux ſont ſur la tête d'un homme abîmé au fond de la mer. Montrez cette glorieuſe Ieruſalem, dont Dieu ſera lui-même le Soleil, pour y former des jours ſans fin, un fleuve de paix, un torrent de délices, une fontaine de vie l'arroſera, tout y ſera or, perles & pierreries. Ie ſai bien que toutes ces images attachent aux choſes ſenſibles, mais après avoir frappé les enfans par un ſi beau ſpectacle pour les rendre attentifs, on ſe ſert des moyens que nous avons touchez pour les ramener aux choſes ſpirituelles.

Concluez que nous ne ſommes ici bas que comme des voyageurs dans une

une hôtellerie, ou sous une tente, que le corps va périr, qu'on ne peut retarder que de peu d'années sa corruption, mais que l'ame s'envolera dans cette celeste patrie où elle doit vivre à jamais de la vie de Dieu. Si on peut donner aux enfans l'habitude d'envisager avec plaisir ces grands objets, & de juger des choses communes par rapport à de si hautes espérances, on a applani des difficultez infinies.

Ie voudrois encore tâcher de leur donner de fortes impressions sur la résurrection des corps. Apprenez-leur que la nature n'est qu'un ordre commun, que Dieu a établi dans ses ouvrages, & que les miracles ne sont que des exceptions à ces régles generales : qu'ainsi il ne coûte pas plus à Dieu de faire cent miracles, qu'à moi de sortir de ma chambre un quart d'heure avant le tems où j'avois accoûtumé d'en sortir. Ensuite r'appelez l'histoire de la résurrection

du Lazare, puis celle de la Réſurrection de IESUS-CHRIST, & de ſes apparitions familiéres pendant quarante jours devant tant de perſonnes. Enfin montrez qu'il ne peut-étre difficile à celui qui a fait les hommes de les refaire. N'oubliez pas la comparaiſon du grain de bled qu'on ſeme dans la terre & qu'on fait pourir, afin qu'il reſſuſcite & ſe multiplie.

Au reſte il ne s'agit point d'enſeigner par mémoire cette morale aux enfans, comme on leur enſeigne le Catéchiſme, cette méthode n'aboutiroit qu'à tourner la Religion en un langage affecté, du moins en des formalitez ennuyeuſes; aidez ſeulement leur eſprit, & mettez-les en chemin de trouver ces véritez dans leur propre fond: elles leur en ſeront plus propres & plus agréables, elles s'imprimeront plus vivement; profitez des

ouvertures pour leur faire développer ce qu'ils ne voyent encore que confusément.

Mais prenez garde qu'il n'est rien de si dangereux que de leur parler du mépris de cette vie, sans leur faire voir par tout le détail de vôtre conduite que vous parlez sérieusement. Dans tous les âges l'éxemple a un pouvoir étonnant sur nous, dans l'enfance il peut tout ; les enfans se plaisent fort à imiter; ils n'ont point encore d'habitude qui leur rende l'imitation d'autrui difficile: de plus n'étant pas capables de juger par eux mêmes du fond des choses, ils en jugent bien plus, par ce qu'ils voyent dans ceux qui les proposent, que par les raisons dont ils les appuyent; les actions mêmes sont bien plus sensibles que les paroles; si donc ils voyent faire le contraire de ce qu'on leur enseigne, ils s'accoûtument à regarder la Religion comme une belle

belle cérémonie,& la vertu comme une idée impraticable.

Ne prenez jamais la liberté de faire devant les enfans certaines railleries sur des choses qui ont rapport à la Religion. Vous croyez que tout cela est innocent, mais vous vous trompez,tout tire à conséquence en cette matiére. Il ne faut jamais parler de Dieu ni des choses qui concernent son culte qu'avec un sérieux & un respect bien éloigné de ces libertez. Ne vous ralâchez jamais sur aucune bien-séance, mais principalemẽt sur celles-là. Souvent les gens qui sont plus délicats sur celles du monde, sont les plus grossiers sur celles de la Religion.

Quand l'enfant aura fait les réflexions nécessaires pour se connoître soi-même & pour connoître Dieu. joignez-y les faits d'histoires dont il sera déja instruit; ce mélange lui fera trouver toute la Religion assemblée

ſemblée dans ſa tête. Il remarquera avec plaiſir le rapport qu'il y a entre ſes réflexions & l'hiſtoire du genre humain: il aura reconnu que l'homme ne s'eſt point fait lui-même, que ſon ame eſt l'image de Dieu, que ſon corps a été formé avec tant de reſſorts admirables par une induſtrie & une puiſſance divine; auſſitôt il ſe ſouviendra de l'hiſtoire de la création. Enſuite il ſongera qu'il eſt né avec des inclinations contraires à la raiſon, qu'il eſt trompé par le plaiſir, emporté par la colère, & que ſon corps entraîne ſon ame contre la raiſon, comme un cheval fougeux emporte un Cavalier; au lieu que ſon ame devroit gouverner ſon corps; il appercevra la cauſe de ce déſordre dans l'hiſtoire du péché d'Adam; cette hiſtoire lui fera attendre le Sauveur, qui doit réconcilier les hommes avec Dieu: voilà tout le fond de la Religion.

Pour

Pour faire mieux entendre les miſtéres, les actions, & les maximes de IESUS-CHRIST, il faut diſpoſer les jeunes perſonnes à lire l'Evangile. Il faudroit donc les préparer de bonne heure à lire la Parole de Dieu, comme on les prépare à recevoir par la Communion IESUS-CHRIST; Sur tout inſpirez aux filles cette ſageſſe ſobre & tempérée que S. Paul recommande ; faites leur craindre le piége de la nouveauté, dont l'amour eſt ſi naturel à leur ſexe; prevenez-les d'une horreur ſalutaire pour toute ſingularité en matiére de Religion ; propoſez-leur cette perfection celeſte, cette merveilleuſe diſcipline qui régnoit parmi les premiers Chrêtiens; faites les rougir de nos relâchemens; faites les ſoûpirer après cette pureté Evangelique : mais éloignez avec un ſoin extrême toutes les penſées de critique préſomptueuſe, & de réformation indiſcrette. Son-

Songez donc à leur mettre devant les yeux l'Evangile & les grands exemples de l'antiquité ; mais ne le faites qu'après avoir éprouvé leur docilité & la simplicité de leur foi: revenez toûjours à l'Eglise montrez-leur avec les promesses qui lui sont faites, & avec l'autorité qui lui est donnée dans l'Evangile, la suite de tous les siécles où cette Eglise a conservé parmi tant d'attaques & de révolutions la succession inviolable des Pasteurs & de la doctrine, qui font l'accompliſſement manifeste des promesses divines. Pourvû que vous posiez le fondement de l'humilité, de la soûmission, & de l'aversion pour toute singularité suspecte, vous montrerez avec beaucoup de fruit aux jeunes personnes tout ce qu'il y a de plus parfait dans la Loi de Dieu, dans l'institution des Sacremens & dans la pratique de l'ancienne Eglise. Ie sçai qu'on ne

ne peut pas eſpérer de donner ces inſtructions dans toute leur étendue à toutes ſortes d'enfans, je le propoſe ſeulement ici, afin qu'on les donne le plus éxactement qu'on pourra ſelon le tems, & ſelon la diſpoſition des eſprits qu'on voudra inſtruire.

La ſuperſtition eſt ſans doute à craindre pour le ſexe, mais rien ne la déracine, ou ne la prévient mieux qu'une inſtruction ſolide, cette inſtruction, quoi qu'elle doive être renfermée dans de juſtes bornes, & être bien éloignée de toutes les études des ſçavans, va pourtant plus loin qu'on ne croît à l'ordinaire : tel penſe être bien inſtruit qui ne l'eſt point, & dont l'ignorance eſt ſi grande, qu'il n'eſt pas même en état de ſentir ce qui lui manque pour connoître le fond du Chriſtianiſme. Il ne faut jamais laiſſer mêler dans la foi ou

dans

dans les pratiques de piété rie
qui ne ſoit tiré de l'Evangile, o
autoriſé par une approbation con
ſtante de l'Egliſe:

Accoûtumez l'imagination de
enfans à entendre parler de la mor
à voir ſans ſe troubler un drap mor
tuaire, un tombeau ouvert, de
malades mêmes qui expirent, &
des perſonnes déja mortes, ſi vou
pouvez le faire ſans les expoſer
un ſaiſiſſement de frayeur.

Il n'eſt rien de plus fâcheux qu
de voir beaucoup de perſonnes qu
ont de l'eſprit & de la piété, n
pouvoir penſer à la mort ſans fre
mir; d'autres pâliſſent pour s'êtr
trouvez au nombre de treize à ta
ble, ou pour avoir eu certains ſon
ges, ou pour avoir vû renverſe
une ſaliére, la crainte de tous ce
préſages imaginaires eſt un reſt
groſſier du Paganiſme. Faites-e
voir la vanité & le ridicule. Quo
que

que les femmes n'ayent pas les mêmes occaſions que les hommes de montrer leur courage, elles doivent pourtant en avoir. La lâcheté eſt mépriſable par tout, & par tout elle produit de méchans effets : il faut qu'une femme ſçache réſiſter à de vaines allarmes, qu'elle ſoit ferme contre certains périls imprévûs, qu'elle ne pleure, ni ne s'effraye que pour de grands ſujets, encore faut-il s'y ſoûtenir par vertu. Quand on eſt Chrêtien, de quelque ſexe qu'on ſoit, il n'eſt pas permis d'être lâche. L'ame du Chriſtianiſme, ſi on peut parler ainſi, eſt le mépris de cette vie, & l'amour de l'autre.

CHAPITRE VIII.

Instruction sur le Décalogue, sur les Sacremens, & sur la Prière.

CE qu'il y a de principal à mettre sans cesse devant les yeux des enfans, c'est JESUS-CHRIST Auteur & Consommateur de nôtre Foi, le centre de toute la Religion & nôtre unique espérance. Je n'entreprens pas de dire ici comment il faut leur enseigner le mystère de l'incarnation : car cet engagement me mèneroit trop loin, & il y a assez de livres où l'on peut trouver à fond tout ce qu'on en doit enseigner. Quand les principes sont opposez, il faut reformer les jugemens, & toutes les actions de l'

per

perſonne qu'on inſtruit ſur le modéle de IESUS-CHRIST même, qui n'a pris un corps mortel que pour nous apprendre à vivre & à mourir, en nous montrant dans ſa chair ſemblable à la nôtre tout ce que nous devons croire & pratiquer. Ce n'eſt pas qu'il faille à tout moment comparer les ſentimens & les actions de l'enfant avec la vie de IESUS-CHRIST : cette comparaiſon deviendroit fatigante & indiſcrette ; mais il faut accoûtumer les enfans à regarder la vie de IESUS-CHRIST comme nôtre éxemple ; & ſa parole comme nôtre Loi. Choiſiſſez parmi ſes diſcours & parmi ſes actions ce qui eſt le plus proportionné à l'enfant, s'il s'impatiente de ſouffrir quelque incommodité, rappellez-lui le ſouvenir de IESUS-CHRIST ſur la Croix ; s'il ne peut ſe réſoudre à quelque travail rebutant, montrez-lui IESUS-CHRIST travaillant juſqu'à

qu'à trente ans dans une boutique
s'il veut être loüé, & eſtimé, parlez-
lui des opprobres dont le Sauveu
s'eſt raſſaſié ; s'il ne peut s'accorde
avec les gens qui l'environnent, fai-
tes-lui conſiderer IESUS-CHRIST
converſant avec les pécheurs & avec
les hypocrites les plus abominables
s'il témoigne quelque reſſentimen
hâtez-vous de lui repréſenter IESUS-
CHRIST mourant ſur la Croix pou
ceux mêmes qui le faiſoient mourir
s'il ſe laiſſe emporter à une joye im-
modeſte, peignez-lui la douceur &
la modeſtie de IESUS-CHRIST, don
toute la vie a été ſi grave & ſi ſérieu
ſe. Enfin faites qu'il ſe repreſent
ſouvent ce que IESUS-CHRIST
pẽſeroit, & ce qu'il diroit de nos con
verſations, de nos amuſemens, & d
nos ocupatonis les plus ſérieuſes, s'i
étoit encore viſible au milieu d
nous. Quel ſeroit, continuerez-vous
nôtre étonnement, s'il paroiſſoit tou
d'u

d'un coup au milieu de nous, lors que nous ſommes dans le plus profond oubli de ſa Loi ? Mais n'eſt-ce pas ce qui arrivera à chacun de nous à la mort & au monde entier quand l'heure ſecrette du jugement univerſel ſera venuë? Alors il faut peindre le renverſement de la machine de l'univers ; le Soleil obſcurci, les Etoiles tombant de leurs places, les Elemens embraſez s'écoulans comme des fleuves de feu, les fondemens de la terre ébranlez juſqu'au centre. De quels yeux, ajoûterez-vous, devons nous donc regarder ce Ciel qui nous couvre, cette terre qui nous porte, ces édifices que nous habitons, & tous ces autres objets qui nous environnent, puis qu'ils ſont réſervez au feu. Montrez enſuite les tombeaux ouverts, les morts qui raſſembleront les débris de leurs corps, IESUS-CHRIST qui

qui descendra sur les nuës avec une haute Majesté, ce livre ouvert où seront écrites jusqu'aux plus secrettes pensées des cœurs, cette sentence prononcée à la face de toutes les Nations & de tous les siécles; cette gloire qui s'ouvrira pour couronner à jamais les justes, & pour les faire régner avec IESUS-CHRIST sur le même trône; enfin cet étang de feu & de souphre, cette nuit & cette horreur éternelle, ce grincement de dents & cette rage commune avec les démons, qui sera le partage des ames pécheresses.

Ne manquez pas d'expliquer à fond le Décalogue; faites voir que c'est un abregé de la Loi de Dieu. Répétez souvent que la lettre tuë, & que c'est l'esprit qui vivifie: c'est à dire, que la simple observation du culte extérieur est inutile & nuisible si elle n'est intérieurement animée par l'esprit d'amour & de Religion

ren-

endez ce langage clair & ſenſible; faites voir que Dieu veut être honoré du cœur & non des lévres, que es cérémonies ſervent à exprimer nôtre Religion & à l'exciter; mais que les cérémonies ne ſont pas la Religion même, qu'elle eſt toute au dedans, puis que Dieu cherche les adorateurs en eſprit & en vérité, qu'il s'agit de l'aimer intérieurement, & de nous regarder comme s'il n'y avoit dans toute la nature que lui & nous; qu'il n'a pas beſoin de nos paroles, de nos poſtures, ni même de nôtre argent, que ce qu'il veut, c'eſt nous-mêmes, qu'on ne doit pas ſeulement exécuter ce que la Loi o donne; mais encore l'éxécuter pour en tirer le fruit que la Loi a eu en vûë quand elle l'a ordonné. Finiſſez en diſant que tous ceux qui crieront, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas au Royaume du Ciel;

que si on n'entre dans les vrais sen timens d'amour de Dieu, de re noncement aux biens temporels de mépris de soi-même, & d'hor reur pour le monde, on fait d Christianisme un fantôme trompeu pour soi & pour les autres.

Passez aux Sacremens, je suppo se que vous en avez déja expliqu toutes les cérémonies, à mésur qu'elles se sont faites en présence d l'enfant, comme nous l'avons di C'est ce qui en fera mieux sentir l'es prit & le fin : par-là vous ferez en tendre combien il est grand d'êtr Chrêtien, combien il est honteu & funeste de l'être comme on l'e dans le monde. Rappellez souven les promesses du Batême, pou montrer que les éxemples & le maximes du monde, bien loin d'a voir quelque autorité sur nous, doi vent nous rendre suspect tout ce qu nous vient d'une source si odieuse &

si empoisonnée ; ne craignez pas même de representer, comme Saint Paul, le démon rêgnant dans le monde, & agitant le cours des hommes par toutes les passions violentes qui leur font chercher les richesses, la gloire & les plaisirs. C'est cette pompe, direz-vous, qui est encore plus celle du démon que du monde ; c'est ce spectacle de vanité auquel le Chrêtien ne doit ouvrir ni son cœur ni ses yeux. Le premier vœu qu'on fait par le Batême dans le Christianisme est un renoncement à toute la pompe mondaine. Rappeller le monde malgré des promesses si solemnelles faites à Dieu, c'est tomber dans une espéce d'apostasie. Ajoûtez combien nous devons fouler aux pieds les mépris mal entendez, les railleries impies & les violences même du monde. Vous ne sommes plus, conjurerez-vous, dans le tems

des perſecutions où l'on faiſoit mou
rir ceux qui ne vouloient pas re
noncer à l'Evangile ; mais le mon
de qui ne peut ceſſer d'être mon
de, c'eſt à dire, corrompu, fai
toûjours une perſécution indirect
à la piété ; il lui tend des piége
pour la faire tomber, il la décri
il s'en moque, & il en rend l
pratique ſi difficile dans la plûpar
des conditions, qu'au milieu mê
me des nations, Chrêtiennes, &
où l'autorité ſouveraine appuye l
Chriſtianiſme, on eſt en danger d
rougir du nom de IESUS-CHRIST &
de l'imitation de ſa vie.

Repréſentez fortement le bon
heur que nous avons d'être incor
porez à IESUS-CHRIST par l'Eucha
riſtie. Dans le Batême il nous fa
ſes fréres, dans l'Euchariſtie il nou
fait ſes membres ; comme il s'éto
donné par l'incarnation à la natu
re humaine en general, il ſe don

ne par l'Euchariſtie qui eſt une ſuite ſi naturelle de l'Incarnation à chaque Fidéle en particulier; tout eſt réel dans la ſuite de ſes myſtéres. IESUS-CHRIST donne ſa chair; mais c'eſt ſe rendre coupable du Corps & du Sang du Seigneur, c'eſt boire & manger ſon jugement que de manger la chair vivifiante de IESUS-CHRIST ſans vivre de ſon eſprit. Celui, dit-il lui même, qui me mange doit vivre pour moi

Loüez la ſageſſe infinie du Fils de Dieu qui a établi des Paſteurs pour le repreſenter parmi nous, pour nous inſtruire en ſon nom, pour nous donner ſon corps, pour nous réconcilier avec lui aprés nos chûtes; pour former tous les jours de nouveaux fidéles, & même de nouveaux Paſteurs qui nous conduiſent après eux, afin que l'Egliſe ſe conſerve dans tous les ſiécles ſans

nterruption, montrez qu'il faut
réjouïr que Dieu ait donné une tell
puiſſance aux hommes ; ajoûte
avec quel ſentiment de Religion o
doit reſpecter les Oints du Seigneu
ils ſont les hommes de Dieu, &
les diſpenſateurs de ſes myſtère
Il faut donc baiſſer les yeux & gé
mir dès qu'on apperçoit en eux l
moindre tache qui ternit l'éclat d
leur miniſtère. Il faudroit ſouhaite
de la pouvoir laver dans ſon propr
ſang ; leur doctrine n'eſt pas la leur
qui les écoûte, écoûte IESUS-CHRIS
méme ; quand ils ſont aſſemblez au
nom de IESUS-CHRIST pour ex-
pliquer les Ecritures, le Saint Eſprit
parle avec eux. Leur tems n'eſt point
à eux ; il ne faut donc pas vouloir le
faire deſcendre d'un ſi haut miniſtè-
re où ils doivent ſe dévoüer à la pa-
role & à la priére, pour être les mé-
diateurs entre Dieu & les hommes,
& les rabaiſſer juſqu'à des affaires
du

du siécle. Il est encore moins permis de vouloir profiter de leurs revenus qui sont le patrimoine des pauvres, & le prix des péchez du peuple; mais le plus affreux désordre est de vouloir élever ses parens ou ses amis à ce redoutable ministère sans vocation, & par des vûës d'intérêt temporel.

Il reste à montrer la nécessité de la priére fondée sur le besoin de la grace que nous avons déja expliqué. Dieu, dira-t-on à un enfant, veut qu'on lui demande sa grace, non parce qu'il ignore nôtre béſoin, mais parce qu'il veut nous assujettir à une demande qui nous excite à reconnoître ce besoin; c'est l'humiliation de nôtre cœur, le sentiment de nôtre misére & de nôtre impuissance; enfin la confiance en sa bonté qu'il éxige de nous. Cette demande qu'il veut qu'on lui fasse ne con-

sifte que dans l'intention & dans l
désir : car il n'a pas besoin de no
paroles. Souvent on recite beaucou
de paroles sans prier & souvent o
prie intérieurement sans prononce
aucune parole. Ces paroles peuven
néantmoins être très-utiles : ca
elles excitent en nous les pensée
& les sentimens qu'elles expriment
si on y est attentif : c'est pour cet-
te raison que IESUS-CHRIST nou
a donné une forme de priére
quelle consolation de sçavoir pa
IESUS-CHRIST même comment so
Pére veut être prié ? Quelle force
doit-il y avoir dans des deman-
des que Dieu même nous me
dans la bouche ? Comment ne nou
accorderoit-il pas ce qu'il a soi
de nous apprendre à demander
Après cela montrez combien cett
priére est simple & sublime, cour-
te & pleine de tout ce que nou
pouvons attendre d'enhaut.

La

La premiére Communion au contraire me ſemble devoir être faite dans le tems où l'enfant parvenu à l'uſage de raiſon paroîtra plus docile & plus éxempt de tout défaut conſiderable. C'eſt parmi ces prémices de foi & d'amour de Dieu, que IESUS-CHRIST ſe fera mieux ſentir, & goûter à lui par les graces de la Communion. Elle doit être long-tems attenduë, c'eſt à dire, qu'on doit l'avoir fait eſpérer à l'enfant dès ſa premiére enfance, comme le plus grand bien qu'on puiſſe avoir ſur la terre, en attendant les joyes du Ciel : je crois qu'il faudroit la rendre la plus ſolemnelle qu'on peut ; qu'il paroiſſe à l'enfant qu'on a les yeux attachez ſur lui pendant ces jours-là, qu'on l'eſtime heureux, qu'on prend part à ſa joye, & qu'on attend de lui une conduite au deſſus de ſon âge pour une action ſi grande.

Mais quoi qu'il faille donc prépare beaucoup l'enfant à la communio je crois que quand il y eſt prépare on ne ſauroit le prévenir trop tô d'une ſi précieuſe grace, avant qu ſon innocence ſoit expoſée aux occa ſions dangereuſes où elle commenc à ſe flêtrir.

CHAPITRE IX.

Remarques ſur pluſieurs défauts des Filles.

NOus avons encore à parler du ſoin qu'il faut prendre pour préſerver les Filles de pluſieurs défauts ordinaires à leur ſexe. On les nourrit dans une moleſſe & dans une timidité qui les rend incapables d'une

d'une conduite ferme & réglée. Au commencement il y a beaucoup d'affectation, & enſuite, beaucoup d'habitude dans ces craintes mal fondées, & dans ces larmes qu'elles verſent à ſi bon marché, le mépris de ces affectations peut ſervir beaucoup à les corriger, puis que la vanité y a tant de part.

Il faut auſſi reprimer en elles les amitiez trop tendres, les petites jalouſies, les complimens exceſſif, les flateries, les empreſſemens ; tout cela les gâte, & les accoûtume à trouver que tout ce qui eſt grave & ſérieux eſt trop ſec & auſtère. Il faut même tâcher de faire en ſorte qu'elles s'étudient à parler d'une maniére courte & préciſe. Le bon eſprit conſiſte à retrancher tout diſcours inutile, & à dire beaucoup en peu de mots, au lieu que la plûpart des femmes diſent peu en beaucoup de paroles ; elles prennent la facilité

de parler & la vivacité d'imagination pour l'esprit, elles ne choisissent point entre leurs pensées; elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer; elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent, & la passion fait parler beaucoup: cependant on ne peut espérer rien de fort bon d'une femme, si on ne la réduit à refléchir de suite, à éxaminer ses pensées, à les expliquer d'une maniére courte & à sçavoir ensuite se taire.

Vne autre chose contribuë beaucoup aux longs discours des femmes, c'est qu'elles sont nées artificieuses, & qu'elles usent de longs détours pour venir à leur but; elles estiment la finesse; & comment ne l'estimeroiét-elles pas, puis qu'elles ne connoissent point de meilleure prudence, & que c'est d'ordinaire la premiére chose que l'éxemple

xemple leur à enſeigné ? Elles ont un naturel ſouple pour jouer facilement toutes ſortes de comédies, les larmes ne leur coûtent rien, leurs paſſions ſont vives, & leurs connoiſſances bornées, de là vient qu'elles ne négligent rien pour réüſſir & que les moyens qui ne conviendroient pas à des eſprits plus réglez leur paroiſſent bons; elles ne raiſonnent guères pour examiner s'il faut déſirer une choſe, mais elles ſont très-induſtrieuſes pour y parvenir.

Ajoûtez qu'elles ſont timides, & pleines de fauſſe honte; ce qui eſt encore une ſource de diſſimulation. Le moyen de prévenir un ſi grand mal, eſt de ne les mettre jamais dans le beſoin de la fineſſe, & de les accoûtumer à dire ingénument leurs inclinations ſur toutes les choſes permiſes. Qu'elles ſoient libres pour témoigner leur ennui quand

quand elles s'ennuyent. Qu'on ne les assujettisse point à paroître goûter certaines personnes, ou certains livres qui ne leur plaisent pas.

Quand elles ont été assez malheureuses pour prendre l'habitude de déguiser leurs sentimens, le moyen de les en désabuser est de les instruire solidement des maximes de la vraye prudence, comme on voit que le moyen de les dégoûter des fictions frivoles des Romans, est de leur donner le goût des Histoires utiles & agréables. Si vous ne leur donnez une curiosité raisonnable, elles en auront une déréglée, & tout de même si vous ne formez leur esprit à la vraye prudence, elles s'attacheront à la fausse qui est la finesse.

Montrez-leur par des éxemples comment on peut sans tromperie être discret, précautionné, appliqué aux

aux moyens légitimes de réüſſir. Dites-leur : La principale prudence conſiſte à parler peu, & à ſe défier bien plus de ſoi que des autres, mais point à faire des diſcours faux & des perſonnages broüillons. La droiture de conduite & la réputation univerſelle de probité attirent plus de confiance & d'eſtime, & par conſéquent à la longue plus d'avantages, même temporels, que les voyes détournées. Combien cette probité judicieuſe diſtingue-t-elle une perſonne, ne la rend-t-elle pas propre aux plusgrandes choſes ?

Mais ajoûtez combien ce que la fineſſe cherche eſt bas & mépriſable, c'eſt ou une bagatelle qu'on n'oſeroit lire, ou une paſſion pernicieuſe. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le déſire ouvertement & on le cherche par des voyes droites avec modération. Qu'y-a-t-il de plus

doux

doux & de plus commode que d'être ſincère, toûjours tranquille, d'accord avec ſoi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer, au lieu qu'une perſonne diſſimulée eſt toûjours dans l'agitation ? dans les remords, dans le danger, dans la déplorable néceſſité de couvrir une fineſſe par cent autres.

Avec toutes ces inquiétudes honteuſes les eſprits artificieux n'évitent jamais l'inconvénient qu'ils fuyent. Tôt ou tard ils paſſent pour ce qu'ils ſont. Si le monde eſt leur duppe ſur quelque action détachée, il ne l'eſt pas ſur le gros de leur vie, on les devine toûjours par quelque endroit ; ſouvent même ils ſont duppes de ceux qu'ils veulent tromper, car on fait ſemblant de ſe laiſſer ébloüir par eux, & ils ſe croyent eſtimez, quoi qu'on les mépriſe. Mais au moins ils ne ſe ga-

garantiſſent pas des ſoupçons, & qu'y-a-t-il de plus contraire aux avantages qu'un amour-propre ſage doit chercher, que de ſe voir toûjours ſuſpect ? Dites peu à peu ces choſes ſelon les occaſions, les beſoins & la portée des eſprits.

Obſervez encore que la fineſſe vient toûjours d'un cœur bas, & d'un pétit eſprit. On n'eſt fin qu'à cauſe qu'on ſe veut cacher, n'étant pas tel qu'on devroit être, ou que voulant des choſes permiſes, on prend pour y arriver des moyens indignes, faute d'en ſçavoir choiſir d'honnêtes. Faites remarquer aux enfans l'impertinence de certaines fineſſes qu'ils voyent pratiquer : le mépris qu'elles attirent à ceux qui les font, & enfin faites leur honte à eux mêmes, quand vous les ſurprendrez dans quelque diſſimulation. De tems en tems

privez

privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu y arriver par la fineſſe, & déclarez qu'ils l'obtiendront quand ils le demanderont ſimplement ; ne craignez pas même de compâtir à leurs petites infirmitez, pour leur donner le courage de les laiſſer voir. La mauvaiſe honte eſt le mal le plus dangereux & le plus preſſé à guérir ; celui-là ſi on n'y prend garde, rend tous les autres incurables.

Déſabuſez-les des mauvaiſes ſubtilitez, par leſquelles on veut faire en ſorte que le prochain ſe trompe, ſans qu'on puiſſe ſe reprocher de l'avoir trompé : il y a encore plus de baſſeſſe & de ſupercherie dans ces rafinemens que dans les fineſſes communes. Les autres gens pratiquent pour ainſi dire de bonne foi la fineſſe : mais ceux-ci y ajoûtent un nouveau déguiſement pour

pour l'autoriſer. Dites à l'enfant que Dieu eſt la vérité même, que c'eſt ſe joüer de Dieu que de ſe joüer de la vérité dans ſes paroles, qu'on les doit rendre préciſes & éxactes, & parler peu pour ne rien dire que de juſte afin de reſpecter la vérité.

Gardez vous donc bien d'imiter ces perſonnes qui applaudiſſent aux enfans lors qu'ils ont marqué de l'eſprit par quelque fineſſe. Bien loin de trouver ces tours jolis & de vous en divertir, reprenez-les ſévérement & faites en ſorte que tous leurs artifices réüſſiſſent mal afin que l'expérience les en déroûte. En les loüant ſur de telles chutes, on leur perſuade que c'eſt être habile que d'être fin.

CHAPITRE X.

La vanité de la beauté & des ajuſtemens.

MAis ne craignez rien tant que la vanité dans les filles, elles naiſſent avec un déſir violent de plaire. Les chemins qui conduiſent les hommes à l'autorité & à la gloire leur étant fermez, elles tâchent de ſe dédommager par les agrémens de l'eſprit & du corps; de là vient leur converſation douce & inſinuante; de là vient qu'elles aſpirent tant à la beauté & à toutes les graces extérieures, & qu'elles ſont ſi paſſionnées pour les ajuſtemens; une coëffe, un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'un

d'une couleur, ce ſont pour elles autant d'affaires importantes.

Ces excès vont encore plus loin dans nôtre Nation qu'en toute autre; l'humeur changeante qui règne parmi nous cauſe une varieté continuelle de modes; ainſi on ajoûte à l'amour des ajuſtemens celui de la nouveauté qui a d'étranges charmes ſur de tels eſprits. Ces deux folies miſes enſemble renverſent les bornes des conditions, & dérêglent toutes les mœurs. Dès qu'il n'y a plus de régle pour les habits & pour les meubles, il n'y en a plus d'effectives pour les conditions car pour la table des particuliers, c'eſt ce que l'autorité publique peut moins régler; chacun choiſit ſelon ſon argent, ou plûtôt ſans argent ſelon ſon ambition & ſa vanité.

Ce faſte ruïne les familles & la ruïne des familles entraïne la corruption des mœurs. D'un côté le faſte

faſte excite dans les perſonnes d'une baſſe naiſſance la paſſion d'une prompte fortune, ce qui ne ſe peut faire ſans péché, comme le S. Eſprit nous l'aſſure. D'un autre côté les gens de qualité ſe trouvant ſans reſſource font des lâchetez & des baſſeſſes horribles pour ſoûtenir leur dépenſe; par là s'éteignent inſenſiblement l'honneur, la foi, la probité & le bon naturel, même entre les plus proches parens.

Tous ces maux viennent de l'autorité que les femmes vaines ont de décider ſur les modes, elles ont fait paſſer pour Gaulois ridicules tous ceux qui ont voulu conſerver la gravité, & la ſimplicité des mœurs anciennes.

Appliquez-vous donc à faire entendre aux filles, combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite & d'une vraye capacité eſt plus eſtimable que celui qu'on tire de ſes

cheveux ou de ſes habits. La beauté, direz-vous, trompe encore plus la perſonne qui la poſſéde que ceux qui en ſont éblouïs : elle trouble, elle enyvre l'ame, on eſt plus ſottement idolatre de ſoi-même que les amans les plus paſſionnez ne le ſont de la perſonne qu'ils aiment. Il n'y a qu'un fort pétit nombre d'années de difference entre une belle femme & une autre qui ne l'eſt pas. La beauté ne peut être que nuiſible à moins qu'elle ne ſerve à faire marier avantageuſement une fille. Mais comment y ſervira-t-elle ſi elle n'eſt ſoûtenuë par le mérite & par la vertu ? Elle ne peut eſpérer d'épouſer qu'un jeune foû avec qui elle ſera malheureuſe, à moins que ſa ſageſſe & ſa modeſtie ne la faſſent rechercher par des hommes d'un eſprit réglé & ſenſibles aux qualitez ſolides. Les perſonnes qui tirent toute leur gloire de leur beauté deviennent bien-

bien-tôt ridicules ; elles arrivent
ſans s'en appercevoir à un certain
âge où leur beauté ſe flêtrit, &
elles ſont encore charmée d'elles-
mêmes, quoi que le monde bien
loin de l'être, en ſoit dégoûté
Enfin il eſt auſſi déraiſonnable de
s'attacher uniquement à la beauté
que de vouloir mettre le mérite
dans la force du corps, comme
font les peuples barbares & ſau-
vages.

De la beauté paſſons à l'ajuſte-
ment, les véritables graces ne dé-
pendent point d'une parure vaine
& affectée. Il eſt vrai qu'on peut
chercher la propreté, la proportion
& la bien-ſéance dans les habits
néceſſaires pour couvrir nos corps.
Mais après tout, ces étoffes qui
nous couvrent & qu'on peut ren-
dre commodes & agréables ne peu-
vent jamais être des ornemens qui
donnent une vraye beauté.

Je voudrois même faire voir aux jeunes filles la noble ſimplicité qui paroit dans les ſtatuës, & dans les autres figures qui nous reſtent des femmes Gréques & Romaines, elles y verroient, combien des cheveux noüez négligemment par derriére & des draperies pleines & flotantes à longs plis ſont agréables, & majeſtueuſes. Il ſeroit bon même qu'elles entendiſſent parler les Peintres & les autres gens qui ont ce goût exquis de l'Antiquité.

Si peu que leur eſprit s'élevât au deſſus de la précaution des modes, elles auroient bien-tôt un grand mépris pour leurs friſures ſi éloignées du naturel & pour les habits d'une figure trop façonnée. Je ſçai bien qu'il ne faut pas ſouhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique: il y auroit de l'extravagance à le vouloir, mais elles pourroient ſans aucune ſingularité prendre le goût

de cette ſimplicité d'habits ſi noble ſi gracieuſe & d'ailleurs ſi convenable aux mœurs Chrétiennes. Ainſi ſe conformant dans l'extérieur à l'uſage préſent, elles ſauroient au moins ce qu'il faudroit penſer de cet uſage. Elles ſatisferoient à la mode comme à une ſervitude fâcheuſe & elles ne lui donneroient que ce qu'elles ne pourroient lui refuſer. Faites-leur remarquer ſouvent & de bonne heure la vanité & la légéreté d'eſprit qui fait l'inconſtance des modes. C'eſt une choſe bien mal entenduë par éxemple de ſe groſſir la tête de je ne ſçai combien de coëffes entaſſées, les véritables graces ſuivent la nature & ne la gênent jamais.

Mais la mode ſe détruit elle-même, elle viſe toûjours au parfait & jamais elle ne le trouve: du moins elle ne veut jamais s'y arrêter, elle ſeroit raiſonnable ſi elle ne changeoit que pour

pour ne changer plus, après avoir trouvé la perfection pour la commodité & pour la bonne grace, mais changer pour changer ſans ceſſe, n'eſt-ce pas chercher plûtôt de l'inconſtance & le déréglement que la véritable politeſſe & le bon goût? Auſſi n'y a-t-il d'ordinaire que caprice dans les modes. Les femmes ſont en poſſeſſion de décider. Il n'y a qu'elles qu'on en veüille croire. Ainſi les eſprits les plus légers & les moins inſtruits entraînent les autres; elles ne choiſiſſent & ne quittent rien par règle, il ſuffit qu'une choſe bien inventée ait été long-tems à la mode, afin qu'elle ne doive plus y être, & qu'une autre quoi que ridicule, à titre de nouveauté, prenne ſa place & ſoit admirée. Après avoir poſé ce fondemẽt, montrés les règles de la modeſtie Chrétienne. Nous apprenons, direz-vous, par nos ſaints myſtères que l'homme naît dans la

corruption du péché: Son corps tra
vaillé d'une maladie contagieuſe e
une ſource inépuiſable de tentatio
à ſon ame, IESUS-CHRIST nou
apprend à mettre toute nôtre vert
dans la crainte & dans la défianc
de nous-mêmes. Voudriez-vou
pourra-t-on dire à une fille, hazar
der vôtre ame & celle de vôtre pro
chain pour une folle vanité? Aye
donc horreur des nuditez de gorg
& de toutes les autres immodeſties
quand même on commettroit ce
fautesſans aucune mauvaiſe paſſio
du moins c'eſt une vanité, c'eſt u
déſir effrené de plaire. Cette vanit
juſtifie-t-elle devant les homm
une conduite ſi téméraire,& ſi ſcan
daleuſe pour autrui. Cet aveugle de
ſir de plaire, convient-il à une am
chrétienne qui doit regarder comm
une idolatrie tout ce qui détourn
de l'amour du créateur & du mépr
des créatures; Mais quand on che
ch

che à plaire que prétend-on? n'eſt ce pas d'exciter les paſſions des hommes ? Les tient-on dans ſes mains pour les arrêter, ſi elles vôt trop loin? Ne doit-on pas s'en imputer toutes les ſuites, & ne vôt-elles pas toûjours trop loin, ſi peu qu'elles ſoient allumées? Vous préparez un poiſon ſubtil & mortel ; vous le verſez ſur tous les ſpectateurs, & vous vous croyez innocente. Ajoûtez les éxemples des perſonnes que leur modeſtie a rendu recommandables & de celles à qui leur immodeſtie a fait tort. Mais ſur tout ne permettez rien dans l'extérieur des filles qui excéde leur condition. Reprimez ſévérement toutes leurs fantaiſies. Montrez-leur à quel danger on s'expoſe, & combien on ſe fait mépriſer des gens ſages en oubliant ainſi ce qu'on eſt.

Ce qui reſte à faire, c'eſt de déſabuſer les filles du bel eſprit. Si on n'y prend garde quand elles ont

que vivacité, elles s'intriguent, elle veulent parler de tout, elles décident sur les ouvrages les moins proportionnez à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer par délicatesse. Vne fille ne doit parler que pour de vrais besoins avec un air de doute & de déference, elle ne doit pas même parler des choses qui sont au dessus de la portée commune des filles, quoi qu'elle en soit instruite; qu'elle ait tant qu'elle voudra de la mémoire, de la vivacité, des tours plaisans, de la facilité à parler avec grace; toutes ces qualitez lui seront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu sensées, & fort mépri-sables; mais qu'elle ait une conduite éxacte & suivie, un esprit égal & règlé, qu'elle sache se taire & conduire quelque chose: cette qualité si rare la distinguera dans son sexe. Pour la délicatesse & l'affectation d'ennui, il faut la reprimer, en mon-

montrant que le bon goût consiste à s'accommoder des choses selon qu'elles sont utiles.

Rien n'est estimable que le bon sens & la vertu, l'un & l'autre font regarder le dégoût & l'ennui, non comme une délicatesse loüable, mais comme une foiblesse d'un esprit malade.

Puis qu'on doit vivre avec des esprits grossiers, & dans des occupations qui ne sont pas délicieuses, la raison qui est la seule bonne délicatesse consiste à se rendre grossier avec les gens qui le sont. Vn esprit qui goûte la politesse, mais qui sait s'élever au dessus d'elle dans le besoin pour aller à des choses plus solides, est infiniment supérieur aux esprits délicats & surmontez par leur dégoût.

CHAPITRE XI.

Instructions des femmes sur leurs devoirs.

VEnons maintenant au détail des choses dont une femme doit être instruite, quels sont ses emplois ? elle est chargée de l'Education de ses enfans, des garçons jusqu'à un certain âge, des filles jusqu'à ce qu'elles se marient, de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service, du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec œconomie & honorablement, d'ordinaire même de faire les fermes, & de recevoir les revenus.

La science des femmes comme celle des hommes doit se borner à s'in-

s'instruire par rapport à leurs fonctions, la différence de leurs emplois doit faire celles de leurs études. Il faut donc borner l'instruction des femmes aux choses que nous venons de dire, mais une femme curieuse trouvera que c'est donner des bornes bien étroites à sa curiosité : elle se trompe : c'est qu'elle ne connoît pas l'importance & l'étenduë des choses dont je lui propose de s'instruire.

Quel discernement lui faut-il pour connoître le naturel & le génie de chacun de ses enfans, pour trouver la maniére de se conduire avec eux la plus propre à découvrir leur humeur, leur pente, leur talent, & prévenir les passions naissantes, à leur persuader les bonnes maximes, & à guérir leurs erreurs ? Quelle prudence doit-elle avoir pour acquerir & conserver sur eux l'autorité, sans perdre l'amitié & la con-

fiancé ? Mais n'a-t-elle pas besoin d'observer, & de connoître à fond les gens qu'elle met auprès d'eux ? Sans doute : une mére de famille doit être pleinement instruite de la Religion, & avoir un esprit mûr, ferme, appliqué & expérimenté pour le gouvernement.

Peut-on douter que les femmes ne soient chargées de tous ces soins, puis qu'ils tombent naturellement sur elles, pendant la vie même de leurs maris occupez au déhors: ils les regardent encore de plus près si elles deviennent veuves; enfin Saint Paul attache tellement en general leur salut à l'éducation de leurs enfans, qu'il assûre que c'est par eux qu'elles se sauveront.

Ie n'explique point ici tout ce que les femmes doivent savoir pour l'éducation de leurs enfans, parce que ce mémoire leur fera assez sentir l'étenduë des connois-

noissances qu'il faudroit qu'elles eussent.

Ioignez à ce gouvernement l'œconomie, la plûpart des femmes la négligent comme un emploi bas, qui ne convient qu'à des païsans ou à des fermiers, tout au plus à un Maître d'Hôtel, ou à quelque femme de charge ; sur tout les femmes nourries dans la molesse, l'abondance & l'oisiveté, sont indolentes, & dédaigneuses pour tout ce détail. Elles ne font pas grande difference entre la vie champêtre & celle des Sauvages de Canada, si vous leur parlez de vente de bled, de cultures de terres, des differentes natures de revenus, de la levée des rentes & des autres droits Seigneuriaux, de la meilleure maniére de faire des fermes, ou d'établir des Receveurs, elles croyent que vous voulez les

reduire à des occupations indignes d'elles.

Ce n'eſt pourtant que par ignorance qu'on mépriſe cette ſcience de l'œconomie. Les anciens Grecs & Romains ſi habiles & ſi polis s'en inſtruiſoient avec un grand ſoin, les plus grands eſprits d'entreux en ont fait ſur leurs propres expériences des Livres que nous avons encore, & où ils ront marqué même le dernier détail de l'agriculture. On ſçait que leurs Conquerans ne dédaignoient pas de labourer, & de retourner à la charuë en ſortant du triomphe. Cela eſt ſi éloigné de nos mœurs qu'on ne pourroit le croire, ſi peu qu'il y eut dans l'Hiſtoire quelque prétexte pour en douter. Mais n'eſt-il pas naturel qu'on ne ſonge à défendre ou à augmenter ſon païs, que pour le cultiver paiſiblement? à quoi ſert la victoire, ſinon à cueillir les fruits de la paix? Après tout, la

ſo-

ſolidité de l'eſprit conſiſte à vouloir s'inſtruire éxactement de la maniére dont ſe font les choſes, qui ſont les fondemens de la vie humaine, toutes les plus grandes affaires roulent là deſſus. La force & le bonheur d'un Etat conſiſte non à avoir beaucoup de Provinces mal cultivées ; mais à tirer de la terre qu'on poſſéde tout ce qu'il faut pour nourrir aiſément un peuple nombreux.

Il faut ſans doute un génie bien plus étendu, pour s'inſtruire de tous les arts qui ont rapport à l'œconomie, & pour être en état de bien policer toute une famille, qui eſt une pétite République, que pour joüer, diſcourir ſur des modes, & s'éxercer à de pétites gentilleſſes de converſation. C'eſt une ſorte d'eſprit bien mépriſable, que celui qui ne va qu'à bien parler ; on voit de tous côtez des femmes dont la converſation eſt pleine de maximes ſolides, & qui

faute

faute d'avoir été appliquées de bonne heure, n'ont rien que de frivole dans la conduite.

Mais prenez garde au défaut opposé. Les femmes courent risque d'être extrémes en tout; il est bon de les accoûtumer dès l'enfance à gouverner quelque chose, à faire des comptes, à voir la maniére de faire les marchez de tout ce qu'on achette, & à savoir comment il faut que chaque chose soit faite pour être d'un bon usage; mais craignez aussi que l'œconomie n'aille en elles jusqu'à l'avarice; montrez-leur en détail tous les ridicules de cette passion; dites leur ensuite, prenez garde que l'avarice gagne peu, & qu'elle se deshonore beaucoup, un esprit raisonnable ne doit chercher, dans une vie frugale & laborieuse, qu'à éviter la honte & l'injustice, attachées à une conduite prodigue & ruïneuse. Il ne faut retrancher

les

es dépenſes ſuperfluës que pour être en état de faire plus libéralement celles que la bien-ſéance, ou l'amitié, ou la charité inſpirent. Souvent c'eſt faire un grand gain que de ſavoir perdre à propos; c'eſt le bon ordre, & non certaines épargnes ſordides qui fait les grands profits; ne manquez pas de repréſenter l'erreur groſſiére de ces femmes qui ſe ſavent bon gré d'épargner une bougie, pendant qu'elles ſe laiſſent tromper par un Intendant ſur le gros de toutes leurs affaires. Faites pour la propreté comme pour l'œconomie: acoûtumez les filles à ne ſouffrir rien de ſale ni de dérangé, qu'elles remarquent le moindre déſordre dans une maiſon, faites leur obſerver que rien ne contribuë plus à l'œconomie & à la propreté que de tenir toûjours chaque choſe en ſa place. Cette

règle ne paroît presque rien, cependant elle iroit loin si elle étoit éxactement gardée. Avez-vous besoin d'une chose, vous ne perdez jamais un moment à la chercher; il n'y a ni trouble, ni dispute, ni embaras quand on en a besoin; vous mettez d'abord la main dessus, & quand vous vous en êtes servi, vous la remettés sur le champ dans la place où vous l'avez prise. Ce bel ordre fait une des plus grandes parties de la propreté, c'est ce qui frappe le plus les yeux que de voir cet arrangement si éxact. D'ailleurs la place qu'on donne à chaque chose, étant celle qui lui convient davantage, non seulement pour la bonne grace & le plaisir des yeux, mais encore pour sa conservation, elle s'y use moins qu'ailleurs, elles ne s'y gâte d'ordinaire par aucun accident; y est même entretenuë proprement:

car

car par éxemple un vaſe ne ſera ni poudreux, ni en danger de ſe briſer, lors qu'on le mettra dans ſa place immédiatement aprés s'en être ſervi. L'eſprit d'éxactitude qui fait ranger, fait auſſi nétoyer, joignez à ces avantages celui d'ôter par cette habitude aux domeſtiques celle de pareſſe & de confuſion. De plus c'eſt beaucoup que de leur rendre le ſervice prompt & facile, & de s'ôter à ſoi-même la tentation de s'impatienter ſouvent par les retardemens, qui viennent des choſes dérangées qu'on a peine à trouver. Mais en même tems évitez l'excès de la politeſſe & de la propreté. La propreté quand elle eſt modérée, eſt une vertu; mais quand on y ſuit trop ſon goût, on la tourne en pétiteſſe d'eſprit; le bon goût rejette la délicateſſe exceſſive. Il traite les pétites choſes de pétites, & n'en eſt point bleſſé; moquez-

vous donc devant les enfans des colifichets dont certaines femmes ſont ſi paſſionnées ; & qui leur font faire inſenſiblement des dépenſes ſi inutiles Accoûtumez-les à une propreté ſimple & facile à pratiquer, montrez leur la meilleure maniére de faire les choſes : mais montrez leur encore davantage à s'en paſſer ; dites leur combien il y a de pétiteſſe d'eſprit, & de baſſeſſe à gronder pour un potage mal aſſaiſonné, pour un rideau mal pliſſé, pour une chaiſe trop haute ou trop baſſe.

Il eſt ſans doute d'un bien meilleur eſprit d'être volontairement groſſier, que d'être délicat ſur des choſes ſi peu importantes. Cette mauvaiſe délicateſſe, ſi on ne la reprime dans les femmes qui ont de l'eſprit, eſt encore plus dangereuſe pour les converſations, que pour tout le reſte : la plûpart des gens leur ſont fades & ennuyeux.

Le

Le moindre défaut de politeſſe leur paroît un monſtre, elles ſont toûjours moqueuſes & dégoûtées; il faut leur faire entendre de bonne heure, qu'il n'eſt rien de ſi peu judicieux que de juger ſuperficiellement d'une perſonne par ſes maniéres; au lieu d'éxaminer le fond de ſon eſprit, de ſes ſentimens & de ſes qualitez utiles; faites voir par diverſes expériences combien un Provincial d'un air groſſier, ou ſi vous voulez ridicule, avec ſes complimens importuns; s'il a le cœur bon & l'eſprit réglé, eſt plus eſtimable, qu'un Courtiſan, qui ſous une politeſſe accomplie, cache un cœur ingrat, injuſte, capable de toutes ſortes de diſſimulations & de baſſeſſes. Ajoûtez qu'il y a toûjours de la foibleſſe dans les eſprits qui ont une grande pente à l'ennui & au dégoût. Il n'y a point de gens dont la converſation

soit si mauvaise qu'on n'en puisse tirer quelque chose de bon : quoi qu'on en doive choisir de meilleures quand on est libre de choisir; on a dequoi se consoler quand on y est réduit, puis qu'on peut les faire parler de ce qu'ils savent, & que les personnes d'esprit peuvent toûjours tirer quelque instruction des gens les moins éclairez. Mais revenons aux choses dont il faut instruire une fille.

CHAPITRE XII.

Suite des devoirs des femmes.

IL y a la science de se faire servir qui n'est pas petite, il faut choisir des domestiques qui ayent de l'honneur & de la Religion. Il faut con-

connoître les fonctions auſquelles on veut les appliquer ; le tems & la peine qu'il faut donner à chaque choſe, la maniére de la bien faire, & la dépenſe qui y eſt néceſſaire. Vous gronderez mal à propos un Officier, par éxemple, ſi vous voulez qu'il ait dreſſé un fruit plus promptement qu'il n'eſt poſſible, ou ſi vous ne ſavez pas à peu près le prix & la quantité du ſucre, & des autres choſes qui doivent entrer dans ce que vous lui faites faire, ainſi vous êtes en danger d'être la duppe ou le ſleau de vos domeſtiques, ſi vous n'avez quelque connoiſſance de leurs métiers.

Il faut encore ſçavoir connoître leurs humeurs, ménager leurs eſprits, & policer Chrétiennement toute cette petite République, qui eſt d'ordinaire fort tumultueuſe. Il y faut ſans doute de l'autorité : car moins les gens ſont raiſonnables, plus il faut

faut que la crainte les retienne: mais comme ſe ſont des Chrétiens, qui ſont vos fréres en JESUS-CHRIST, & que vous devez reſpecter comme ſes membres, vous êtes obligé de ne payer d'autorité que quand la perſuaſion manque.

Tâchez donc de vous faire aimer de vos gens ſans aucune baſſe familiarité; n'entrez pas en converſation avec eux; mais auſſi ne craignez pas de leur parler aſſez ſouvent avec affection, & ſans hauteur ſur leurs beſoins. Qu'ils ſoient aſſeurez de trouver en vous du conſeil & de la compaſſion, ne les reprenez point aigrement de leurs défauts, n'en paroiſſez ni ſurpris ni rebuté, tant que vous eſpéré, qu'ils ne ſeront pas incorrigibles; faites-leur entendre doucement raiſon, & ſouffrez ſouvent d'eux pour le ſervice, afin d'être en état de les convaincre de ſang froid que c'eſt ſans chagrin & ſans in-

impatience que vous leur parlez, bien moins pour vôtre ſervice que pour leur interêt. Il ne ſera pas facile d'accoûtumer les jeunes perſonnes de qualité à cette conduite douce & charitable, car l'impatience & l'ardeur de la jeuneſſe jointe à la fauſſe idée qu'on leur donne de leur naiſſance, leur fait regarder les domeſtiques à peu près comme des chevaux ; on ſe croit d'une autre nature que les valets, on ſuppoſe qu'ils ſont faits pour la commodité de leurs maîtres. Tâchez de montrer combien ces maximes ſont contraires à la modeſtie pour ſoi & à l'humanité pour ſon prochain. Faites entendre que les hommes ne ſont point faits pour être ſervis; que c'eſt une erreur brutale de croire qu'il y ait des hommes nez pour flater la pareſſe & l'orgueil des autres, que le ſervice étant établi

contre

contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir autant qu'on le peut, que les maîtres qui sont mieux élevez que leurs valets étant pleins de défauts, il ne faut pas s'attendre que les valets n'en ayent point, eux qui ont manqué d'instructions & de bons éxemples; qu'enfin si les valets se gâtent en servant mal, ce que l'on appelle d'ordinaire être bien servi, gâte encore plus les maîtres: car cette facilité de satisfaire en tout, ne fait qu'amolir l'ame, que la rendre ardente & passionnée pour les moindres commoditez, enfin que la livrer à ses désirs.

Pour ce gouvernement domestique rien n'est meilleur que d'y accoûtumer les filles de bonne heure, donnez leurs quelque chose à règler à condition de vous en rendre compte. Cette confiance les charmera: car la jeunesse ressent un plaisir

plaiſir incroyable ; lors qu'on commence à ſe fier à elle, & à la faire entrer dans quelque affaire ſérieuſe. On en voit un bel éxemple dans la Reine Marguerite, cette Princeſſe raconte dans ſes mémoires que le plus ſenſible plaiſir qu'elle ait eu en ſa vie, fut de voir que la Reine ſa mere commença à lui parler lors qu'elle étoit encore très-jeune, comme à une perſonne mûre : elle ſe ſentit tranſportée de joye d'entrer dans la confidence de la Reine & de ſon frére le Duc d'Anjou pour le ſecret de l'Etat, elle qui n'avoit connu juſques-là que des jeux d'enfans; laiſſez même faire quelque faute à une fille dans de tels eſſais, & ſacrifiés quelque choſe à ſon inſtruction; faites-lui remarquer doucement ce qu'il auroit falu faire ou dire pour éviter les inconvéniens où elle eſt tombée ; racontez-lui vos expériences paſſées, & ne craignez point

de lui dire les fautes ſemblables aux ſiennes que vous avés faites dans vôtre jeuneſſe : par là vous lui inſpirerez la confiance ſans laquelle l'éducation ſe tourne en formalitez gênantes.

Apprenez à une fille à lire & à écrire correctement. Il en honteux, mais ordinaire de voir des femmes qui ont de l'eſprit & de la politeſſe, ne ſavoir pas bien prononcer ce qu'elles liſent ; ou elles chantent en liſant, au lieu qu'il faut prononcer d'un ton ſimple & naturel, mais ferme & uni ; elles manquent encore plus groſſiérement pour l'orthographe, ou pour la maniére de former ou de lier les lettres en écrivant : au moins accoûtumez-les à faire leurs lignes droites à rendre leur caractère net & liſible. Il faudroit auſſi qu'une fille ſçût la grammaire pour ſa lãgue naturelle; il n'eſt pas queſtion de la lui apprendre par

règle

règle comme les écoliers apprennent le latin en classe ; accoûtumez les seulement sans affectation à ne prendre point un tems pour un autre, à se servir des termes propres, à expliquer nettement leurs pensées avec ordre, & d'une maniére courte & précise, vous les mettrez en état d'apprendre un jour à leurs enfans à bien parler sans aucune étude. On sait que dans l'ancienne Rome la mére des Gracches contribua beaucoup par une bonne éducation à former l'éloquence de ses enfans qui devinrent de si grands hommes.

Elles devroient aussi savoir les quatre règles de l'arithmétique, vous vous en servirez utilement pour leur faire faire souvent des comptes. C'est une occupation fort épineuse, pour beaucoup de gens, mais l'habitude prise dès l'enfance jointe à la facilité de faire promp-

tement par le ſecours des régles toutes ſortes de comptes les plus embroüillez, diminuëra fort ce dégoût. On ſait aſſez que l'éxactitude de compter ſouvent fait le bon ordre dans les maiſons.

Il ſeroit bon auſſi qu'elles ſçuſſent quelque choſe des principales rêgles de la juſtice, par éxemple la difference qu'il y a entre un Teſtament & une donnation, ce que c'eſt qu'un contract, une ſubſtitution, un partage de cohéritiers, les principales rêgles du droit ou des coûtumes du païs où l'on eſt, pour rendre ces actes valides: ce que c'eſt que propre, ce que c'eſt que Communauté, ce que c'eſt que biens meubles & immeubles: ſi elles ſe marient, toutes leurs principales affaires rouleront là-deſſus.

Mais en même tems montrez-leur combien elles ſont incapables d'enfoncer dans les difficultez du Droit, com-

combien le Droit lui-même par la foibleſſe de l'eſprit des hommes eſt plein d'obſcuritez & de rêgles douteuſes, combien la Iuriſprudence varie, combien tout ce qui dépend des Iuges, quelque clair qu'il paroiſſe, devient incertain, combien les longueurs des meilleures affaires mêmes ſont ruïneuſes & inſupportables. Montrez-leur l'agitation du Palais, la fureur de la chicane, les détours pernicieux & les ſubtilitez de la procédure, les frais immenſes qu'elle attire, la miſére de ceux qui plaident, l'induſtrie des Avocats, des Procureurs, & des Greffiers pour s'enrichir bien-tôt en appauvriſſant les parties; ajoûtez les moyens qui rendent mauvaiſe par la forme une affaire bonne dans le fond, les oppoſitions des maximes de Tribunal à Tribunal, ſi vous êtes renvoyé à la grand Chambre, vôtre procès eſt gagné, ſi vous allez aux Enquêtes,

il eſt perdu : n'oubliez pas les conflits de Juriſdiction, & le danger où l'on eſt de plaider au Conſeil pluſieurs années pour ſavoir où l'on plaidera. Enfin remarquez la difference qu'on trouve ſouvent entre les Avocats & les Juges ſur la même affaire; dans la conſultation vous avez gain de cauſe, & vôtre Arrêt vous condamne aux dépens.

Tout cela me ſemble important pour empêcher les femmes de ſe paſſionner ſur les affaires, & de s'abandonner aveuglément à certains conſeils ennemis de la paix : lors quelles ſont veuves ou maîtreſſes de leur bien dans un autre état; elles doivent écouter leurs gens d'affaires; mais non pas ſe livrer à eux.

Il faut qu'elles ſe défient dans les procès qu'ils veulent leur faire entreprendre, qu'elles conſultent des gens d'un eſprit plus étendu, & plus attentif aux avantages d'un ac-

com-

commodement, & qu'enfin elles ſoient perſuadées que la principale habileté dans les affaires eſt d'en prévoir les inconvéniens, & de les ſavoir éviter.

Les filles qui ont une naiſſance, & un bien conſiderable, ont beſoin d'être inſtruites des devoirs des Seigneurs dans leurs terres. Dites-leur donc ce qu'on peut faire pour empêcher les abus, les violences les chicanes, & les fauſſetez ſi ordinaires à la campagne. Ioignez-y les moyens d'établir de pétites écôles, & des aſſemblées de charité pour le ſoulagement des pauvres malades. Montrez auſſi le trafic qu'on peut quelquefois établir en certains païs pour y diminuër la miſére, mais ſur tout comment on peut procurer au peuple une inſtruction ſolide, & une police chrétienne: tout cela demanderoit un détail trop long pour être mis ici.

En expliquant les devoirs des Seigneurs, n'oubliez pas leurs droits dites ce que c'eſt que fiefs, Seigneur dominant, vaſſal, hommage, rente, dixmes infeodées, droit de champart, lots & ventes, indemnité, amortiſſement & reconnoiſſances, papiers terriers & autres choſes ſemblables. Ces connoiſſances ſont néceſſaires puis que le gouvernement des terres conſiſte entierement dans toutes ces choſes.

Après ces inſtructions qui doivent tenir la premiére place, je crois qu'il n'eſt pas inutile de laiſſer aux filles ſelon leur loiſir & la portée de leurs eſprits, la lecture des Livres profanes qui n'ont rien de dangereux pour les paſſions. C'eſt même le moyen de les dégoûter des Comédies & des Romans; donnez-leur donc les Hiſtoires Gréques & Romaines, elles y verront des prodiges

diges de courage & de désintéressement ;

Ie leur permettrois aussi, mais avec un grand choix, la lecture des ouvrages d'éloquence & de poësie, si je voyois qu'elles en eussent le goût, & que leur jugement fut assez solide pour se borner au véritable usage de ces choses ; mais je craindrois d'ébranler trop les imaginations vives, & je voudrois en tout cela une éxacte sobrieté : tout ce qui peut faire sentir l'amour, plus il est adouci & enveloppé, plus il me paroît dangereux.

La musique & la peinture ont besoin des mêmes précautions, tous ces Arts sont du même génie & du même goût. Pour la musique on sçait que les Anciens croyoient que rien n'étoit plus pernicieux à une République bien policée que d'y laisser introduire une mélodie effeminée : elle énerve les hommes, elle rend les

ames molles & voluptueuses: les tons languissans & passionnez ne font tant de plaisir qu'à cause que l'ame s'y abandonne à l'attrait des sens jusqu'à s'y enyvrer elle même. C'est pourquoi à Sparte le Magistrats brisoient tous les instrumens dont l'harmonie étoit trop délicieuse & c'étoit là une de leurs plus importantes polices, c'est pourquoi Platon rejette sévérement tous les tons delicieux qui entroient dans la musique des Asiatiques : à plus forte raison les Chrétiens qui ne doivent jamais chercher le plaisir pour le seul plaisir, doivent-ils avoir en horreur ces divertissemens empoisonnez.

La poësie & la musique, si on en retranchoit tout ce qui ne tend point au vrai but, pourroient être emploiées trés utilement à exciter dans l'ame des sentimens vifs & sublimes pour la vertu ; combien avons-nous d'ouvrages poëtiques

de l'Ecriture que les Hebreux chantoient, ſelon les apparences. Les Cantiques ont été les premiers monumens qui ont conſervé plus diſtinctement avant l'Ecriture la tradition des choſes divines parmi les hommes. Nous avons vû combien la muſique a été puiſſante parmi des peuples Payens, pour élever l'ame au deſſus des ſentimens vulgaires. L'Egliſe a crû ne pouvoir conſoler mieux les enfans que par le chant des loüanges de Dieu. On ne peut donc abandonner ces Arts que l'eſprit de Dieu méme a conſacrez. Vne muſique & une poëſie Chrétienne ſeroient le plus grand de tous les ſecours pour dégouter des plaiſirs profanes; mais dans les faux préjugez où eſt nôtre Nation, le goût de ces Arts n'eſt guères ſans danger. Il faut donc ſe hâter de faire ſentir à une jeune fille qu'on

voit fort ſenſible à de telles impreſſions, combien on peut trouver de charmes dans la muſique ſans ſortir des ſujets pieux. Si elle a de la voix & du génie pour les beautez de la muſique, n'eſpérez pas de les lui faire toûjours ignorer. La deffenſe irriteroit la paſſion; Il vaut mieux donner un cours réglé à ce torrent que d'entreprendre de l'arrêter. La peinture ſe tourne chez nous plus aiſément au bien; d'ailleurs elle a un privilége pour les femmes; ſans elle leurs ouvrages ne peuvent être bien conduits. Ie ſçai qu'elles pourroient ſe réduire à des travaux ſimples qui ne demanderoient aucun art, mais dans le deſſein qu'il me ſemble qu'on doit avoir, d'occuper l'eſprit en même tems que les mains des femmes de condition, je ſouhaiterois qu'elles fiſſent des ouvrages où l'art & l'induſtrie aſſaiſſonnaſſent le travail de quelque plaiſir. De tels ou-

ouvrages ne peuvent avoir aucune vraye beauté, ſi la connoiſſance des régles du deſſein ne les conduit : de là vient que preſque tout ce qu'on voit maintenant dans les étoffes, dans les dantelles, & dans les broderies eſt d'un mauvais goût : tout y eſt confus, ſans deſſein, & ſans proportion. Ces choſes paſſent pour belles, parce qu'elles coûtent beaucoup de travail à ceux qui les font, & d'argent à ceux qui les achettent leur éclat ébloüit ceux qui les voyent de loin, ou qui ne s'y connoiſſent pas : les femmes ont fait là deſſus des régles à leur mode, qui voudroit conteſter paſſeroit pour viſionnaire ; elles pourroient néanmoins ſe détromper en conſultant la peinture, & par là ſe mettre en état de faire avec une médiocre dépenſe & un grand plaiſir des ouvrages d'une noble varieté & d'une beauté qui ſeroit au deſſus des caprices irréguliers des modes.

Elles doivent également craindre & mépriſer l'oiſiveté. Qu'elles penſent que tous les premiers Chrétiens, de quelque condition qu'ils fuſſent, travailloient, non pour s'amuſer, mais pour faire du travail, une occupation ſérieuſe, ſuivie & utile. L'ordre naturel, la pénitence impoſée au premier homme, & en lui à toute ſa poſtérité, celle dont l'homme nouveau qui eſt IESUS-CHRIST, nous a laiſſé un ſi grand éxemple, tout nous engage à une vie laborieuſe; chacun en ſa maniére.

On doit conſiderer pour l'éducation d'une jeune fille, ſa condition, les lieux où elle doit paſſer ſa vie, & la profeſſion qu'elle embraſſera ſelon les apparences; prenez garde qu'elle ne conçoive des eſpérances au deſſus de ſon bien & de ſa condition. Il n'y a guères de perſonnes à qui il n'en

n'en coûte cher pour avoir trop eſperé; ce qui auroit rendu heureux n'a plus rien que de dégoûtant, dès qu'on a enviſagé un état plus haut. Si une fille doit vivre à la Campagne, de bonne heure tournez ſon eſprit aux occupations qu'elle y doit avoir, & ne lui laiſſez point goûter les amuſemens de la Ville; montrez-lui les avantages d'une vie ſimple & active: ſi elle eſt d'une condition médiocre de la Ville, ne lui faites point voir des gens de la Cour; ce commerce ne ſerviroit qu'à lui faire prendre un air ridicule & diſproportionné; renfermez-là dans les bornes de ſa condition, & donnez-lui pour modéles les perſonnes qui y réüſſiſſent le mieux; formez ſon eſprit pour les choſes qu'elle doit faire toute ſa vie; apprenez-lui l'œconomie d'une maiſon bourgeoiſe, les ſoins qu'il faut avoir pour les revenus

de la campagne, pour les rentes & pour les maisons qui sont les revenus de la Ville, ce qui regarde l'éducation des enfans, & enfin le détail des autres occupations d'affaires ou de commerce dans lequel vous prévoyez qu'elle devra entrer, quand elle sera mariée.

CHAPITRE XIII.

Des Gouvernantes.

JE prévois que ce plan d'éducation pourra passer dans l'esprit de beaucoup de gens pour un projet chimérique. Il faudroit, dira-t-on, un discernement, une patience, & un talent extraordinaire pour l'éxécuter. Où sont les Gouvernantes capables de l'entendre ? A plus forte

te raiſon, où ſont celles qui peuvent le ſuivre ? Mais je prie de conſiderer attentivement que quand on entreprend un ouvrage ſur la meilleure éducation qu'on peut donner aux enfans, ce n'eſt pas pour donner des rêgles imparfaites. On ne doit donc pas trouver mauvais qu'on viſe au plus parfait dans cette recherche ; il eſt vrai que chacun ne pourra pas aller dans la pratique auſſi loin que nos penſées vont, lors que rien ne les arrête ſur le papier. Mais enfin lors même qu'on ne pourra pas arriver juſqu'à la perfection dans ce travail, il ne ſera pas inutile de l'avoir connuë, & de s'être efforcé d'y atteindre: c'eſt le meilleur moyen d'en approcher. D'ailleurs cet ouvrage ne ſuppoſe point un naturel accompli dans les enfans, & un concours de toutes les circonſtances les plus heureuſes pour compoſer une éducation parfaite. Au contraire je

tâche

tâche de donner des remédes pour les naturels mauvais ou gâtez ; je ſuppoſe les mécontes ordinaires dans les éducations, & j'ai recours aux moyens les plus ſimples pour redreſſer en tout ou en partie ce qui en a beſoin. Il eſt vrai qu'on ne trouvera point dans ce pétit Ouvrage dequoi faire réüſſir une éducation négligée & mal-conduite ; mais faut-il s'en étonner ? N'eſt-ce pas le mieux qu'on puiſſe ſouhaiter, que de trouver des rêgles ſimples dont la pratique éxacte faſſe une ſolide éducation. J'avouë qu'on peut faire, & qu'on fait tous les jours pour les enfans beaucoup moins que ce que je propoſe ; mais auſſi on ne voit que trop combien la jeuneſſe ſouffre par ces négligences. Le chemin que je repreſente, quelque long qu'il paroiſſe, eſt le plus court, puis qu'il mêne droit où l'on veut aller ; l'autre chemin qui

eſt

eſt celui de la crainte, & d'une culture ſuperficielle des eſprits, quelque court qu'il paroiſſe, eſt trop long; car on n'arrive preſque jamais par là au ſeul vrai but de l'éducation, qui eſt de perſuader les eſprits, & d'inſpirer l'amour ſincère de la vertu. La plûpart des enfans qu'on a conduits par ce chemin, ſont encore à recommencer quand leur éducation ſemble finie, & après qu'ils ont paſſé les premiéres années de leur entrée dans le monde à faire des fautes ſouvent irréparables, il faut que l'expérience & leurs propres réflexions, leur faſſent trouver toutes les maximes que cette éducation gênée & ſuperficielle n'avoit point ſçû leur inſpirer. On doit encore obſerver que ces premiéres peines que je demande qu'on prenne pour les enfans, & que les gens ſans expérience regardent comme accablantes & impraticables, épargnent des déſa-

grémens bien plus fâcheux, & aplaniſſent des obſtacles qui deviennent inſurmontables dans la ſuite d'une éducation moins éxacte & plus rude. Enfin conſiderez que pour éxécuter ce projet d'éducation; il s'agit moins de faire des choſes qui demendent un grand talent, que d'éviter des fautes groſſiéres, que nous avons marquées ici en détail. Souvent il n'eſt queſtion que de ne preſſer point les enfans, d'être aſſidu auprès d'eux, de les obſerver, de leur inſpirer de la confiance, de répondre nettement & de bon ſens à leur petites queſtions, de laiſſer agir leur naturel pour le mieux connoître, & de les redreſſer avec patience, lors qu'ils ſe trompent ou font quelque faute. Il n'eſt pas juſte de vouloir qu'une bonne éducation puiſſe être conduite par une mauvaiſe Gouvernante; c'eſt ſans doute aſſez que de donner des rêgles pour la faire

réüſſir par les ſoins d'un ſujet médiocre; ce n'eſt pas demander trop de ce ſujet médiocre que de vouloir qu'il ait au moins le ſens droit, une humeur traitable & une véritable crainte de Dieu; cette gouvernante ne trouvera dans cet écrit rien de ſubtil & d'abſtrait; quand même elle ne l'entẽdroit pas tout, elle en concevra le gros, & cela ſuffit; faites qu'elle le liſe pluſieures fois, prenez la peine de le lire avec elle, donnez-lui la liberté de vous arrêter ſur tout ce qu'elle n'entend pas, & dont elle ne ſe ſent pas perſuadée; enſuite mettez-là dans la pratique, & à meſure que vous verrez qu'elle perd de vûë, en parlant à l'enfant, les rêgles de cet écrit qu'elle étoit convenuë de ſuivre, faites le lui remarquer doucement en ſecret. Cette application vous ſera d'abord pénible; mais ſi vous êtes le pere ou la mere de l'enfant, c'eſt vôtre devoir eſſentiel; d'ail-

d'ailleurs vous n'aurez pas long-tems de grandes difficultez là deſſus : car cette Gouvernante, ſi elle eſt ſenſée & de bonne volonté, en apprendra plus en un mois par ſa pratique & par vos avis, que par de longs raiſonnemens ; bien-tôt elle marchera d'elle méme dans le droit chemin. Vous aurez encore cet avantage pour vous décharger qu'elle trouvera dans ce pétit Ouvrage les principaux diſcours qu'il faut faire aux enfans ſur les plus importantes maximes, tous faits, en ſorte qu'elle n'aura preſque qu'à les ſuivre ; ainſi elle aura devant ſes yeux un recueil des converſations qu'elle doit avoir avec l'enfant ſur les choſes les plus difficiles à lui faire entendre. C'eſt une eſpéce d'éducation pratique, qui la conduira comme par la main. Vous pouvez encore vous ſervir très-utilement de Livres Hiſtoriques, comme j'ai déja

déja dit ; faites que la Gouvernante que vous formez les liſe pluſieurs fois, & ſur tout tâchez de les lui faire bien concevoir, afin qu'elle entre dans cette méthode d'enſeigner. Il faut pourtant avoüer que ces ſujets d'un talent médiocre auſquels je me borne, ſont rares à trouver. Mais enfin il faut un inſtrument propre à l'éducation ; car les choſes les plus ſimples ne ſe font pas d'elles mêmes, & elles ſe font toûjours mal par les eſprits mal-faits. Choiſiſſez donc ou dans vôtre maiſon, ou dans vos terres, ou chez vos amis, ou dans les Communautez bien réglées, quelque fille qne vous croirez capable d'être formée, ſongez de bonne heure à la former pour cet emploi, & tenez-là quelque tems auprès de vous pour l'éprouver avant que de lui confier une choſe ſi précieuſe. Cinq ou ſix Gouvernantes formées de cette maniére ſeroient

roient capables d'en former bientôt un grand nombre d'autres. On trouveroit peut-être du mécontes en plusieurs de ces sujets ; mais enfin sur ce grand nombre on trouveroit toûjours dequoi se dédommager, & on ne seroit pas dans l'extrême embaras où l'on se trouve tous les jours.

Mais quoi que la difficulté de trouver des Gouvernantes soit grande, il faut avoüer qu'il y en a une autre plus grande encore : c'est celle de l'irrégularité des parens : tout le reste est inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le fondement de tout est qu'il ne donnent à leurs enfans que des maximes droites & des exemples édifians: C'est ce qu'on ne peut espérer que d'un très-pétit nombre de familles. On ne voit dans la plûpart des maisons que confusion, que changement, qu'un amas de domesti-

meſtiques qui ſont autant d'eſprits de travers, que diviſion entre les maîtres. Quelle affreuſe école pour des enfans ! Souvent une mere qui paſſe ſa vie au jeu, à la Comédie, & dans des converſations indécentes, ſe plaint d'un ton grave qu'elle ne peut pas trouver une gouvernante capable d'élever ſes filles. Mais qu'eſt-ce que peut la meilleure éducation ſur des filles à la vûë d'une telle mere ? Souvent encore on voit des parens, qui comme dit Saint Auguſtin, mênent eux-mêmes leurs enfans aux ſpectacles publics & à d'autres divertiſſemens qui ne peuvent manquer de les dégoûter de la vie ſérieuſe & occupée dans laquelle ces parens mêmes les veulent engager. Ainſi ils mêlent le poiſon avec l'aliment ſalutaire. Ils ne parlent que de ſageſſe, mais ils accoûtument l'imagination volage des enfans aux violens ébranlemens

des repréſentations paſſionnées & de la muſique, après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des paſſions & leur font trouver fades les plaiſirs innocens : Après cela ils veulent encore que l'éducation réüſſiſſe, & ils la regardent comme triſte & auſtère, ſi elle ne ſouffre ce mêlange du bien & du mal. N'eſt-ce pas vouloir ſe faire honneur du déſir d'une bonne éducation de ſes enfans, ſans en vouloir prendre la peine, ni s'aſſujettir aux régles les plus néceſſaires ?

Finiſſons par le portrait que le Sage fait d'une femme forte ; ſon prix, dit-il, eſt comme celui de ce qui vient de loin, & des extrémitez de la terre : le cœur de ſon époux ſe confie à elle, elle ne manque jamais des dépoüilles qu'il lui rapporte de ſes Victoires, tous les jours de ſa vie elle lui fait du bien, & jamais du mal : elle cherche la laine &

le

e lin, elle travaille avec des mains pleines de sageſſe, chargée comme un vaiſſeau marchand, elle porte de loin ſes proviſions, la nuit elle ſe lêve & diſtribuë la nourriture à ſes domeſtiques, elle conſidère un champ, & l'achete de ſon travail, fruit de ſes mains, elle plante une vigne, elle ceint ſes reins de force, elle endurcit ſon bras, elle a goûté & vû combien ſon commerce eſt utile, ſa lumiére ne s'éteint jamais pendant la nuit, ſa main s'attache aux travaux rudes, & ſes doigts prennent le fuſeau, elle ouvre pourtant ſa main à celui qui eſt dans l'indigence, elle l'étend ſur le pauvre, elle ne craint ni froid, ni neige, tous ſes domeſtiques ont de doubles habits, elle a tiſſu une robe pour elle, le fin lin & la pourpre ſont ſes vêtemens, ſon époux eſt illuſtre aux portes, c'eſt à dire, dans les conſeils où il eſt aſſis avec les hommes

les plus venerables, elle fait des habits qu'elle vend, des ceintures qu'elle débite aux Chananéennes, la force & la beauté sont ses vêtemens, & elle rira dans son dernier jour : elle ouvre sa bouche à la sagesse, & une loi de douceur est sur sa langue, elle observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas, & elle ne mange jamais son pain sans occupation, ses enfans se sont élevez, & l'ont dit heureuse, son mari s'élève de même, & il la louë ; plusieurs filles, dit-il, ont amassé des richesses, vous les avez toutes surpassées, les graces sont trompeuses, la beauté est vaine, la femme qui craint Dieu, c'est elle qui sera loüée, donnez-lui du fruit de ses mains, & qu'aux portes dans les conseils publics elle soit loüée par ses propres œuvres.

Quoi que la difference extrême des mœurs, la briéveté & la hardiesse

lieſſe des figures rendent d'abord
e langage obſcur, on y trouve un
tile ſi vif & ſi plein qu'on en eſt
ien-tôt charmé, ſi on l'éxamine
le près ; mais ce que je ſouhaite da-
vantage qu'on y remarque, c'eſt
'autorité de Salomon le plus ſage de
ous les hommes, c'eſt celle du Saint
Eſprit même, dont les paroles ſont
ſi magnifiques pour faire admirer
dans une femme riche & noble la
ſimplicité des mœurs, l'œconomie,
& le travail.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES.

I. II. DE *l'importance de l'éducation des Filles.* Page 1.
III. *Inconvéniens des éducations ordinaires.* 7
III. *Quels ſont les premiers fondemens de l'éducation.* 14
IV. *Imitation à craindre.* 28
V. *Inſtruction indirectes, il ne faut pas preſſer les enfans.* 31
VI. *De l'uſage des hiſtoires pour les enfans.* 73
VII. *Comment il faut faire entrer dans*

dans l'esprit des enfans les premiers principes de la Religion. 87

VIII. *Instruction sur le Décalogue, sur les Sacremens, & sur la Priere.* 116

IX. *Remarques sur plusieurs defauts des Filles.* 130

X. *La vanité de la beauté & des ajustemens.* 140

XI. *Instruction des femmes sur leurs devoirs.* 152

XII. *Suite des devoirs des femmes.* 164

XIII. *Des Gouvernantes.* 184.

LA RELIGION DES DAMES,

Par un Théologien de l'Egliſe Anglicane.

Traduit de l'Anglois.

A AMSTERDAM,

Chez ANTOINE SCHELTE,
Marchand Libraire.

M. DC. XCVIII.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

Dans le temps que je faisois imprimer la Religion des Dames, *il m'est tombé entre les mains une Lettre qu'un Ami du Traducteur luy a écrit à l'occasion de cet Ouvrage. Comme cette Lettre contient des pensées assez importantes sur le sujet*

qui eſt traité dans ce petit Livre, & quelques particularitez touchant celui qui l'a compoſé; j'ai crû que je devois la publier, après en avoir obtenu la permiſſion du Traducteur, qui ſans doute a reçu de ſon Ami la liberté d'en diſpoſer comme bon luy ſembleroit.

DIS-

DISCOURS

SUR LA

RELIGION DES DAMES.

JE vous suis bien obligé, MONSIEUR, de m'avoir envoyé vôtre Traduction de la *Religion des Dames*, avant que de la donner à l'Imprimeur. On ne sauroit lire assez tôt un bon Livre. Je mets hardiment celui-ci dans ce rang, parce que je n'y ai rien trouvé que de raisonnable. Je l'ai lû a-

vec un ſingulier plaiſir. Je n'attens qu'à le voir imprimé pour le relire, & ce ne ſera pas, s'il plaît à Dieu, pour la derniére fois; car il eſt bon de renouveller, de temps en temps, ces ſortes d'idées dont nous avons occaſion de faire uſage durant tout le cours de nôtre vie.

Si vous n'aviez eû d'autre deſſein, en m'envoyant vôtre Manuſcrit, que de me procurer le plaiſir de le voir d'avance, je ne ſaurois aſſez vous remercier de cette faveur. Mais, *vous ne me l'envoyez*, dites-vous, *qu'afin de ſavoir ce que je penſe de l'Ouvrage, & de la Traduction*,

ction, à laquelle vous voulez que je faſſe tous les changemens qu'il me plairra, perſuadé que je ne puis y trouver rien à reprendre qui ne merite d'être repris. Voilà un compliment qui gâte tout; car outre qu'il m'eſt ſuſpect de flatterie, je le trouve fort embarraſſant pour moy. Ce n'eſt point par le danger de vous déplaire en critiquant quelques-unes de vos expreſſions. Nullement. Je ſuis aſſûré que vous entendez raiſon ſur cet article. Mais ne voyez-vous pas que ſi j'allois approuver d'avance votre Traduction, & que le Public vint à ſe revolter

contre cette approbation anticipée, je serois reduit à la triste nécessité de passer pour un lâche flatteur, ou pour un mauvais juge ? Cela étant, trouvez bon, s'il vous plaît, que votre Traduction soit imprimée, avant que je vous en dise ma pensée. Quoy que je ne régle pas mes opinions sur celles de la Multitude, j'aime mieux me taire, que de me déclarer contre un Corps si formidable dans des choses d'aussi peu d'importance que le stile d'un Ouvrage.

En recompense, je ne serai pas si difficile à vous dire mon sentiment sur le Livre mê-

même. Je ne sai s'il trouvera, dans le Monde, plus de Censeurs que d'Approbateurs. Mais quoy qu'il en puisse arriver, je vous ai dit & vous redis encore, que c'est, à mon avis, un fort bon Livre. Si l'on me montre le contraire, je changerai d'opinion avec le plus grand plaisir du monde. Mais comme je suis persuadé jusqu'ici, que ce petit Ouvrage ne contient rien qui ne soit entierement conforme à la Raison & à la Doctrine que Jesus-Christ est venu prêcher sur la Terre, je suis prêt à le déclarer sans façon à quiconque me le demande-

ra. C'est ainsi que j'en use, lors qu'il s'agit de quelque importante verité ; & il me semble qu'on ne peut se taire dans une pareille occasion sans trahir sa conscience.

L'Auteur de ce petit Livre a eû en veûë, si je ne me trompe, de faire voir que la Religion Chrétienne doit être à la portée des plus simples, & qu'il ne faut pas, par conséquent, la confondre avec toutes ces Questions subtiles & abstraites dont les Théologiens font tant de bruit, & sur lesquelles ils disputent depuis tant de siécles. C'est là, dis-je, le dessein qu'il s'est proposé, & qu'il

qu'il a, ce me ſemble, rempli fort heureuſement en nous faiſant un portrait fidelle de la Religion, telle que Jeſus-Chriſt l'a enſeignée aux hommes, pleine de ſageſſe, d'une courte diſcuſſion, toute tournée vers la pratique, claire, & entierement proportionnée à la capacité des gens ſans Lettres, des femmes & du ſimple peuple, c'eſt à dire de preſque tous les hommes.

Si l'on ſuppoſe que la Religion doit être à l'uſage du ſimple Peuple, comme perſonne n'oſeroit en diſconvenir; je ne vois pas ce qu'on peut trouver à redire au deſ-

sein que cet Auteur se propose dans ce petit Ouvrage, & à la maniére dont il l'a executé. Dans le portrait qu'il nous donne de la Religion, elle paroît d'une courte discussion, & d'une extrême clarté. Et ne doit-elle pas avoir ces deux qualitez pour être à la portée de la plus grande partie des hommes, qui *étant néceſſairement obligez*, comme le remarque vôtre Auteur, *de pourvoir, châque jour, à leurs beſoins & à ceux de leur famille, & de remplir les devoirs communs de la vie, ne ſauroient s'appliquer à l'examen d'une Religion qui ſeroit difficile à com-*

comprendre, ou d'une trop longue discussion?

Dira-t-on que vôtre Auteur a oublié plusieurs célébres Controverses de Théologie? Mais si ces Controverses sont partie de la Religion, il faut renoncer à ce que nous venons de supposer, que la Religion Chrétienne doit être à l'usage du simple Peuple, des gens sans Lettres, aussi bien que des Savans. Il faudra dire que la Religion n'a été donnée aux hommes que pour leur exercer l'esprit à la dispute, au lieu que, si l'on en croit Saint Paul, Dieu nous l'a revelée pour nous apprendre

à nous défaire de nos mauvaises habitudes & à vivre dans ce présent siécle sobrement, justement, & religieusement. Je vois clairement qu'à juger de la Religion sur l'idée que cet Apôtre nous en donne dans cet endroit, elle convient admirablement à des gens incapables d'une grande application d'esprit, & qui n'ont ni assez de pénétration ni assez de loisir pour s'attacher à des recherches trop subtiles & d'une trop longue discussion. Mais je ne saurois comprendre qu'on puisse porter le même jugement des Controverses qui regnent

gnent depuis ſi long-temps parmi les Théologiens. · Elles ſont ſi ſubtiles ces Controverſes que parmi ceux-là même qui font profeſſion de les étudier pour les enſeigner aux autres, il y en a peu qui ſachent préciſément en quoy elles conſiſtent. Cependant ce n'eſt pas tout que de connoître le nœud de la queſtion, il en faut ſavoir la veritable ſolution. Or quoy de plus difficile que de ſe déterminer parmi un ſi grand nombre d'opinionsdifferentes? Un Théologien n'a pas plûtôt décidé une de ces Controverſes, que d'autres Théologiens luy oppoſent une

une décision toute contraire. Là-dessus il en survient d'autres qui prennent un troisiéme parti, suivi d'un quatriéme qui contraire à tous les trois se trouve encore attaqué par de nouveaux champions. Si la Religion consiste dans ces sortes de Controverses, de quel côté se tourneront de pauvres Laïques sans étude qui n'entendent pas même les termes dont on se sert pour les exprimer? Faudra-t-il que de simples Païsans embrassent la décision de leur Curé ou de leur Ministre, sans la comprendre?

Mais supposé que nous en-

ten-

tendions le ſentiment de nos Docteurs, (ce qui eſt tout-à-fait contraire à l'experience) cela ſuffit-il pour nous mettre en droit de l'approuver? Non ſans doute; car il faut encore que nous entendions les raiſons de leurs adverſaires, & que nous les comparions avec celles de nos Docteurs pour embraſſer l'opinion qui nous paroîtra la plus raiſonnable. On a beau dire. C'eſt une choſe dont on ne peut ſe diſpenſer en bonne juſtice. Nous ſavons très-certainement vous & moy, que tel & tel Miniſtre qui prêche tous les jours contre certains *Hérétiques*,

n'a

n'a jamais vû les couvertures de leurs Livres, & n'en sait pas même le nom. En conscience, pouvons-nous nous rapporter à ce que de tels Docteurs nous disent contre les *Hérétiques?* Approuverions-nous un Mahometan, qui croiroit tout ce qu'un *Faquir*, qui n'auroit jamais lû l'Evangile, débiteroit dans une *Mosquée* contre la Religion Chrétienne ? La chose est toute pareille.

Mais, direz-vous, „ Un „ Prédicateur Controversi- „ ste ne se contente pas d'é- „ tablir son sentiment, il re- „ fute celui de ses Adversai- „ res,

„ res, & s'il n'a pas lû leurs „ Ouvrages, il en a vû des „ citations dans les Livres de „ quelque ſavant Profeſſeur „ de ſon parti. Et qui vous aſſûrera, Monſieur, que le Prédicateur ou le Profeſſeur rapportent fidellement l'opinion qu'ils refutent? Comment ſaurez-vous, s'ils ne diſſimulent point quelqu'une des meilleures raiſons de leurs Adverſaires? On voit tous les jours, qu'une Hiſtoire qui n'intereſſe perſonne, ſe falſifie en paſſant par différentes bouches. A plus forte raiſon, devons-nous craindre qu'un homme qui entreprend d'en refuter un

autre

autre devant une nombreu
se Assemblée, n'affoibliſſ
volontairement, ou sans
penser, les raisons de soi
Ennemi, pour les détruir
plus aisément, & s'assûre
par là l'honneur du triom
phe. Par conséquent, nou
ne pouvons condamner, san
temerité, ceux que les Chef
de nôtre parti nomment *Hé-*
rétiques, sans lire nous-mê-
mes leurs Ouvrages. Et
d'ailleurs, quand même nos
Prédicateurs exposeroient
fidellement leurs raisons;
nous ne pouvons pas les con-
damner sur cet exposé sans
nous rendre coupables d'une
partialité criminelle; car un

Juge

Juge qui condamneroit un homme sur le simple rapport de sa Partie, sans l'avoir ouï luy-même dans ses défenses, seroit un Juge inique, quoy que dans le fonds son jugement fût conforme à la verité. Voici du Latin d'un Poëte Payen qui dit la même chose que mon François,

Qui statuit aliquid, parte inauditâ alterâ,
Æquum licèt statuerit, haud æquus fuit.

Si les Payens ont reconnu par les seules lumiéres de la Raison, qu'on ne peut condamner personne sans l'avoir ouï luy-même ; Comment pourrions-nous nous dispen-

ser

ser d'observer cette Régle, nous que Jesus-Christ a avertis en termes exprès *de ne point juger les autres, afin que nous ne soyons point jugez?*

Quelques bonnes gens pourroient repliquer à cela, qu'il n'est pas nécessaire de prendre autant de précaution dans l'Eglise que dans les Tribunaux Civils; parce que les Théologiens ont la conscience trop délicate pour déguiser ou affoiblir les raisons de leurs Adversaires? Mais il n'y a que des gens de l'autre Monde qui puissent parler ainsi. Il ne faut qu'écouter les Théologiens

giens eux-mêmes pour être convaincu qu'il n'eſt pas ſûr de ſe fier à la bonne foy des Théologiens ; car ſans recourir à l'Hiſtoire des prémiers ſiécles, où les Evêques, veritables giroüettes de Cour, tournoient au moindre vent pour ſe conformer à la volonté du Prince ; ſans, dis-je, remonter ſi haut, ne voyons-nous pas tous les jours des Théologiens qui ſe plaignent de la mauvaiſe foy de leurs Adverſaires, qui ſe reprochent les uns aux autres qu'on les fait parler contre leur penſée, & qu'on leur impute des ſentimens horribles &

des

des conséquences odieuses auxquelles ils n'ont jamais songé ? Non seulement les Théologiens de différentes Communions se font ces sortes de reproches, mais des Théologiens d'un même parti, lors qu'ils viennent à se diviser sur l'explication de quelque Dogme, ce qui arrive assez souvent. Car alors on les voit se battre avec autant ou plus de fureur que s'ils avoient à faire aux Ennemis déclarez de leur Societé. Ce ne sont que fausses imputations, que citations tronquées, que reflexions malignes, si l'on s'en rapporte aux plaintes qui

qui se font de part & d'autre, sur lesquelles on a presque toûjours droit de dire,

L'un a raison, & l'autre n'a pas tort.

Bien plus, des Théologiens qui s'assemblent dans un même Lieu, pour examiner ces querelles scandaleuses de leurs Confréres, & pour les terminer par des Arrêts définitifs, des Théologiens, dis je, assemblez en Corps déguisent les sentimens de l'une des Parties & luy font dire précisément le contraire de ce qu'il dit. La querelle de Mr. *Saurin* & de Mr. *Jurieu* se présente à mon esprit, comme malgré moi.

Vous en ferez l'application, si vous voulez. Il ne faut que lire les Préfaces de ces deux célébres Antagonistes, pour être persuadé qu'on auroit tort de se fier aveuglément à la bonne foy des Théologiens, pris à part, ou assemblez en Synode; & cela, de leur propre aveu.

Que conclurre de tout ce que je viens de dire, si ce n'est que la Religion ne sauroit consister dans toutes ces Questions subtiles qui partagent les Théologiens depuis tant de siécles, puisque le Peuple ne les entend point, & est dans une impuissance absoluë de les entendre. Car enfin

fin Jesus-Christ déclare expressément qu'il est venu annoncer l'Evangile aux Pauvres, d'où il s'ensuit que sa Doctrine doit être proportionnée à leur capacité. Et elle l'est effectivement, comme on peut s'en convaincre en lisant l'Evangile, & comme l'Auteur de ce Livret l'a fait voir en peu de mots avec une entiére évidence.

Une autre chose qu'il faut conclurre de tout ceci, c'est que nous devons prendre garde de ne pas entrer dans les passions des Théologiens, puis que nous ne pouvons connoître de leurs differends. Il n'y a aucun peril à

s'abstenir de juger de ce qu'on n'entend point. Mais on ne peut, sans crime, condamner les sentimens d'une personne & la personne même (car en bonne Théologie ces deux choses vont toûjours ensemble) si l'on n'en a de bonnes raisons. C'est s'exposer visiblement à la même peine qu'on juge être duë à ceux qu'on condamne temerairement; c'est à dire, que si nous *damnons* quelqu'un pour des sentimens dont nous n'avons pû nous instruire sûrement & par nous-mêmes, nous devons craindre d'être *damnez* nous-mêmes pour avoir fait un tel jugement. La dé-

déclaration que J. Christ en a fait, ne sauroit être plus expresse: *Ne jugez point*, nous dit ce divin Docteur, AFIN QUE *vous ne soyez point jugez; car*, ajoûte-t-il, *vous serez jugez* SELON QUE *vous aurez jugé les autres, & on se servira envers vous* DE LA MEME MESURE, *dont vous vous serez servi envers eux*, Matth. VII. 1, 2.

Pour pouvoir prononcer sur les Disputes des Théologiens, il faut s'enfoncer dans la lecture de plusieurs gros Volumes, remplis de termes barbares, & de questions subtiles dont on ne voit jamais le bout. Mais nôtre Profes-

sion ne nous permet pas d'employer nôtre temps à cela. Ne nous mêlons donc point de juger de ces querelles, & laissons aux Théologiens la fatigante consolation de disputer éternellement & avec aigreur contre tous ceux qui les contredisent. Je ne sai s'ils se sauveront par là, mais il est visible que nous risquerions de nous perdre, si nous secondions leurs passions sans savoir pourquoy. Contentons-nous de connoître la volonté de Dieu, telle qu'elle nous est clairement revelée dans l'Evangile, & de faire tous nos efforts pour la mettre en pratique:

tique : Aimons-nous les uns les autres: Ne faiſons à autrui que ce que nous voudrions qui nous fut fait à nous-mêmes: Vivons ſans envie, contens de l'état où Dieu nous a placez dans ce Monde; & travaillons ſerieuſement à nous corriger de nos défauts & à faire de continuels progrès dans la Vertu, pour nous aſſûrer, par ce moyen, la poſſeſſion d'une éternelle félicité après cette vie. C'eſt là proprement nôtre affaire, & qui n'eſt pas petite, ſi l'on veut s'en acquiter comme il faut.

Après vous avoir dit ſi librement ma penſée des Théologiens & de leurs Diſ-

putes, je m'apperçois que j'en ai parlé d'une maniére un peu trop générale. Il faut rendre justice à tout le Monde. Il n'est pas vrai que tous les Théologiens soient également entêtez des Controverses Théologiques. Il y en a qui disent avec St. *Jaques* que *la Religion pure & sans tache aux yeux de Dieu, consiste à visiter les Orphelins & les Veuves dans leur affliction, & à se conserver pur de la corruption du siécle.* Tel est l'Auteur de *la Religion des Dames;* car c'est un Théologien de l'Eglise Anglicane. Vous ne le saviez que par le titre qui est souvent trompeur;

peur ; mais je l'ai appris d'un ſavant Anglois, qui me l'a écrit de Londres comme une choſe connuë & dont perſonne ne doute.

Encore un petit mot ſur l'occaſion de ce Livre. J'ai eu bien de la peine à prendre la plume pour vous écrire, & maintenant je ne puis la quitter. Vous ſavez que l'Auteur ayant été conſulté par Madame *Howard* ſur la maniére dont il faut ſe préparer à la Sainte Céne, a pris occaſion de là de faire cet excellent Portrait de la Réligion Chrétienne, afin de montrer quels ſont les Devoirs auxquels ſa profeſſion nous engage en

tout temps, soit avant que de se préparer à la Communion, soit en se préparant à cette sainte Cérémonie, soit après y avoir participé. N'admirez-vous pas cette réponse? Pour moy, il me semble que l'Auteur ne pouvoit donner une plus belle preuve de son jugement, & de la connoissance qu'il a du veritable genie de la Réligion. La plûpart des gens reduisent toute la Religion à quelques actes particuliers de Dévotion, pratiquez à certains temps précis; mais ils se trompent grossiérement. La Religion ne consiste pas dans quelques formalitez, dépendantes des

temps

temps & des Lieux, mais dans une conſtante habitude de veiller ſur ſa propre conduite, de vaincre ſes paſſions, & de s'étudier inceſſamment à devenir plus vertueux. C'eſt ce que vôtre Auteur prouve fort bien, & ſur quoy il donne des avis qui ſeroient d'un grand uſage pour la reformation des mœurs, ſi l'on s'appliquoit ſerieuſement à les mettre en pratique. C'eſt, ce me ſemble, un des plus beaux endroits de ſon Ouvrage.

Voilà à peu près tout ce qui s'eſt préſenté à mon Eſprit, après avoir lû vôtre Traduction.

Au

Au reste, j'ai changé quelques mots, & bouleversé quelques phrases dans vôtre Manuscrit. Vous voyez bien, sans qu'il soit nécessaire de le dire, que si la permission que vous m'avez donnée de toucher à vôtre Traduction, m'a autorisé à y faire ces changemens, vous avez à plus forte raison le droit de rejetter mes corrections, si elles vous paroissent mal fondées. Je suis de tout mon cœur, Vôtre &c.

LA RELIGION DES DAMES.

MADAME,

PUiſque Dieu vous a mis au cœur de A re-

rechercher, de bonne heure & avec ſoin, *Ce que c'eſt que la Religion*, & que vous deſirez ſincerement de connoître la volonté de Dieu, dans le deſſein de vous y ſoûmettre, je voudrois bien que vous vous fuſſiez addreſſée à une perſonne plus capable que moy, de

vous

vous aider de ſes lumiéres dans une ſi importante recherche. Je ſuis beaucoup moins propre à cela, Madame, que vous ne ſauriez croire : Car élevé dans un Siécle comme celui-ci, où l'on ne parle que de Controverſe & de Queſtions ſpéculatives,

je me ſuis, peut-être, beaucoup plus appliqué à l'étude de la *Théologie*, qu'à la pratique de la *Religion*, & j'ai été beaucoup plus ſoigneux de me remplir la tête d'idées que le cœur de bonnes inclinations ; dequoi je demande pardon à Dieu.

Lors que j'étois dans

dans cette disposition d'esprit, je me croyois principalement engagé par ma Profession, à étudier les moyens de pouvoir défendre la Religion établie par les Loix du Païs, contre tous ceux qui refusent de l'embrasser. Je pensois, dis-je, être obligé à cela,

beaucoup plus qu'à travailler aux intérêts communs de la veritable Piété. D'ailleurs, entraîné par un pernicieux usage, fort autorisé dans ce siécle, je mêlois l'étude de la Politique avec celle de la Religion, & par-là je m'empressois de faire le *Ministre d'Etat*, plû-

plûtôt que de m'acquiter des Devoirs importans d'un *Miniſtre de Jeſus-Chriſt.*

Quoi que Dieu, par un effet de ſa bonté, m'aît fait voir en partie, combien cette conduite, que j'ai tenuë pendant quelque temps, étoit illuſoire & propre à me détourner

de la pratique de ces Devoirs, à quoi j'aurois dû me dévouër entierement ; je crains pourtant, Madame, que ces faux préjugez dont j'ai eû l'eſprit offuſqué, n'ayent toûjours quelque pouvoir ſur moi, & ne m'empêchent de vous repréſenter la Religion tel-

telle qu'elle eſt effectivement, toute pleine de ſageſſe, d'une courte diſcuſſion, claire, pure, dégagée de toute ſuperſtition, & éloignée de ce qu'on appelle intérêt particulier & *amour de parti* : Telle, en un mot, que le veritable Chriſtianiſme, dont

chaque Précepte tend directement à nous rendre contens & satisfaits en nous-mêmes, doux & charitables les uns envers les autres, & enfin heureux auprès de Dieu.

I.

Que nôtre sainte Re-

Religion ſoit une Inſtitution pleine de ſageſſe, c'eſt ce qui paroîtra clairement à tous ceux qui conſidereront, que c'eſt Dieu qui en eſt l'Auteur, luy dont la ſageſſe éclatte dans toutes ſes œuvres. Et en effet, comme il paroît clairement par la forme de ce

Monde visible, dont les parties conviennent merveilleusement ensemble, & tendent, chacune en particulier, à des fins propres & avantageuses à leur nature, que c'est l'Ouvrage de Dieu : de même, si l'on examine tout le plan de cette Religion, dont les parties

ties ont, auſſi bien que celles de l'Univers, un merveilleux rapport entr'elles, & concourent, chacune en particulier, à un même but général qui eſt excellent en luy-même ; on ne pourra s'empêcher de conclurre, que c'eſt d'un Dieu tout

ſage qu'elle tient ſon origine.

On peut voir plus particulierement encore, combien la Religion Chrêtienne eſt pleine de ſageſſe, ſi l'on conſidére que chacune de ſes parties tend au bien commun du Genre Humain. C'eſt-pourquoy ſon divin fon-

fondateur a été nommé *Jesus*, c'est à dire *Sauveur*, parce qu'il n'a eû d'autre dessein, que de nous délivrer de la puissance du péché & des miséres dans lesquelles ce funeste pouvoir nous entraîneroit.

Ainsi, la *Tempérance* sert au bien & à l'af-

fer-

fermiſſement de nôtre Santé : la *Juſtice* nous délivre du mal que nous pourroient faire ceux à qui nous ferions tort, & nous attire la confiance des hommes, avec tous les avantages qui en proviennent. La *Charité* en nous engageant à travailler au bien commun

des

des autres hommes, nous procure leur affection, dont elle nous fait ressentir comme par contre-coup les agréables effets ; pendant que la *Patience* conserve nôtre Ame dans une assiéte tranquille, & que le *Renoncement à nous-mêmes* nous obligeant à reprimer tous

tous nos appetits déréglez, nous ſoûmet à l'empire de la Raiſon, & par ce moyen nous rend propres à tous les differens états de cette vie. C'eſt ainſi que la Loy de Jeſus-Chriſt eſt un veritable modelle de ſageſſe, en ce qu'elle s'accorde parfaitement

ment bien avec le grand deſſein de Dieu, qui par la pratique des Devoirs qu'il preſcrit aux hommes, ne ſe propoſe autre choſe que de leur procurer le plus excellent de tous les biens ; & c'eſt ſur ce fondement que *Salomon* repréſente la Religion ſous

ſous le nom de *Sageſſe.*

Outre ces Régles de Morale, la Religion de Jeſus-Chriſt propoſe pluſieurs *Menaces* des Jugemens de Dieu, & pluſieurs *Promeſſes* de ſes faveurs ; les prémiéres, ſagement deſtinées à nous détourner des déréglemens

mens du vice, qui ſont nôtre plus grande folie, & les derniéres à nous engager à la pratique de la vertu, qui eſt nôtre plus grande ſageſſe. Par-là, les Menaces frayent le chemin aux Promeſſes, & nous diſpoſent à les recevoir, parce qu'elles dégagent

gent nos Cœurs de l'affection des mauvais objets, afin que les promeſſes fixent enſuite nôtre amour à ce qui eſt bon. Car il faut ceſſer de mal faire, avant que d'apprendre à bien faire.

Je ſai bien que par l'idée qu'on doit avoir de la Nature Di-

Divine, nous pourrions parvenir à la connoiſſance d'un état-à-venir, dans lequel Dieu, qui eſt le plus parfait de tous les Etres, doit diſtinguer les Bons d'avec les Méchans, en comblant les prémiers de biens, & en infligeant aux derniers les peines qu'ils ont

ont juſtement meritées. Mais comme tous les hommes ne ſont pas capables de faire cette ſage reflexion, Jeſus-Chriſt a eû la bonté de *mettre en lumiére la vie & l'immortalité*, comme parle l'Ecriture, c'eſt-é-dire, de donner aux hommes une entiére aſſûrance d'un état-

à-

à-venir, où Dieu qui eſt ſouverainement juſte, diſtinguera les hommes ſelon qu'ils ſe ſeront diſtinguez dans cette vie. De ſorte que la veritable ſageſſe de chaque homme en particulier conſiſte à conſerver cette créance dans ſon cœur, & à l'avoir toûjours

préſente à l'eſprit, parce que c'eſt le frein le plus capable de nous détourner des déſordres auxquels nous ſommes ſujets, & le motif le plus puiſſant pour nous porter à la vertu.

Par ce que je viens de dire, vous pouvez voir, Madame, en

en premier lieu, ce que c'eſt que *ſauver une Ame*; c'eſt à ſavoir, la délivrer de ſes mauvaiſes habitudes, & des épouvantables châtimens, qui en ſont les ſuites funeſtes, & la mettre en état de jouïr des faveurs de Dieu, en la portant à la pratique de la vertu.

2. Vous voyez, en ſecond lieu, que c'eſt à quoi l'Evangile de Jeſus-Chriſt a été proprement deſtiné : & ce but qui régne dans toute cette Doctrine, en montre clairement la ſageſſe. 3. Enfin vous pouvez reconnoître par-là, en quel ſens il eſt dit, Que la Foy

en

en Jesus-Christ nous sauve ; c'est-à-dire, entant que par cette Foy nous recevons la Morale Chrêtienne pour régle de nôtre vie, & que nous regardons les menaces & les promesses, qui sont contenuës dans l'Evangile, comme des motifs exterieurs qui nous

engagent à ſuivre cette Régle dans toute nôtre conduite.

Toutes les différentes Communions des Chrêtiens prétendent, comme vous ſavez, Madame, à la pureté de la Foy Chrêtienne. C'eſt ſur ces trois conſiderations, join-

tes

tés enſemble, que vous pouvez examiner toutes ces diverſes prétenſions & juger de leur validité. Car toute Communion qui fait voir qu'elle n'a point d'autre but que de fournir à ceux qui la compoſent, les moyens de délivrer leurs Ames de la

puiſſance du péché, en leur propoſant les Régles & les Motifs que je viens d'indiquer, eſt certainement l'Egliſe la plus pure ; & de même, la Foy la plus pure eſt, ſans contredit, celle qui tend à la même fin. De ſorte, Madame, que ſi vous vous appuyez ſur ce Prin-

Principe, vous pouvez ſans expoſer vôtre ſalut à aucun peril, negliger toutes ces ſpéculations ſubtiles & tous ces profonds Myſtéres qui ne contribuent pas directement à nous rendre plus gens de bien.

II.

En ſecond lieu,

comme il paroît que la Religion Chrêtienne eſt pleine de ſageſſe, de ce qu'elle tend toute à la pratique ; la clarté de cette ſainte Doctrine ſert encore à prouver la même choſe. On ſait préſentement que les Anciens Oracles n'étoient que des four-

beries des Prêtres, qui pour se conserver, dans l'esprit du Peuple, le prétendu privilege qu'ils s'attribuoient de connoître l'avenir, renvoyoient ceux qui venoient leur demander des prédictions, avec des réponses pleines d'incertitude & d'ambi-

guité. Et des gens ſages ont remarqué depuis long-temps, que, lors que quelqu'un affecte d'être obſcur & myſterieux dans ſes Diſcours, ou il le fait dans quelque mauvais deſſein, ou bien, voulant paſſer pour ſage, c'eſt juſtement par là qu'il fait

fait paroître ſa folie.

Or on ne ſauroit concevoir que Dieu, qui eſt tout-ſage, puiſſe avoir d'autre deſſein en ſe communiquant à nous, que de nous inſtruire de la nature du bien & du mal, afin de diriger par-là nôtre choix vers le bien. Cela poſé, toute

inſtruction doit néceſſairement être claire & facile à entendre ; car c'eſt par la connoiſſance des choſes aiſées, qui nous ſont familiéres, & qui entrent, pour ainſi dire, dès la prémiére veûë dans nôtre Eſprit, que nous pouvons parvenir à la connoiſſance des cho-

choſes plus éloignées, & plus difficiles à comprendre. Au contraire, des Doctrines obſcures & inintelligibles ne peuvent ſervir qu'à nous faire perdre du temps, & à nous embarraſſer inutilement l'Eſprit. Par conſéquent, *Ce qui, par une ſage diſpenſation*

de

de Dieu, ſe trouve au deſſus de nôtre portée, ne ſauroit nous intereſſer, quoy que ce puiſſe être.

D'ailleurs, dans quelle veûë Dieu nous a-t-il donné un Entendement ? Ce n'eſt pas aſſûrément, pour l'occuper à des ſpéculations abſtruſes, mais pour le fai-

faire ſervir à nous rendre plus parfaits, en nous appliquant à comprendre les differens articles de nôtre ſainte Religion qui tendent directement à cette fin, je veux dire, à nous rendre plus vertueux, comme vous le reconnoîtrez bientôt, Madame, ſi vous pre-

prenez la peine de reduire la Religion Chrétienne aux chefs généraux qu'elle renferme, & qui sont,

I. Prémiérement, un narré de certaines matiéres de fait.

II. Secondement, des Loix Morales qu'elle nous ordonne de mettre en pra-

ti-

tique.

III. En troiſiéme lieu, des Motifs qu'elle nous revéle, qui ſont, de leur nature, très-propres à nous faire recevoir ces Loix avec plus de reſpect, & à nous les faire obſerver avec plus d'exactitude.

IV.

IV. Et enfin, des Exhortations ſérieuſes qu'elle nous addreſſe pour nous faire reſſouvenir de nos Devoirs, & nous en recommander fortement la pratique.

1. Et prémiérement, pour ce qui eſt des *Faits*, conte-

tenus dans les Quatre Evangiles & dans les Actes des Apôtres & qui ſe reduiſent aux Voyages & aux Actions de Jeſus-Chriſt & de ſes Diſciples, ils ſont racontez d'une maniére ſi claire, qu'il ne faut, comme vous voyez, Madame, qu'en lire le re-

cit pour les comprendre.

2. En ſecond lieu, toutes les *Loix* doivent être claires, parce qu'elles ſont deſtinées à ſervir de régle pour la conduite de la vie. Or des régles obſcures ne ſont bonnes qu'à tromper ceux pour qui elles ſont faites : &

& par conſéquent des Loix ambiguës & difficiles à entendre, ſont de veritables piéges.

3. Il n'eſt pas moins néceſſaire, que des *Motifs* ſoient évidens par eux-mêmes, puiſqu'ils ſont deſtinez à agir fortement ſur nôtre Volonté, en produiſant

ſant dans nôtre Entendement une entiére conviction de leur ſolidité.

4. A quoy il faut ajoûter, en quatriéme lieu, que des *Exhortations* myſtérieuſes & incompréhenſibles ne ſauroient être que frivoles & ridicules; & c'eſt pour cela que Saint

Saint Paul a eû ſoin d'avertir les Chrétiens de ne pas faire leurs exercices religieux en Langue inconnuë.

Or comme les *Quatre Evangiles* & les *Actes des Apôtres* contiennent des Faits, des Loix, & des Motifs ; on trouve auſſi dans les *Epî-*

tres des Exhortations à la piété, fondées ſur ces Loix, ces Faits & ces Motifs. Ainſi, je croi que ces Livres ſuffiſent pour nous inſtruire pleinement de toutes les ordonnances de Jeſus-Chriſt, leſquelles doivent être néceſſairement aiſées à entendre, parce qu'elles

elles ſont faites pour le ſimple Peuple, pour les idiots & les gens ſans lettres, auſſi bien que pour les Savans.

Et en effet, je ne vois pas que la Doctrine Chrétienne ait été prémiérement annoncée aux Savans par Jeſus-Chriſt ou par ſes Diſciples, a-

fin qu'ils la communiquaſſent enſuite aux Ignorans. Il paroît, au contraire, que Nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt avoit immediatement en veûë, dans ſes Diſcours & dans ſes Actions, le ſimple Peuple, tout auſſi bien que les Scribes. Et ſes Diſciples en u-

uſérent de même dans leurs Prédications & dans leurs Ecrits.

Par tout ce que je viens de dire de la clarté de la Doctrine de Jeſus-Chriſt, vous voyez, Madame, que vous pouvez, en toute ſûreté, vous épargner la peine d'examiner toutes ces

Queſtions abſtraites & myſtérieuſes dont la Théologie eſt pleine. Car qu'eſt-il néceſſaire que vous vous amuſiez aux profondes Spéculations & aux prétenduës découvertes de quelques grands hommes qui ſe ſont diſtinguez par leur extrême pénétration,

tion, qu'eſt-il néceſſaire, dis-je, que vous perdiez du temps à cette recherche, puis que vous avez devant vos yeux les directions d'un Dieu, tout bon & tout ſage, directions claires & évidentes par elles-mêmes, & dont l'obſervation vous ren-

dra parfaitement heureuſe ?

III.

Je dis, en troiſiéme lieu, que la Doctrine Chrétienne eſt d'une courte diſcuſſion. La Religion, conſiderée dans ſa pureté & dans ſa ſimplicité naturelle, a toûjours été renfermée dans un petit ef-

eſpace, par ceux qui l'ont le mieux entenduë. Ainſi, le Prophete *Michée* dit dans le Chapitre VI. (*vers* 8.) de ſes Revelations, en parlant de Dieu, *Il t'a enſeigné, ô Homme, ce qui eſt bon; car qu'eſt-ce que l'Eternel ton Dieu exige de toy, ſinon que tu exerces la Juſtice, que tu*

aimes la Miſericorde, & que tu te conduiſes avec Humilité en la préſence de ton Dieu? De même, Nôtre divin Sauveur fait conſiſter toute la Loy dans l'Amour que nous devons à Dieu & à nôtre Prochain, *Matth.* XXII. *verſ.* 35. &c. *Un Docteur de la Loy venant à luy pour le ten-*

tenter, luy dît, Maître, quel eſt le grand commandement de la Loy? Et Jeſus luy répondit: Vous aimerez le Seigneur vôtre Dieu, de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame, & de tout vôtre eſprit. C'eſt là le premier & le grand commandement. Et voici le ſecond qui luy eſt ſemblable; Vous aimerez vô-

tre Prochain comme vous-même. C'EST DE CES DEUX COMMANDEMENS, ajoûte Jesus-Christ, QUE DEPEND TOUTE LA LOY ET LES PROPHETES. Et dans un autre endroit (*Matth.* VII. 12.) il reduit toute la Loy & les Prophetes à cette Régle, *Faites aux autres*

tres tout ce que vous voudriez qui vous fut fait à vous-même. Par où il nous apprend à faire un bon uſage de la Raiſon, que Dieu nous a donné comme un Oracle qui parle en ſon nom, que nous devons conſulter en tout temps, & qui peut nous inſtruire, en

toutes ſortes de rencontres, de la maniére dont nous devons en uſer les uns envers les autres.

Car comme en conſultant vôtre propre Raiſon, vous pouvez connoître quand on en uſe avec vous juſtement, ou injuſtement, d'une maniére honnête ou mal-

mal-honnête ; vous pouvez voir par le même moyen, quand c'eſt que vous traitez juſtement ou injuſtement une autre perſonne, & que vous luy rendez de bons ou de mauvais offices. Cette ſeule Régle, qui a pour fondement l'égalité des hommes, conſi-

de-

derez par rapport à leur commune nature, cette Régle, dis-je, qui dans ſa briéveté eſt d'une ſi grande étenduë, nous rend la Religion tout-à-fait ſenſible.

En effet, je puis auſſi bien ſentir les bleſſures que fait une langue envenimée par

par la malignité & par la calomnie, que celles que fait une épée. Il m'eſt, auſſi, fort aiſé de reſſentir les injuſtices qu'on me fait à moy-même & à ma famille; & je ne puis qu'être ſenſible aux avantages que me procurent l'honnêteté & l'équité de ceux avec qui

qui j'ai à faire. Ainſi, me voila inſtruit, par la voye la plus courte & la plus évidente que je puſſe ſouhaiter, de la maniére dont je dois en uſer avec les autres hommes. De ſorte que, ſi cette Régle étoit reduite en pratique, l'on verroit renaître l'état où nos prémiers

miers Parens ſe trouvoient dans le Paradis Terreſtre, heureux état qui ſur la Terre nous feroit joüir par avance des delices du Ciel.

I. Et prémiérement, toutes ces violentes Perſecutions, qui ont cauſé tant de deſordre & fait répandre tant de ſang dans

dans le Monde, ſeroient entierement éteintes par ce moyen ; parce que tout homme qui a une Conſcience, ne ſouhaite rien avec plus d'ardeur que de la conſerver dans l'independance des autres hommes à l'égard du Culte qu'il rend à la Divinité.

Quel-

Quelque délicieux regal qu'on voulut faire à un homme, ce ſeroit une hoſpitalité bien feroce que d'employer le fer & le feu pour l'obliger à y prendre part. Il en eſt de même de la Contrainte en matiére de Religion. De quelque beau prétexte qu'on veuille la

la colorer, rien n'eſt plus barbare ni plus tyrannique qu'une telle violence.

II. Secondement, il n'y auroit plus de Factions dans les Etats, ſi chaque Membre qui les compoſe, étoit bien aiſe que chacun de ſes Compatriotes, qui ne ſeroit pas ennemi du Gou-

Gouvernement, pût avec le même droit joüir des mêmes privileges que luy.

III. En troiſiéme lieu, on n'entendroit plus parler de Guerre ni de Procès ; parce qu'il n'y a qu'une manifeſte injuſtice qui puiſſe être une juſte cauſe de l'une ou de l'autre de ces deux

deux choſes.

IV. Enfin il n'y auroit plus de querelles entre les Particuliers, ni d'inimitiez entre les Voiſins; parce que l'obſervation de la Régle qui ordonne *de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qui nous fut fait à nous-mêmes*, feroit diſparoître pour

ja-

jamais toutes les cenſures aigres, les reflexions malignes, les jalouſies & les ſoupçons mal-fondez; ſources ordinaires des animoſitez qui naiſſent entre les Particuliers. Et en tenant cette ſage conduite nous aurions tout ſujet d'eſperer, que Dieu qui

a accoûtumé de mesurer sa bonté envers les hommes sur celle qu'ils ont les uns pour les autres, répandroit à pleines mains ses Bénédictions sur nous.

IV.

Voyons maintenant pourquoy la Religion doit être telle que nous venons

nons de la repréſenter, c'eſt à dire, d'une courte diſcuſſion, & d'une extrême clarté. Il ne vous ſera pas difficile, Madame, d'en trouver la raiſon, ſi vous conſiderez la condition commune des hommes dans ce Monde, & la maniére dont ils vivent & ſont obli-

gez de vivre. Car, Madame, quoy que vous & plusieurs autres personnes, ayiez assez de loisir pour lire & comprendre de gros Volumes remplis de connoissances utiles, (s'il y en a de tels) il n'en est pas de même de la plus grande partie des hommes. Comme

me ils ſont néceſſairement obligez de pourvoir, chaque jour, à leurs beſoins & à ceux de leur famille, & de remplir les communs Devoirs de la vie, ils ne ſauroient s'appliquer à l'examen d'une Religion qui ſeroit difficile à comprendre, ou d'une

trop longue diſcuſſion.

Il eſt certain, diſje, que toute la vie d'un homme ne peut luy ſuffire à lire tous les Livres qu'on a écrit ſur les Controverſes de Religion; mais il n'eſt pas moins certain d'ailleurs, que Dieu ne nous commande rien.

rien qui ſoit au deſſus de nos forces, & qu'il ne nous impoſe aucune tâche qu'il ne nous donne en même temps l'habileté & les commoditez de nous en acquiter comme il nous le preſcrit. D'où nous pouvons conclurre, que, puiſque les Devoirs de la Religion

regardent en commun tous les hommes, un pauvre Laboureur qui gagne ſa vie au jour la journée, doit avoir toute l'habileté & toutes les commoditez néceſſaires pour s'inſtruire de ces Devoirs, ſans ſe détourner du travail auquel il eſt conſtamment at-

attaché par ſa condition. Et c'eſt en cela que paroît la ſageſſe & la bonté de Dieu, d'avoir proportionné les devoirs des hommes à l'état où ils ſe trouvent dans ce Monde.

Encore une fois, Madame, vous voyez clairement par-là, que vous pou-

vez vous épargner la peine de parcourir toutes ces longues & ennuyeuſes Diſputes que la plus grande partie des Chrétiens ne ceſſent d'agiter avec un zéle ſi exceſſif, ou plûtôt, avec un emportement tout-à-fait indigne de leur profeſſion. En effet, puis

que

que le veritable Chriſtianiſme eſt d'une courte diſcuſſion, il ne peut faire partie de ces longues Controverſes dont on a embrouillé la Religion. Et pour moi, je puis dire, que, quoy que j'aye lû quantité de Livres de *Controverſe Théologique*, je ne me ſou-

viens pas d'y avoir rencontré aucune diſpute ſur ce qui regarde *purement* la Religion. Je n'ai point trouvé, qu'on y mit en queſtion, Si je dois conſerver dans mon cœur un grand reſpect & une profonde vénération pour le Souverain Conducteur de l'Uni-

nivers ? Si je dois marcher en ſa préſence d'une maniére droite & ſincére ? Si je dois le remercier, ou non, de tous les bienfaits dont il m'a favoriſé ? Si je dois me ſoûmettre avec patience à ſa volonté, & tâcher d'être maître de mes paſſions & de les reduire

re à de juſtes bornes en les ſoûmettant à l'empire de la Raiſon ? Si je dois être fidelle dans mes promeſſes, juſte dans mes actions, charitable envers les pauvres, & ſincére dans ma Dévotion ? Si je dois être temperant, ſobre, modeſte, chaſte, & me conduire d'une

d'une maniére humble, douce, & honnête envers ceux avec qui je converſe ? Si lors que je manque à mon devoir, je dois en reſſentir un veritable déplaiſir, & prendre ſoin de reprimer à l'avenir mes mauvaiſes inclinations, mes paſſions & mes appetits dére-

reglez ? En un mot, on n'a jamais diſputé, (que je ſache) ſi nous devons être juſtes, doux, charitables, moderez, patiens, & ſobres ; ou, ſi nous devons aimer Dieu & nôtre Prochain ? C'eſt ſur ce qu'il faut *croire*, & non pas ſur ce qu'il faut *faire*, qu'on a ex-

excité tant de Diſputes ; mais qu'on diſpute tant qu'on voudra ſur l'*Orthodoxie* qui regarde la *Foy* ; la ſeule *Orthodoxie* néceſſaire eſt celle qui conſiſte dans la *Pratique.*

V.

Je ſai, Madame, que vous ne prendriez pas plaiſir à un Diſ-

Diſcours qu'on vous feroit ſur la Religion, ſi l'on n'y donnoit à la Dévotion le rang qui luy eſt legitimement dû. Et en effet, on ne doit pas en exclurre cet article ; parce que les Actions-de-graces ſont une partie eſſentielle de la Religion, & que la Priére en eſt

eſt l'Ame qui la conſerve dans ſon entier. En rendant ſouvent à Dieu les remercîmens que nous luy devons pour tous les biens qu'il nous fait, nous conſervons dans nôtre Eſprit le ſouvenir de Dieu ſous l'idée du plus Grand & du plus Bienfaiſant de tous les

les Etres ; & par-là nous entretenons dans nos cœurs la vénération & la reconnoiſſance qui luy ſont duës. De même, les Priéres que nous addreſſons à Dieu pour luy demander le pardon de nos péchez & la conſervation de nos perſonnes, ſervent

à

à nous remettre continuellement devant les yeux la Miſericorde & la Bonté dont il uſe envers nous. D'ailleurs, prier Dieu, pour être délivré de la puiſſance du péché, c'eſt détourner actuellement ſes inclinations du mal : & le prier, pour luy demander quel-

quelque grace, c'eſt appliquer actuellement ſon Eſprit à acquerir cette Vertu particuliére que nous luy demandons.

Quoy que je ne veuille pas vous déconſeiller, Madame, de faire vos dévotions à certaines heures, & en ſuivant certains Formulaires,

tant

tant en particulier qu'en public; cependant, je vous recommanderois plûtôt une eſpéce de dévotion habituelle & dépendante des occaſions différentes où vous pouvez vous rencontrer; parce que rien n'eſt plus propre, ce me ſemble, à conſerver

de

de fortes impreſſions de religion dans vôtre cœur.

On peut remarquer tous les jours pluſieurs de ces Dévots, qui ne manquant jamais de parcourir leurs Formulaires de priére à certaines heures qu'ils ont pris ſoin de deſtiner à cet exercice,

ne

ne font cependant aucun progrès visible dans la vertu. Et combien n'a-t-on pas vû de gens qui exacts à faire constamment leurs dévotions publiques & particuliéres, ont toûjours paru également orgueuilleux, fiers, intraitables, de mauvaise hu-

meur, trompeurs, & avares, comme s'ils n'avoient jamais penſé à Dieu. La raiſon de cela eſt, ce me ſemble, que ces Priéres qu'ils font par maniére d'acquit, ſans aucun raport diſtinct à l'état préſent de leur Conſcience, les laiſſent dans une molle indifférence pour

pour la vertu, bien loin de les porter à s'en faire une habitude. Car les Hommes ont du penchant à ſe perſuader, que, pourvû qu'ils employent certaines heures du jour à la Priére, ils ont fait tout ce qui eſt de leur devoir; & ils laiſſent à Dieu le

ſoin des évenemens.

A la verité, lors que dans ce Monde nous addreſſons quelque requête à nos Bienfaiteurs, c'eſt là tout ce que nous pouvons faire, je veux dire, leur apprendre de bouche, ou par écrit, ce que nous avons à leur demander, & nous con-

contenter, après cela, d'attendre patiemment leur réponſe. Mais il n'en eſt pas de même des Priéres que nous faiſons à Dieu ; nous devons y joindre une forte & continuelle application à pratiquer les vertus que nous ſouhaitons pouvoir obſerver

par le ſecours que nous luy demandons.

Ainſi Madame, la Dévotion *occaſionnelle* que je voudrois vous recommander, eſt, en elle-même, une conſtante recherche de la Vertu, auſſi bien qu'un recours à Dieu pour luy en demander la poſ-

poſſeſſion. Car elle naît, cette ſolide Dévotion, de l'examen fréquent que nous faiſons de nous-mêmes dans les circonſtances particuliéres où nous nous rencontrons : examen qui produira preſque néceſſairement des deſirs conformes à l'intention dans la-

quelle nous le faiſons, qui eſt de renoncer à nos défauts en leur ſubſtituant les vertus qui leur ſont contraires. Comme par exemple, ſi venant à m'appercevoir d'avoir fait une mauvaiſe action, j'en demande tout auſſi-tôt pardon à Dieu, &

que

que je prenne la réſolution de reparer le mal que j'ai fait : ou, ſi ayant formé quelque mauvais deſſein dans mon cœur, je prie en même temps Celui qui en connoît les plus ſecretes penſées, de me pardonner cet égarement ; j'arrête le progrès du mal par ce moyen-là.

De même, si j'ai offensé quelqu'un par des calomnies, des médisances & des paroles injurieuses, & qu'en réflechissant sur ce procedé, je prie Dieu de me pardonner, & que je souhaite de ne plus tomber, à l'avenir, dans la même faute, mais au contraire, de

de pouvoir mieux gouverner ma Langue : par toute cette conduite je travaille actuellement à me retirer du mal & à me former à la vertu.

Il n'y a point de temps où nous ayions plus de loisir & de commodité que le soir & le matin, pour rappeller dans nôtre Esprit, la

bonté que Dieu a eû de nous conſerver les ſecours qu'il nous a liberalement accordez, & les autres biens qu'il nous a faits le jour ou la nuit précedente. Et ce recueuillement accompagné d'actions - de - graces renduës à ce bon Dieu, eſt une actuelle continuation de la

la reconnoiſſance que nous luy devons comme au ſouverain Conſervateur de nôtre Etre.

Que ſi je m'apperçois que l'orgueuil ou l'entêtement s'emparent de mon Cœur, en ſorte que je ſois porté à eſtimer tout ce que je fais, & à mépri-

ſer les autres hommes : ou, ſi je me ſens violemment agité du deſir de quelque petit avantage mondain, ou piqué de quelque petit point-d'honneur; & qu'en même temps je prie Dieu de me donner un Eſprit humble & des deſirs céleſtes, je travaille ac-

actuellement par-là à chaſſer le poiſon du péché par ſon veritable antidote.

Nous ſentons auſſi bien les déreglemens de l'Ame que les maladies du Corps ; & il eſt même beaucoup plus aiſé de découvrir les cauſes des déſordres de l'Ame que celles de

de l'intemperie du Corps. Car ſi mon Ame eſt dans le trouble, c'eſt, ou parce que quelque choſe me manque, ou pour avoir perdu ce que je poſſedois auparavant, ou par la conſideration du bonheur d'autrui, ou pour ne pouvoir me vanger, ou parce

que

que je ne puis venir à bout de mes deſſeins. Or dans toutes ces circonſtances & autres ſemblables, je ne trouve point de meilleur remede que de m'addreſſer à Dieu pour luy demander humblement pardon de toutes ces inquiétudes mal-fondées, & de luy

luy témoigner ſincerement que je voudrois être parfaitement ſoûmis à ſa volonté, d'où j'ai appris que je ne dois point *rendre le mal pour le mal*, mais plûtôt, *aimer mon prochain comme moy-même*. Cette eſpéce de Soliloque, & de priére mentale par laquelle

le nous élevons, dans l'occaſion, nos penſées à Dieu, eſt un moyen aſsûré de calmer les déreglemens de nôtre Ame; car nous ne pouvons manquer d'extirper un péché qui commence à s'enraciner dans nos Cœurs, ſi nous prenons ſoin d'y introduire la ver-

vertu qui luy eſt oppoſée.

On peut ſe ſervir de la même Méthode à l'égard des péchez d'omiſſion. Une perſonne qui fait quelque reflexion ſur ſa conduite, obſervera ſans doute en quoy il a manqué aux communs devoirs qui regardent

Dieu

Dieu ou les hommes. Il ſe fera une obligation d'examiner le peu de ſoin qu'il a eû de ſes affaires ou de ſa ſanté ; combien il a négligé de conſiderer Dieu comme ſon Maître & ſon Bienfaiteur; & combien il a été reſervé à faire part des biens que Dieu luy

a donnez, à ceux de ſes ſemblables qui avoient beſoin de ſon aſſiſtance. De ſorte que, quiconque deſire ſincerement d'être plus exact à remplir ſes devoirs envers Dieu, plus attentif à ſes veritables intérêts, & plus liberal envers les autres hommes, ſe trou-

trouve actuellement engagé par ces reflexions, à suppléer à toutes ses omissions précedentes.

Comme cette sorte de *Dévotion casuelle*, si j'osé m'exprimer ainsi, est produite par l'examen que nous faisons de nous-mêmes eû égard aux circonstances ordi-

nai-

naires de la vie ; elle ne ſauroit être attachée à certains temps précis, ni à certains Formulaires de piété. Cependant, elle ne laiſſe pas d'être très-propre à produire, conſerver, & augmenter en nous de vrais ſentimens de Religion. Ainſi, Madame, ſi

vous

vous voulez régler de cette ſorte vos penſées ſelon les différentes occaſions qui s'en préſenteront, vous vous ferez bientôt une habitude de cette Dévotion, & la pratique vous en deviendra tous les jours plus aiſée. Du reſte, ces courtes & fréquen-

tes réflexions qu'on fait ſur ſoy-même, ſont comme un frein qui nous détourne ſans ceſſe du mal, & un exercice actuel de vertu.

VI.

D'ordinaire on remet à faire cet examen de ſoy-même tout-à-la-fois, en ſe préparant actuel-

le-

lement à recevoir le Sacrement de la Sainte Céne : Préparation qu'on fait communément par le moyen d'un Catalogue artificiel de péchez, extrait méthodiquement des Dix Commandemens de Dieu, sur lequel on dresse certains Formulaires de

Confeſſion, que celui qui ſe diſpoſe à communier, s'applique à tout hazard, ſans diſcernement, & ſans aucune réflexion ſur l'état particulier de ſon Ame; ſe confeſſant coupable de tous ces péchez pris enſemble avec tout ce qu'ils ont de plus énorme;

quoy

quoy que, peut-être, plusieurs de ces péchez soient si horribles, qu'il n'aît jamais songé à les commettre. Et après avoir lû ces Catalogues, & ces Formulaires de Confession quatre fois l'an, ou bien une fois † le

F 3 mois,

† Dans les grandes villes d'Angleterre, on peut communier tous les mois dans la plûpart des Eglises.

mois, un peu avant que de communier; on croit s'être fort bien préparé à recevoir la Sainte Céne.

Mais pour moy, je penſe qu'il vaudroit beaucoup mieux que nous nous fiſſions une conſtante habitude de veiller ſur nôtre conduite, & dès que

que nous nous sentons coupables de quelque mauvais dessein ou de quelque méchante action, de nous en repentir sur le champ en nous-mêmes comme en la présence de Dieu, & de nous disposer par une priére mentale conforme à l'état

préſent de nôtre ame, à ne plus tomber à l'avenir dans la même faute. On s'acquite par-là de ſon devoir juſtement dans le temps qu'il faut; ce qui eſt beaucoup mieux, que de differer à le faire dans un certain temps éloigné, deſtiné à cela; car ce qui

qui eſt plus recent dans nôtre mémoire, fait toûjours de plus fortes impreſſions ſur nous, mais il peut arriver aiſément qu'on l'oublie bientôt. D'ailleurs, nous avons tous du penchant à changer ces Formulaires en pures formalitez ; & lors qu'on s'acquite

naturellement des devoirs de la piété, on eſt bien mieux diſpoſé à en faire ſon profit, que lors qu'on les pratique d'une maniére artificielle.

Vous voyez par-là, Madame, la raiſon pourquoy je vous ai écrit un Diſcours ſur la Religion en

en général, pour faire réponſe à vôtre Lettre, où vous ne me parliez que de la *Sainte Céne*. J'en ai uſé ainſi, parce que je croi qu'une ſincére diſpoſition à la Vertu eſt la meilleure préparation à la pratique de cette ſainte ordonnance de Jeſus-Chriſt, ou de

quelque autre que ce divin Seigneur, nous ait prescrite ; si nous voulons que l'observation de ces divins préceptes nous soit utile & agréable.

David nous avertit quelque part de nous *égayer au Seigneur*, c'est-à-dire, de prendre plaisir à l'observation de tous ses

ſes Commandemens. Et je ne vois pas pourquoy en nous préparant à la ſainte Céne, & en participant à cette Céremonie, nous devrions être dans une plus grande anxiété d'eſprit, que lors que nous nous appliquons à quelque autre devoir de piété,

comme aux Priéres publiques, ou à l'ouïe de la prédication de l'Evangile. Dans l'obſervation de tous ces Devoirs, nous eſpérons également que Dieu benira nos efforts, en les faiſant ſervir à nous rendre toûjours plus vertueux. Puis donc que Dieu n'a inſtitué

ces

ces Ordonnances que pour nôtre bien, pourquoy les obſerverions-nous avec un eſprit tout rempli de trouble & de frayeur ? Je n'en ſaurois voir la raiſon. A la verité, l'on doit s'acquiter de tous les devoirs de piété d'une maniére grave & ſerieuſe, mais ſans fra-

frayeur, parce que ſi cette paſſion vient à s'emparer de nôtre Ame, elle la diſtrait, & l'occupe ſi fort, qu'elle ne peut que nous faire perdre tout le fruit de nôtre dévotion.

D'autre part, il faut avertir fortement les hommes de ne pas aſſiſter au ſervice

vice divin, ou participer à la ſainte Céne avec un eſprit d'indifference ou de profanation ; parce qu'une diſpoſition ſi contraire à la veritable piété, endurcit le cœur, & rend inutile tous ces exercices de dévotion. Tel étoit l'état de ces *Corinthiens*, qui dans

la

la célébration de la Sainte Céne, songeoient si peu à ce qu'ils alloient faire, que quelques-uns d'eux étoient pleins de vin, lors qu'ils venoient à la Table du Seigneur, comme on peut voir dans la prémiére Epître de S. Paul aux Corinthiens. *ch.* XI.

vers.

verſ. 21. C'eſt à cet eſprit de profanation que ſe rapportent en particulier ces endroits de l'Ecriture, où certaines perſonnes ſont expreſſément averties de s'éloigner de la Table du Seigneur, & où d'autres ſont avertis du danger qu'ils courent en

en s'en approchant; & c'eſt ce qui a fait dire à S. Paul dans le même chapitre que nous venons de citer, que ces ſortes de gens, venant à participer à la Sainte Céne, *ſe rendoient coupables du Corps & du Sang du Seigneur*, & qu'*ils mangeoient & beuvoient leur condamnation, ne diſ-*

discernant point le Corps du Seigneur, vers. 27, 29. c'est-à-dire qu'en communiant dans une disposition si profane, & si contraire à la sainteté de cette cérémonie, ils attiroient sur eux les *Jugemens* de Dieu ; car c'est ainsi qu'il faut entendre le terme de *con-*

dam-

damnation, parce qu'il ſe rapporte viſiblement aux Jugemens particuliers dont il eſt parlé dans le verſet ſuivant, où Saint Paul ajoûte, *c'eſt pour cette raiſon*, (ſavoir, à cauſe qu'on vient à la Table du Seigneur après s'être rempli de vin) *c'eſt pour cette raiſon*

ſon qu'il y a parmi vous beaucoup de malades & de languiſſans ; & que pluſieurs dorment, c'eſt à dire, ſont morts, *verſ.* 30. Or afin qu'ils puiſſent éviter ces *Jugemens*, S. Paul les exhorte à s'examiner eux-mêmes, c'eſt-à-dire, à conſiderer en eux-mêmes quel eſt le devoir

voir auquel ils ſont obligez en participant à la Sainte Céne : devoir qui conſiſte à ſe remettre devant l'eſprit la mort de Jeſus-Chriſt ; & c'eſt cette commemoration que S. Paul appelle *Diſcernement du Corps du Seigneur*.

Les ſignes viſibles de la Mort du Seigneur

gneur Jesus qui nous sont présentez dans le Sacrement de la Sainte Céne, élevent nôtre Ame à la contemplation de cette divine Personne, qui par un effet de l'extrême charité qu'il a eu pour ce Monde, tout insensible qu'il étoit à son amour, a souffert la plus gran-

de de toutes les injuſtices avec une patience & un courage ſi héroïque qu'il a triomphé de toute la malice de ſes Ennemis. Par où ce divin Sauveur nous a donné l'exemple le plus illuſtre qu'on puiſſe imaginer, d'une réſolution inébranlable à faire le bien, malgré

gré toute ſorte de contradictions.

VII.

Vous voyez, Madame, par tout ce Diſcours, que la Religion Chrétienne eſt pleine de ſageſſe, aiſée à comprendre, & d'une courte diſcuſſion; qu'elle ne nous a été propoſée à croire que pour dé-

livrer nos ames de la puiſſance du péché & des ſuites funeſtes qui l'accompagnent, en produiſant de bonnes habitudes dans nos cœurs. Vous voyez auſſi, qu'il eſt, à mon avis, abſolument néceſſaire de veiller conſtamment ſur nous-mêmes, de nous repentir

tir auſſi ſouvent que nous nous ſentons coupables de quelque péché, & de diſpoſer nos cœurs, par des priéres mentales, faites dans l'occaſion, à obſerver les préceptes de Jeſus-Chriſt ; & cela, dans la veûë de nous faire une conſtante habitude de vertu. Vous

pouvez enfin, Madame, conclurre de ce que je viens de vous dire tout à l'heure, que la mort de nôtre divin Sauveur avec toutes ſes circonſtances, tend à la même fin.

Que ſi touchée de ces raiſons ou d'autres ſemblables, vous vous faites un devoir d'ê-

d'être généreuſe, équitable, portée de bonne volonté envers tous les hommes, ſoigneuſe de faire tout le bien que vous pourrez, & ſans paſſion à l'égard des choſes dont l'évenement n'eſt pas en nôtre puiſſance, vous jouïrez en vous-même d'une agréable

tranquillité, & de ce doux repos de la conſcience qui eſt ſur la terre une eſpéce d'avant-goût des délices du Ciel; & en ce cas-là, Madame, vous pouvéz ſans crainte participer en tout temps à la Sainte Céne.

FIN.

TA-

TABLE
DES
Principales Matiéres de cet Ouvrage.

Caractére du veritable Christianisme. Pag. 9

ARTICLE I. *Combien la Religion Chrétienne est pleine de sagesse.* 10

Promesses & Menaces qu'elle contient, à quelle fin destinées. 20

A quoi l'on peut reconnoître quelle est la plus pure Communion des Chrétiens. 30 & suiv.

ART. II. *Que la Religion Chrétienne doit être claire.* 33

Sa clarté paroît dans chacune de

ſes parties. 40 & ſuiv.
ART. III. *La Religion Chretienne eſt d'une courte diſcuſſion.* 56
En conſultant ſa raiſon, chacun peut aiſement connoître comment il doit agir avec les autres hommes. 60 & ſuiv.
Admirables effets de l'obſervation de la Régle qui ordonne de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qui nous fut fait à nous-mêmes. 66 & ſuiv.
ART. IV. *Pourquoy la Religion doit être claire & d'une courte diſcuſſion.* 74
ART. V. *Néceſſité de la Dévotion.* 89
La Dévotion n'eſt pas attachée a certains Formulaires. 94 & ſuiv.
Dévotion qui naît des occaſions combien propre à la reformation des mœurs. 102 & ſuiv.
ART. VI. *Examen de ſoy-même re-*

remis au temps qu'on veut communier. Abus de cette méthode. 122 & suiv.
Veritable moyen de se préparer à la Communion. 131
Il faut communier avec un esprit tranquille. 132 & suiv.
A quel danger s'exposent ceux qui participent a la Sainte Céne avec un esprit d'indifference ou de profanation. 136 & 137
Ce que c'est que communier. 144
ART. VII. *Conclusion de cet Ouvrage.* 147 & suiv.

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

Pag 6. lig 5. *entraîté*, lisez *entraîné*.
Pag. 141. lig. 7. *saintété*, lisez *saintet*.

INSTRUCTIONS
POUR UN JEUNE
SEIGNEUR,
OU L'IDÉE
D'UN GALANT HOMME.

PAR

Mr. DE LA CHETARDYE.

PREMIERE PARTIE.

A LA HAYE,
Chez GUILLAUME DE VOYS, dans le Pooten, à l'Enseigne de GROTIUS.

M. DCC. XXI.

AU ROI.

SIRE,

VOTRE MAJESTE'
ſera ſans doute ſurpriſe de
la liberté que je prens de

lui dédier un Livre ; & Elle ne le ſera peut-être pas moins de la réſolution que j'ai priſe de le faire. Quand on a paſſé une partie de ſa vie à la Chaſſe & à la Guerre, on eſt d'ordinaire un méchant Ecrivain ; & à moins d'être né comme VOTRE MAJESTE', *avec un eſprit propre à toutes choſes, il eſt bien malaiſé que le ſtile d'une Perſonne qui a ſuivi cette Profeſſion, ne ſe ſente un peu de la rudeſſe qu'elle inſpire. J'eſpére néan-*

néanmoins que VOTRE MAJESTE', *qui a plus d'égard à la force des penſées, qu'à la politeſſe du diſcours, ne déſaprouvera pas les Maximes qui ſont contenuës dans ce Livre. Du moins ai-je le ſujet de croire, que le motif qui m'a obligé de le faire, ne lui déplaira pas. J'ai crû que ce ſeroit lui rendre un ſervice, que de donner aux jeunes Gens, que leur naiſſance deſtine à la Cour, l'idée d'un grand Seigneur honnête Hom-*

me, & qu'en leur donnant de bonne heure des instructions qui peuvent servir de préservatif contre la corruption du Siécle, VOTRE MAJESTE' *en seroit mieux servie. Il se pourra même, que des Courtisans plus avancez en âge y trouveront des conseils qui ne leur seront pas inutiles. Ce n'est pas pourtant dans cette vûë que je l'ai fait. Je n'ai pas assez bonne opinion de moi, pour me flater d'être en état*

état d'inſtruire des Perſonnes, qui ayant tous les jours devant les yeux le premier Livre du monde, ne ſeroient pas capables d'en profiter. Ce ſeroit ici un bel endroit à louër VOTRE MAJESTE'; *mais il ne m'apartient pas de louër le plus grand Roi du Monde. C'eſt tout ce que* VOTRE MAJESTE' *pourroit faire Elle-même, que de ſe louër, quand Elle n'auroit point ſa modeſtie à combattre.*

EPITRE.

Après cela, je n'ai garde de l'entreprendre. Je me contente d'admirer une si belle Vie, & d'en souhaiter la continuation avec le même zèle qui m'engage à me dire,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble & très obéïssant serviteur & sujet,

LA CHETARDYE.

EX.

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROI.

PAr grace & Privilége du Roi, donné à Chaville le 12. jour de Juin 1682., signé, par le Roi en son Conseil, DUGONO; il est permis au Sr. de la Chetardye de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, un Livre de sa composition, intitulé, *Instructions pour un jeune Seigneur*, pendant le tems de six années consécutives,

à commencer du jour que ledit Livre ſera achevé d'imprimer pour la premiére fois; & défenſes ſont faites à tous autres Libraires ou Imprimeurs, de l'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter, ſans le conſentement de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine aux contrevenans, d'amende arbitraire, & de tous dépens, dommages & intérêts, ainſi que plus au long il eſt porté par par ledit Privilége.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 13. *Juillet* 1682.

Signé,

ANGOT, *Syndic.*

Ledit Sieur de la Chetardye a cédé ſon droit de Privilége à T. Girard, Marchand Libraire à Paris, pour en jouïr, ſuivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiére fois le 7. *Août* 1682.

IN-

INSTRUCTION
POUR UN JEUNE
SEIGNEUR.

LA premiére choſe à quoi vous devez penſer, c'eſt d'aimer Dieu, & de le craindre ; car outre que les Loix du Chriſtianiſme vous en font une obligation indiſpenſable, c'eſt qu'il eſt certain que Dieu ne bénira point vos deſſeins, ſi vous l'abandonnez, & ſi vous n'avez

recours à lui dans toutes les actions de vôtre vie. Ayez donc un respect à toute épreuve, pour les choses saintes. Soyez inséparablement attaché à la Religion, & fuyez comme des pestes publiques, les Libertins qui osent s'opposer à ces maximes.

Après Dieu, rien ne vous doit être si cher en ce monde que vôtre honneur. Vous devez songer que la perte en est irréparable; que c'est le monde qui en est le Juge; que le monde ne pardonne rien, moins encore aux Personnes de vôtre rang, qu'à ceux que la naissance, ou la mauvaise fortune, ont placé dans un étage plus bas, par-

ce

ce que naturellement l'envie s'attache plus aux choſes élevées; que par cette raiſon, plus on a de qualité, plus on doit avoir de mérite, & qu'un grand Seigneur ſans eſtime, eſt plus digne de pitié que d'envie.

Je ſai bien que la réputation eſt ſujette aux caprices de la Fortune, comme le reſte des choſes, & qu'il arrive quelquefois qu'on fait injuſtice au mérite; mais cela ne ſauroit durer, parce que tôt ou tard le mérite ſe fait connoître, & qu'il eſt impoſſible que le menſonge ſubſiſte. C'eſt pour cela qu'il faut s'éxaminer ſouvent, & compter rigoureuſement avec ſoi-même; & lors qu'après un

éxamen de cette nature on eſt content de ſoi, on peut marcher hardiment, & ſe répondre un jour de l'eſtime de tout le monde.

Pour parvenir à un auſſi grand bien, il faut avoir de la bonté & de la juſtice; ſans cela on ne ſauroit être généreux, reconnoiſſant, ni fidelle, qui ſont les qualitez eſſentielles d'un honnête Homme; car lors que je vous ai dit, que vous deviez avoir ſoin de vôtre réputation, je n'ai pas prétendu la renfermer dans une ſeule qualité. Il ne ſuffit pas d'avoir de la valeur pour être honnête Homme; il faut avoir de la probité, être bon Ami, Homme de parole, cher-

cher

cher à obliger tout le monde, plaindre les Malheureux, ſur tout ceux qui ne méritent pas de l'être, & ſe faire un plaiſir de les ſoulager quand l'occaſion s'en préſente; en un mot, ſe faire un bon cœur. Heureux qui l'a aſſez bien fait pour comprendre le plaiſir qu'il y a d'en faire aux autres! Qui manque du côté du cœur, péche dans le principe, & porte avec ſoi l'origine de tous les vices.

Evitez ſur tout la fauſſe gloire. C'eſt un des plus grands foibles qui puiſſent entrer dans l'ame d'un honnête Homme, & c'eſt d'ordinaire l'écueil des Perſonnes de vôtre âge. Quand ils ſe voyent ſuivis d'un grand équi-

équipage, ils ne connoissent plus personne. Au lieu de regarder cela comme un embarras, où la bienséance de leur condition les engage, ils s'en font un sujet de grandeur, & il semble qu'ils ayent borné là tout leur mérite. La véritable gloire est bien opposée à cette conduite, & ce n'est pas par-là que les honnêtes gens se distinguent dans le monde.

Ce n'est pas qu'il ne faille garder son rang; il faut même en être jaloux, & en soûtenir les avantages avec la derniére fierté, contre ceux qui seroient assez hardis pour vous les disputer; mais quand les gens ne vous contestent rien, qu'ils vous rendent ce qu'ils

qu'ils vous doivent, & qu'ils ne veulent point s'élever juſqu'à vous, il eſt beau de deſcendre quelque fois juſqu'à eux. Il faut ſe faire aimer de tout le monde ſi l'on peut, & ce n'eſt pas ſans raiſon que nos Péres ont dit qu'il n'y a point de petits Amis, ni de petits Ennemis. Ayez donc de la douceur, & de l'honnêteté, puis que c'eſt avec cela qu'on s'attire les cœurs, & qu'on s'aquiert l'eſtime de tout le monde.

Evitez avec ſoin les méchantes compagnies; car outre que la fréquentation en eſt pernicieuſe, parce qu'inſenſiblement on ſe laiſſe aller aux méchans éxemples, c'eſt qu'il eſt certain qu'on jugera de

de vous selon la maxime du Proverbe Espagnol, * *Dime con quien bives, y te dirè quien eres.* Ne vous liez donc qu'avec des Personnes, dont la réputation puisse répondre de la vôtre. Donnez de bonne heure de bonnes impressions de vous, & songez que des premiéres démarches que nous faisons en entrant dans le monde, dépend d'ordinaire la bonne ou la mauvaise opinion qu'on a de nous tout le reste de la vie.

Que si dans le courant du monde, comme il se peut trouver de mal-honnêtes gens parmi les Personnes de vôtre condition, vous ne pouvez vous dispenser d'avoir

* *Dis moi qui tu vois, je te dirai qui tu es.*

voir quelque commerce avec eux, que ce ne ſoit qu'autant que la bienſéance & la néceſſité l'éxigent de vous. Défaites-vous-en avec adreſſe, & gardez-vous bien d'en faire vos Amis. Nous ſommes dans un tems où l'on aime les gens ſages, & ſi vous y faites réfléxion, vous verrez que le Roi, dont les ſentimens doivent ſervir de régle à tout le monde, n'a jamais honoré de ſa bienveillance que les Perſonnes de ce caractére.

Mais quand je vous conſeille d'être ſage, je n'entens pas parler de cette ſorte de ſageſſe qui dégénére en chagrin. La ſageſſe & les honnêtes plaiſirs, ne ſont pas incompatibles. Il ſeroit même dan-

dangereux d'affecter de paroître si sage quand on est jeune ; ce seroit le chemin du Précieux, & du Ridicule ; qui sont deux caractéres qu'il faut soigneusement éviter. La véritable sagesse ne consiste pas dans un certain extérieur qui tient plus du Pédant, que de l'honnête Homme ; on peut même en de certaines occasions, se relâcher à dire quelque folie, mais on n'en doit jamais faire.

Ayez une noble audace. Qu'elle imprime sur vôtre visage cette honnête confiance qu'on doit avoir en soi, quand on se sent un bon cœur. Tenez-vous-en là. Gardez-vous bien qu'il ne s'y mêle de la présomption, ni

ni du mépris pour ceux qui vous approchent. L'orgueil eſt capable de gâter les meilleures choſes. On a une haine ſi générale pour les orgueilleux, qu'elle va quelque fois, juſqu'à leur faire injuſtice dans leurs meilleures qualitez. Les Braves d'oſtentation peuvent ſervir de preuve de ce que je dis. Ils ne manquent pas de courage; cependant, on ſe fait un plaiſir de douter de leur valeur. Il en eſt ainſi de l'eſprit, & des autres qualitez. Gardez-vous bien de tomber dans ce défaut, puis qu'il eſt capable de faire de ſi méchans effets.

Haïſſez tous les vices en général, principalement le men-

menſonge & l'yvrognerie. Le premier ne peut entrer que dans une ame baſſe ; & comme on ne ment d'ordinaire que pour s'excuſer, on peut conclure qu'un Homme qui eſt ſujet à mentir, eſt ſujet à faire des fautes. Pour l'yvrognerie, outre que de tous les vices il n'y en a pas un qui ſoit moins à la mode que celui-là, & que les Dames dont le commerce contribuë ſi fort à faire un honnête Homme, ne le peuvent ſouffrir, c'eſt qu'il fait les plus méchans effets du monde. Il trouble la raiſon, & quand on ſe trouve avec des gens en même état, il eſt bien mal-aiſé qu'on ne s'attire des affaires, dont on ſe repent quelque fois

fois tout le reſte de ſa vie. On devient mal-propre, ſtupide, incapable de ſecret; qualité, de toutes les qualitez, la plus néceſſaire à la Guerre & à la Cour, pour un homme qui aſpire à de grandes choſes; car, quelle aparence y a-t-il qu'on confie de grands Emplois à un homme qui eſt toûjours à la veille de perdre ſa raiſon? Le Maréchal de Ranzau, qui d'ailleurs étoit un grand Homme, eut le cruel déplaiſir, pour n'avoir pas eu la force de ſe poſſéder dans le Vin, d'avoir manqué l'entrepriſe d'Oſtende, dont la conquête lui eût été ſi glorieuſe.

Ne négligez aucune des qua-

qualitez extérieures, qui peuvent servir à vous rendre agréable ; car quoi qu'on puisse être honnête homme sans les avoir, il est pourtant vrai que ceux qui les possédent, ont de grands avantages sur les autres. Je mets dans ce rang-là, la maniére de se bien mettre, & un certain air de bonne grace, qu'on peut appeller, le *je ne sai quoi* de la bonne mine; la Danse, le Chant, les Jeux d'éxercice, & les Instrumens convenables à une Personne de vôtre qualité, car pour les autres Exercices, comme de monter à cheval, & de faire des Armes, ils sont d'une nécessité absoluë, puis qu'ils servent

vent à conſerver la vie & l'honneur.

Cultivez ſur tout vôtre eſprit. Il eſt bien plus beau de plaire par-là que par toute autre choſe ; mais quand je vous donne ce conſeil, je ne déſire pas que vous vous renfermiez tout le jour dans vôtre Cabinet, & que vous vous jettiez dans les Sciences profondes ; il faut que chacun faſſe ſon métier, ce n'eſt pas-là le vôtre. J'entens parler des belles Lettres, qui conſiſtent dans la Science de l'Hiſtoire, des Matématiques, de la Carte, de la Chronologie, des Langues, du Blaſon, des Généalogies, & des beaux endroits des Poëtes. Je ne prétens pas

pour cela, que vous ignoriez les autres Sciences, jusqu'au point d'être obligé de garder le silence quand on en parle. Un Homme du monde doit être universel, & s'il ne sait les choses à fond, au moins en doit-il savoir assez pour en pouvoir dire son avis, sans choquer le bon sens, & pour écouter avec plaisir ceux qui en parlent.

Que tout ce que vous direz soit naturel. Ne sortez point de vôtre caractére, & songez que le meilleur de tous les Livres ne vaut pas la science du monde. C'est ce que vous devez le plus étudier. Pour cela, il faut s'adresser à ce qu'il y a de plus beau & de plus élevé en l'un

& en l'autre Séxe, & ne ſe rebuter pas des difficultez, qui font de la peine à ceux qui commencent à entrer dans le monde. Il n'y a que les perſonnes d'un mérite médiocre avec qui il ſoit ſi aiſé de faire connoiſſance. Les autres ſont un peu plus réſervez; mais il vaut bien mieux ſe contraindre quelque tems avec ceux-ci, que de recevoir les avances que les autres vous feroient.

La Raillerie eſt encore d'un grand ſecours pour plaire dans le monde, mais la pratique en eſt difficile & dangereuſe. Il faut qu'elle ſoit fine, délicate, qu'elle réjouïſſe la Compagnie, & qu'elle ne bleſſe point celui

qu'on raille. C'eſt un pas bien gliſſant ; car pour peu que la Raillerie ſoit forte, ou qu'elle attaque les gens par leur foible, elle dégénére en offenſe. Il eſt vrai qu'il y en a d'innocentes. Cependant comme la Raillerie eſt un combat d'eſprit, où le cœur ne doit prendre de part que du côté de la joye, quelque innocente qu'elle ſoit, il faut que celui qui la fait s'arrête, lors qu'il voit qu'elle embaraſſe celui qui la reçoit ; car comme naturellement on n'aime pas à être vaincu, il arrive que lors que l'eſprit ne fournit plus de quoi répondre, le dépit ſuccéde à la confuſion qu'on a d'être obligé de céder, & inſenſible-

ment

ment on se fait une affaire sérieuse d'une chose, qui dans le commencement n'étoit qu'une bagatelle. Tout bien considéré, il est si difficile de bien railler, & il y faut garder tant de mesures, qu'il n'y a pas grand mal de s'en abstenir. Jugez à plus forte raison ce qu'on doit penser de la Médisance, qui est le plus dangereux & le plus ordinaire de tous les vices.

La Plaisanterie est encore une autre maniére de railler. Il y en a de deux sortes. La premiére consiste dans un certain tour qu'on donne aux choses, qui surprend & qui réjouit tout ensemble; celle-là, pourvû qu'elle soit sans

affectation, peut avoir son mérite. L'autre n'est pas de même. Comme elle ne roule d'ordinaire que sur de fades équivoques, & sur un jeu de mots, qui ne peuvent attirer que du mépris à leur Auteur, elle est indigne d'une Personne de qualité. En cas que vous vous sentiez l'esprit tourné de ce côté-là, ne vous servez que de celle qui peut plaire aux Gens de bon goût. Il est dangereux de divertir le Public; & à le bien prendre, quand on est d'une certaine qualité, le Personnage de Plaisant, quelque bien qu'on le fasse, est un Personnage, qu'il est bon de faire rarement.

Quelque chose que j'aye dit

dit contre la Raillerie, il eſt pourtant néceſſaire de l'entendre. La Raillerie a été de tous les Siécles; & l'on paſſeroit pour un eſprit mal fait, ſi on ne la ſouffroit pas en de certaines rencontres; le principal eſt de ne la pas confondre avec l'offenſe. C'eſt un des endroits de la vie où l'on a autant beſoin de ſon jugement. Les incertitudes ſur cela ſont fâcheuſes. C'eſt d'elles que naiſſent ces ſcrupules d'honneur, qui ſont la plûpart du tems la cauſe des quérelles que nous voyons arriver dans le monde; car enfin il eſt fort rare qu'on ait un ſujet poſitif d'être offenſé. Quoi que le nombre des Emportez ſoit grand, on en

trouve peu qui le soient assez pour vous faire de ces offenses cruelles, sur lesquelles on n'a que son cœur à consulter.

Pour éviter ces délicatesses, il faut, comme je l'ai déja dit, savoir distinguer les choses qui obligent d'avoir du ressentiment, de celles qui n'y obligent pas; car je ne sai s'il n'y a pas plus de mal à se fâcher mal à propos, qu'à ne se fâcher pas, lors qu'on vous en donne sujet. Quand la Raillerie est innocente, il faut être brutal pour s'en plaindre; quand elle est trop forte, on doit témoigner d'un air un peu sérieux à celui qui la fait, qu'elle ne vous est pas agréable; & après cela, il faudroit que le Rail-

Railleur fût bien déraiſonnable, s'il ne changeoit de ſtile.

Pour les choſes qui ſont poſitivement offenſantes, il n'en eſt pas de même. Selon les maximes du monde, que je ne vous conſeille pas pourtant de préférer à celles de l'Evangile, on ne les ſauroit repouſſer avec trop de vigueur; mais il y en a beaucoup qu'on croit de cette nature, qui n'en ſont pas; & c'eſt principalement en ces ſortes d'occaſions qu'on doit ſavoir les ſujets qui méritent qu'on en vienne à de pareilles extrémitez. Les coups, le démenti, les reproches de trahiſon & de lâcheté, ſont de ce nombre. Pour ceux-là, je n'ai rien à vous dire.

Je présupose qu'un homme qui a reçû quelqu'une de ces injures, n'est pas maître de son ressentiment; & j'ai sujet de croire, que puis que Dieu a la bonté de pardonner les premiers mouvemens, ceux qui éxercent les Loix ne seront pas plus difficiles.

La conduite qu'il faut tenir pour éviter de pareils malheurs, c'est de vivre fort sérieusement, & même de n'avoir aucun commerce, si l'on peut, avec les Personnes qui sont en réputation d'être quérelleurs; car enfin, quelque sageſſe qu'on puisse avoir, on n'en a point assez pour vivre tranquillement avec des Fous; & quand cela seroit, rien ne me

me paroîtroit plus fâcheux, que d'être obligé de ſe contraindre pour des Gens qui n'en valent pas la peine. Je ſai bien qu'il y a des momens malheureux, où quelque précaution qu'on puiſſe prendre, on ne ſauroit éviter une affaire; mais il faut convenir auſſi que cela eſt rare, & que de vingt querelles qui arrivent, il y en a plus des deux tiers qu'on éviteroit ſi l'on avoit de la prudence.

Il faut entr'autres choſes ſe défier des zèlez Indiſcrets. Il y a des Perſonnes qui ne ſauroient ſouffrir qu'on diſe la moindre choſe de leurs Amis, & qui prennent feu ſur la moindre Plaiſanterie

qu'on en fait. J'avouë que cela part d'un bon principe ; mais on ne ſonge pas qu'en ſe faiſant une affaire pour ſon Ami, on lui en fait une, & que le meilleur ſervice que nous puiſſions rendre à nos Amis, eſt de ne les point commettre. On doit repartir pour eux ſans doute, quand le ſujet en vaut la peine ; mais ce doit être d'une maniére qui les protége, ſans cabrer celui qui en parle.

Cette maxime eſt principalement néceſſaire à l'égard des Dames. Leur honneur eſt un point ſi délicat, que le meilleur ſervice qu'on leur puiſſe rendre, eſt de ne les mettre jamais en jeu. Sur cela

cela il eſt bon qu'il n'y ait ni tenant, ni aſſaillant. Ce ſeroit un combat, qui, de quelque maniére qu'il ſe pût tourner, ſe paſſeroit à leur déſavantage. Nous ne ſommes plus au tems de l'ancienne Chevalerie, où l'on jugeoit favorablement des choſes. Le Siécle où nous vivons eſt un peu moins charitable, & on auroit peine à s'empêcher de croire qu'un homme qui tireroit l'épée pour une Dame, n'y fût obligé par quelque reconnoiſſance. Le défenſeur en pareille accaſion, ſeroit plus à craindre que l'offenſeur; & je croi qu'une Dame qui aime ſa réputation, auroit beaucoup plus de ſujet de s'en plaindre.

Les Personnes qui parlent beaucoup sont d'ordinaire sujettes à ces sortes d'indiscrétions ; & l'on peut dire qu'elles ne sont pas propres pour la Cour. Il est bien mal-aisé de parler tant, sans se découvrir plus qu'on ne doit, & sans dire bien des choses inutiles, mais quand on ne diroit rien de répréhensible, je ne sai si un peu moins de prolixité ne feroit pas un meilleur effet. Les meilleures choses ont leur excès. La Voix & le Lut ont bien des charmes ; cependant entendez toûjours chanter & toûjours jouer du Lut, vous vous en lassez à la fin. Jugez ce qu'on a à souffrir d'une personne qui parle beau-

beaucoup, & qui pour une bonne choſe en dit mille qui ſont fatigantes.

La Converſation n'eſt pas de la nature des Harangues. Chacun doit écouter & parler à ſon tour. Elle ne doit être ni éloquente, ni étudiée; il faut que ce ſoit le hazard qui la conduiſe; que chacun s'y peigne en parlant; en un mot qu'elle ſoit naturelle.

Elle doit même, autant qu'il ſe peut, rouler ſur des matiéres indifférentes, ſur tout entre des Perſonnes de la Cour, qui ſont d'ordinaire les Eſpions les uns des autres. J'avouë qu'il eſt fâcheux d'être obligé de ſe contraindre avec tant de rigueur, & qu'on ſe prive par-

là

là d'une des plus grandes douceurs de la vie. Heureux qui peut trouver un Ami qui ſoit un autre lui-même, à qui il puiſſe confier ſes plus ſecrettes penſées ; & plus heureux encore, qui le peut rencontrer dans ſa Famille ! Il peut ſe vanter d'avoir trouvé un tréſor ineſtimable ; mais où les trouve-t-on ces Amis & ces Proches, avec qui il y ait ſûreté de parler à cœur ouvert de toutes choſes ? Il ne ſuffit pas qu'ils vous aiment, il faut encore qu'ils ſoient capables de ſecret. C'eſt un talent que Dieu n'a pas donné à tout le monde.

Il faut pourtant eſſayer de ſe faire un Ami qui ſoit fidelle ; car enfin une réſerve ſi exacte

éxacte eſt une peſante charge. La meilleure précaution qu'on puiſſe prendre dans une matiére ſi délicate, c'eſt de donner beaucoup à l'approbation générale. On doit croire que les yeux du Public ne ſont pas ſi ſujets à ſe méprendre que les nôtres, & que nous ſommes dans un tems, où l'on ne flate point aſſez les gens pour leur donner des qualitez qu'ils ne poſſédent pas. Quelque eſprit qu'on puiſſe avoir, il eſt bien mal-aiſé de ſe paſſer d'un Ami. Il y a des rencontres où nos propres intérêts nous aveuglent, & où les plus habiles ont beſoin de conſeil. La moitié des fautes qui ſe commettent viennent de-là,

& qui prend toutes ſes réſolutions dans ſa tête, eſt en grand danger de ſe méprendre.

L'Hiſtoire, au défaut d'un Ami, eſt d'un ſecours & d'une utilité conſidérable. C'eſt une ſource où l'on puiſe d'excellens conſeils ; on s'y inſtruit aux dépens des morts, ſans craindre qu'ils nous trahiſſent, ni qu'ils révélent nôtre ſecret. Comme on n'a rien à craindre ni à eſpérer d'eux, on ne les flate point, on cite leurs fautes ſans déguiſement. C'eſt un vaſte Théatre où l'on voit une infinité d'incidens ſur leſquels on peut régler ſa conduite. Les Livres de Morale, ni les ſentimens des Phi-

Philoſophes, ne nous inſtruiſent point de la même maniére; mais ſi cette lecture eſt néceſſaire pour tout le monde, elle l'eſt principalement pour les Perſonnes qui ſont en paſſe par leur rang, ou par leurs ſervices, de commander un jour des Armées. Il n'y a rien qui ouvre tant l'eſprit, & qui forme plus le jugement. Elle a donné des vûës aux plus grands Hommes; elle entre dans les Conſeils de Guerre; & il eſt malaiſé d'être bon Général ſi on ne la poſſéde parfaitement.

Elle n'eſt pas de moindre utilité dans les Ambaſſades. On y apprend les Rangs & les Préſéances des Couronnes,

nes, on y voit l'élévation des Maisons, l'érection des Duchez, des Parlemens & des grandes Charges; on s'y instruit des Mœurs, des Coûtumes, des Religions, & des Intérêts des Princes. Elle inspire de nobles sentimens; elle trouve sa place dans les conversations; & quand elle ne serviroit qu'à satisfaire la curiosité de ceux qui la lisent, elle mériteroit bien de n'être pas négligée.

N'ayez point sur tout trop d'impatience de faire paroître vôtre esprit en quelque genre que ce soit. Les contre-tems sur cela sont dangereux; & il arrive d'ordinaire à ceux qui veulent aller si vîte, qu'au lieu d'avancer ils re-

culent. Aquérez-vous une prononciation libre & aiſée. Que les termes dont vous vous ſervirez ſoient propres & ſignificatifs ; qu'ils ne ſoient ni trop relevez, ni trop rampans ; qu'il y ait une ſimplicité noble dans vos diſcours ; que le bon ſens y préſide toûjours. C'eſt lui qui tient le gouvernail, & ſans lui on ne ſauroit avoir cette juſteſſe & cette droiture d'eſprit, qui ſont ſi néceſſaires pour ſe conduire dans la vie.

Je ne ſai que vous dire ſur l'amour. C'eſt une paſſion qui peut faire de bons & de méchans effets. Le propre de l'amour étant de transformer l'objet qui aime dans l'objet aimé, cela dépend du

du mérite ou des mauvaises qualitez de la Personne à qui l'on s'attache. Quoi qu'il en soit, il ne faut jamais souffrir que cette passion nous fasse négliger nôtre devoir, & qu'elle l'emporte sur la gloire: l'Histoire nous aprend ce qu'il en coûta à Marc-Antoine, pour s'y être laissé aller avec trop d'aveuglement, lors qu'il abandonna sa fortune & son honneur pour suivre Cléopatre. Cependant il est d'un honnête Homme d'honorer les Dames. Le commerce en est agréable & utile. Une réprimande qui part d'une belle bouche à qui l'on veut plaire, fait souvent plus d'effet que tous les conseils

du monde, & je connois des Gens qui doivent à ce beau Séxe la meilleure partie de leur mérite.

Travaillez de bonne heure à vous rendre l'eſprit ſouple. Ceux qui abondent dans leur ſens, & qui décident d'un ton d'autorité, quelque raiſon qu'ils puiſſent avoir, n'aménent preſque jamais perſonne dans leurs ſentimens. Ce n'eſt pas qu'on ne doive ſoûtenir ſon opinion quand on la croit juſte; mais il faut que ce ſoit avec un certain tempérament, qui mette celui qui diſpute contre vous, en état de vous céder ſans chagrin. Que ſi les raiſons qu'il vous dit vous font connoître que vous avez

tort,

tort, ne vous opiniâtrez point dans une méchante Cauſe. Condamnez-vous le premier; c'eſt le moyen de vous tirer d'intrigue avec honneur, & de vous faire un mérite dont peu de Perſonnes ſont capables.

Ne faites jamais de fautes, s'il y a moyen; mais ſi vous êtes aſſez malheureux pour en faire, tâchez au moins d'en profiter. Qu'elles vous obligent à prendre des précautions contre vous-même, en fortifiant les endroits foibles de vôtre ame. Il arrive peu qu'on faſſe des fautes par ignorance; la raiſon condamne toûjours ce qui n'eſt pas bien; mais il arive ſouvent que n'étant pas ſi forte

que

que la paſſion qui lui réſiſte, elle n'a pas le pouvoir de retenir la volonté. C'eſt par cette raiſon qu'il faut preſque toûjours être en garde contre les endroits foibles. Il en eſt du cœur de l'Homme, comme d'une Place de guetre. Il y a des endroits qui ſont ſi forts qu'ils ſe défendent d'eux-mêmes. Un Homme libéral n'a pas beſoin d'être en garde contre l'avarice; un Homme ſobre contre l'intempérance; un Homme froid contre la colére; un Homme ferme contre la peur, ainſi du reſte; il n'a qu'à ſe laiſſer conduire à ſon tempérament. Il n'en eſt pas de même des endroits que la Nature n'a pas pris

ſoin de défendre. C'eſt-là qu'un Homme ſage doit donner des marques de la force de ſon eſprit, afin que s'il ne peut venir à bout de corriger ſes mauvaiſes inclinations, il faſſe en ſorte au moins qu'elles ne ſoient connuës que de lui. Je ſai que la choſe eſt difficile ; mais après tout, elle n'eſt pas impoſſible, quand on obſerve ſa conduite.

Une des choſes qui contribuë autant à ce deſſein, c'eſt d'avoir du panchant à juger bien de tout le monde, & de n'être pas critique. Ce caractére-là eſt odieux. On vous éxamine de ſi près qu'on s'apperçoit de vos défauts, & quand vous n'en au-

auriez pas, on vous en donne. Ce n'eſt pas que je déſapprouve la Critique. Elle ſert à nous inſtruire aux dépens d'autrui; mais je veux qu'elle ſe paſſe de nous-mêmes à nous-mêmes, autrement les ſuites en ſont dangereuſes. Quand on a des Amis, il faut avoir grand tort pour ne pas avoir raiſon. On n'en fait guére en s'érigeant en Cenſeur public. Il faut tout voir, en profiter, & ne rien dire.

Gardez-vous bien auſſi de vous laiſſer ſurprendre à l'Envie. Louez avec plaiſir ce qui mérite d'être loué. Rien ne marque plus la petiteſſe d'un cœur, que le chagrin qu'il a des louan-

ges qu'on donne aux autres. C'eſt un témoignage de malignité & de foibleſſe, qui ne peut partir que d'un méchant fond. Il y a de la ſupériorité à louër; parce que, comme dit Plutarque, celui qui donne eſt préſumé plus riche que celui qui reçoit; & de plus, c'eſt qu'il faut toûjours rendre juſtice au mérite, fût-ce dans la Perſonne de nos Ennemis.

Quoi que vous faſſiez, ayez un but. Il n'y a que les petits Eſprits & les cœurs ſans ambition qui vivent ſans deſſein; mais quelqu'avantage qui vous en puiſſe revenir, n'y parvenez jamais que par les belles voyes. Mettez-vous fortement

ment dans l'eſprit que le plus grand de tous les biens, eſt de n'avoir rien à ſe reprocher, & qu'on achéte les choſes trop cher quand il en coûte un repentir, qui eſt preſque toûjours ſuivi d'un fort grand mépris de ſoi-même. Quelque ſoin que nous aportions à nous cacher nos mauvais endroits, il y a peu de jours où ils ne ſe préſentent à nous avec toute leur laideur; & il n'y a point d'ame ſi corrompuë, où il n'y ait encore quelque choſe de bon qui la porte malgré elle à la haine du vice.

Songez ſouvent que vous êtes ſorti d'une Maiſon Illuſtre, qui a produit de grands Hommes, & qu'il vous ſe-

roit honteux de ne les pas imiter. Prenez pour modelle le plus considérable de vos Ancêtres. Instruisez-vous avec soin des actions qui l'ont fait distinguer, & des moyens dont il s'est servi pour parvenir à la réputation qu'il s'est aquise. Enquérez-vous même de ses défauts afin de les éviter; & s'il se peut, qu'il ne se passe jamais un jour, que vous ne fassiez quelque réfléxion sur vous-même.

Avis sur la Cour.

APRES avoir aquis de l'estime, il est raisonnable de songer à l'accroissement de sa fortune. Les hon-

honnêtes Gens ne ſauroient avoir trop de bien, parce qu'ils en font toûjours un bon uſage, & qu'au lieu de l'aimer pour l'amour de lui-même, ils ne le conſidérent que comme un moyen qui peut ſervir à faire paroître leur mérite. C'eſt par cette raiſon qu'il faut s'attacher à la Cour, puis que c'eſt-là que les graces ſe diſtribuent; mais il faut la regarder comme une Mer orageuſe, pleine de bancs & d'écueils, ſur laquelle il eſt aiſé de faire naufrage, à moins qu'on ne ſache s'y conduire.

La premiére choſe à quoi l'on doit s'attacher, c'eſt de ſavoir parfaitement les différens intérêts de la Cour où

l'on entre ; car quoi que toutes les Cours se ressemblent ; que celle-ci ait beaucoup de raport à celles qui l'ont précédée ; & qu'il y ait de certaines maximes générales qui ont toûjours été, & qui seront toûjours, il est pourtant certain que qui s'en tiendroit à ces maximes générales, n'avanceroit pas beaucoup ses affaires. Il ne suffit pas d'être secret, circonspect, régulier, assidu, complaisant, & flateur. Ces qualitez-là, quoi qu'essentielles, peuvent n'être d'aucune utilité, si le jugement ne sait les accommoder aux occasions ; l'importance est de savoir prendre son tems. Pour cela, il faut sur toutes cho-

choſes étudier l'eſprit de ſon Maître. A moins de le connoître à fond, il eſt mal-aiſé qu'on ne faſſe des contretems, qui en nous attirant des réponſes facheuſes, nous cauſent des dégoûts & des chagrins, qui contribuent ſouvent à la perte de nôtre fortune.

Ce n'eſt pas, quelque précaution qu'on puiſſe prendre pour demander des graces, qu'on ſoit aſſuré de les obtenir. On peut avoir des Concurrens qui les méritent, & en ce cas-là, on peut dire que la préférence dépend de l'étoile; mais au moins en demandant de la ſorte, ſi l'on eſt refuſé, on l'eſt avec douceur, & le refus qu'on

vous fait, vous met en passe de la premiére grace qui se présente.

Le dépit & l'impatience sont les choses du monde les plus nuisibles à la Cour; car outre qu'elles ôtent un certain air de joye & de liberté qui nous rend agréables, c'est qu'elles abandonnent le cœur à des mouvemens qui sont d'autant plus dangereux, qu'ils donnent presque toûjours quelqu'atteinte au respect.

Je sai bien que la Cour ne paroît pas toûjours juste dans la distribution de ses graces, soit qu'elle soit quelque fois obligée de différer les récompenses, soit qu'elle ait des vûës particuliéres qui sont hors

hors de nôtre connoiſſance, ou qu'on ſoit né ſous une étoile malheureuſe, que la perſévérance & le mérite ne peuvent vaincre ; mais quand elle ſeroit capable de faire des injuſtices (ce qu'on ne doit pas croire) quand on conſidére qu'il eſt inutile de ſe chagriner contre ſon Maître, & que cela ne ſert qu'à nous attirer ſa haine, on trouve que le meilleur parti eſt de remettre la partie à un autre tems, & de ſouffrir avec reſpect ce qu'auſſi-bien on ne ſauroit empêcher.

La vie d'un Courtiſan doit être une continuelle étude de ſoupleſſe d'eſprit. On ne fait point de faux pas à la Cour qui ne ſoit remarqué.

Comme l'intérêt y régne plus que toutes choſes, on doit être perſuadé que ceux qui vont le même chemin que nous, ſont autant de ſurveillans de nôtre conduite, qui ne manquent pas à ſe prévaloir de nos fautes. Il faut y être éternellement en garde, non ſeulement contre ceux qui nous environnent; mais encore contre nous-mêmes, avoir l'eſprit pliant & fléxible, & ſe propoſer toûjours un but qui nous méne à quelque choſe qui puiſſe augmenter nôtre fortune, ou nôtre gloire.

Pour réüſſir à ce deſſein, il faut, ſelon les différens Emplois où l'on eſt appellé, faire ſon devoir avec une extrême

trême application, afin que vôtre Maître, ou ceux sur qui il se repose du choix des personnes, puissent trouver en vous un sujet qui soit digne de leurs graces; car quelque inclination que les uns & les autres puissent avoir pour vous, il ne faut pas que vous les espériez, si vous ne leur donnez un prétexte légitime de vous préférer à une infinité de personnes, qui sont en droit de les prétendre.

Il ne faut pas non plus qu'un Courtisan, tel qu'il puisse être, se fie à son mérite, & à ses services, jusqu'au point de croire qu'on ne puisse se passer de lui. Nous sommes dans un tems, où l'on ne manque pas de su-

jets capables de remplir les places vacantes ; & toute opulente qu'eſt la Cour, je ne ſai ſi on ne pourroit pas dire qu'elle a moins de graces à faire, qu'il n'y a de perſonnes qui les méritent.

Cultivez la Protection des Miniſtres, & gardez-vous bien d'avoir la maladie de certains Eſprits inquiets, qui condamnent toûjours leur conduite. C'eſt blâmer ouvertement le choix que le Souverain a fait de leurs Perſonnes, & par un contrecoup qui n'eſt pas excuſable, bleſſer le reſpect qu'on eſt obligé de lui rendre. Les Particuliers ſont ſi éloignez des choſes, que quelque pénétration qu'ils puiſſent avoir,

avoir, ils n'en ſauroient parler qu'avec beaucoup d'incertitude. Les affaires font les Gens, & ſur ce principe on doit conclure que quand les Perſonnes qui ont été appellées au Miniſtére, y ſeroient entrées avec peu de capacité, elles s'y ſeroient renduës habiles par l'expérience.

C'eſt une maxime établie de tout tems, qu'il ne faut jamais lutter contre les Miniſtres. Comme c'eſt à eux d'entrer dans le détail, & qu'il eſt d'une néceſſité preſque indiſpenſable qu'on ſe rapporte des choſes les plus importantes à leur diſcernement, ils ont mille moyens de vous nuire quand ils ne

vous

vous aiment pas. Il faut donc essayer à les mettre dans vos intérêts, sans s'abaisser toutefois à des complaisances serviles. Ce sont de ces choses qu'ils n'éxigent pas des Personnes d'une certaine qualité. Il suffit d'honorer leur mérite & la dignité de leurs Emplois, de leur rendre des soins, & de chercher avec application les occasions de leur témoigner combien on est sensible aux graces qu'ils ont procurées.

Ce qu'il faut encore qu'un Courtisan évite avec un extrême soin, c'est de se piquer des mêmes choses que son Maître. La jalousie est un venin qui se contracte facilement. Ceux qui sont nez pour

pour être au deſſus des autres, ne peuvent ſouffrir qu'on les égale dans les qualitez dont ils ſe piquent. Il y a ſi peu loin chez eux de la jalouſie à la haine, que le chemin s'en fait en un moment.

Il y a plus d'eſprit qu'on ne penſe à cacher ſon eſprit. Il eſt bon d'être pénétrant, parce que cela vous donne des lumiéres dont vous pouvez profiter, & qu'en voyant tout, vous n'êtes la dupe de rien; mais il faut voir ſans faire ſemblant d'avoir vû. Naturellement nous n'aimons pas ceux qui veulent entrer malgré nous dans nos ſecrets. Depuis que vous paſſez pour fin, vous ne l'êtes

tes plus. On vous regarde comme un Espion ; on vous craint ; on vous fuit, & on prend tant de précaution contre vos lumiéres, qu'elles vous deviennent inutiles.

Gardez-vous bien aussi de vous brouiller avec les Dames, & ne soyez jamais de part d'aucune médisance contr'elles. Ce sont de dangereuses Ennemies ; mais quelque bien que vous y soyez, ne vous y fiez que de bonne sorte. La plûpart sont changeantes, & il y en a peu à qui l'on puisse confier son secret. Que si pour l'intérêt de vôtre fortune, vous vous trouvez obligé de rendre des soins particuliers à l'une d'elles, que ce soit vôtre

tre tête qui gouverne vôtre cœur. Il n'y a guére d'occaſions, où il ſoit plus néceſſaire d'avoir de la conduite.

Il n'en faut pas moins dans l'ordre de ſes affaires. Les dépenſes ordinaires de la Cour ſont grandes, & il y en a beaucoup d'imprévûës; de ſorte que pour peu qu'on donne aux paſſions & à la bagatelle, on ſe trouve obligé, manque de fond, à ſe retirer ſur ſa perte, & à renoncer à des eſpérances qui auroient eu leur effet, ſi on avoit été en état d'attendre.

C'eſt par cette raiſon qu'un Homme qui a de l'ambition & un grand rang à ſoûtenir, doit extrêmement pren-

prendre garde à sa conduite; car puis que la multitude des Personnes que la Cour est obligée de récompenser, retarde les graces, & que la corruption du Siécle fait qu'un mérite sans fortune, est un mérite sans éclat; un honnête Homme a beaucoup d'intérêt de se conserver les moyens de se faire paroître, & de se mettre en état d'attendre du tems les récompenses qu'il espére.

L'économie n'est pas une qualité qui brille; mais il n'y en a guére de plus solide. Elle tient un honnête milieu entre l'avarice & la prodigalité; & quoi qu'elle n'épargne que pour dépenser, elle est pourtant bonne ménagére.

nagére. C'eſt un abus de croire que l'avarice ſoit le ſoûtien des Maiſons. La plûpart des gens ruinez ſont avares, & ſi on vouloit un peu entrer dans le détail, on verroit que la libéralité n'a jamais ruiné perſonne.

La raiſon en eſt facile à trouver. C'eſt que tout ce qui porte le caractére de la vertu, a de l'ordre & de la conduite, & que le vice qui eſt inſéparable du déréglement, fait des effets conformes à ſa nature. Les Avares ne peuvent ſe défaire de leur argent, qu'avec une violence extrême. Ils aiment mieux qu'il leur coute cent piſtoles dans un an, que d'en donner cinquante aujourd'hui.

jourd'hui. L'économie eſt pour eux une ſcience inutile. Ils paſſent inſenſiblement de la dureté à l'injuſtice, de l'injuſtice à un décri univerſel, & de toutes ces choſes à la haine publique.

On doit également éviter la prodigalité. Si le principe n'en eſt pas ſi honteux, les conſéquences n'en ſont pas moins dangereuſes. Il y a de la folie à donner plus qu'on ne doit. Il faut que celui qui donne diſtribuë ſes graces avec ordre & diſcernement, & qu'il regarde ce qu'il donne comme un ſacrifice qu'il fait à ſon ambition & à ſa gloire. Je ne prétens pas pour cela qu'il diminuë ni ſon train, ni ſa table. Je veux

veux qu'il prenne le fond de ſes libéralitez ſur lui-même, en ſe privant des choſes ſuperfluës, ou de celles qui ne ſont pas abſolument néceſſaires? Ne vaut-il pas mieux jouer moins gros jeu, ou ne jouer point du tout, ou ſi vous voulez, ſe retrancher quelqu'autre choſe, & employer l'argent qu'il en coûteroit, à faire des actions de généroſité, qui vous aquiérent des Amis & des Serviteurs, qui contribuent ſouvent à l'avancement de vôtre fortune! O l'excellent ménage, que celui qui va à faire dire du bien de ſoi, & à augmenter ſon eſtime! C'eſt en tenant cette conduite qu'on mérite véritablement

blement la qualité de Grand Seigneur, qu'on se fait aimer & estimer de tout le monde, & qu'on s'attire des bénédictions infinies.

Je sai que le langage que je tiens est un stile Gotique pour la plûpart des grands Seigneurs ; qu'ils s'imaginent qu'il suffit, pour passer pour tel, d'avoir beaucoup de naissance, & beaucoup de bien. Cependant, s'ils y pensoient sérieusement, ils conviendroient qu'on n'est grand Seigneur qu'à proportion de ce qu'on a l'ame grande. Ils feroient plus. Ils entreroient, avec plus de réfléxion qu'ils ne font, dans la connoissance de leurs affaires, & ils verroient que

des

des diſſipations qui ſe font chez eux par leur négligence, ils ſeroient en état de faire des Créatures.

Du moins éviteroient-ils par-là, les injuſtices, où le déſordre de leurs affaires les engage, & leur honneur en ſeroit même plus en ſûreté; car enfin, il n'y a guére de vertu qui ſoit à l'épreuve de la néceſſité. On ne peut ſe réſoudre à diminuer ſa dépenſe de gré à gré; & ſi on pouvoit lire dans les cœurs, on verroit que cette obligation qu'on ſe fait de finir comme on a commencé, eſt une des choſes qui a le plus donné d'atteintes à l'honneur.

Le pis que j'y trouve, c'eſt

que la conscience en souffre, & qu'insensiblement on s'endurcit si fort aux injustices, qu'on ne s'en fait plus de peine. Cependant, les conséquences n'en sont pas petites, si on est persuadé, comme on le doit être, & comme tout le monde l'est sans doute, qu'après cette vie on sera récompensé, ou puni selon ses œuvres.

Le reméde à de si grands maux, est de concilier en soi les vertus Chrêtiennes & les vertus Morales. Ce n'est pas sans raison qu'on a remarqué qu'elles ont un certain enchaînement entr'elles, qui fait qu'elles se soûtiennent les unes les autres. En effet, ayez de la prudence, vous

vous avez de la juſtice ; ayez de la juſtice, vous avez de l'honneur ; ayez de l'honneur, vous avez de la conſcience. Voila en racourci les qualitez d'un honnête Homme ; & qui prend le contrepié, s'appuye ſur des faux principes. La plûpart des gens s'imaginent que pour être en eſtime dans le monde, il ſuffit d'avoir l'eſprit agréable, & de faire une groſſe dépenſe, & que l'honneur & la conſcience doivent être comptez pour rien, ou du moins pour peu de choſe. Cependant, ces mêmes Perſonnes veulent qu'on croye qu'elles ont de l'honneur & de la probité, quoi qu'elles ne faſſent rien

qui n'y répugne; & je n'en comprens pas la raiſon, ſi ce n'eſt qu'il y a des vertus privilégiées, auxquelles les plus déſordonnez n'oſeroient renoncer en face.

Nous voyons des Gens qui ſe vantent hautement de leurs débauches, & qui parlent même aſſez cavaliérement des choſes ſaintes; mais nous n'en voyons point qui ſe vantent d'être fourbes, ingrats, & de n'avoir ni probité, ni honneur. Perſonne ne paſſe de condamnation là-deſſus, quoi qu'il y en ait une infinité de condamnables.

Il n'en eſt pas de même de l'eſprit. Ceux qui en ont le plus, ſont ceux qui affectent

ſur

ſur cela une plus grande modeſtie. Ils ſeroient pourtant bien fachez qu'on les crût. Ils y donnent bon ordre, par la maniére dont ils s'en défendent. Ils ne font ſemblant d'y renoncer, que parce qu'ils ſavent bien qu'on ne les croira pas, & que lors qu'on en a, on ne manque pas d'occaſions de le faire paroître.

Pour du jugement ils s'en piquent, quoi que ce ſoit leur foible; ou plûtôt parce que c'eſt leur foible; leurs affaires domeſtiques ſont de trop petite étenduë pour leur capacité, ils jugent de tout ſouverainement, & il y a peu de choſes qui ne paſſent par leur cenſure. Jugez par-là

combien le jugement, la probité & l'honneur, ſont des qualitez eſtimables, puis que ceux qui ne les ont pas & qui ne ſe cachent pas trop ſur le reſte, ne peuvent ſe réſoudre de l'avouer; mais à dire le vrai, leurs déguiſemens ſont fort inutiles. Nous ſommes dans un ſiécle éclairé, où l'on ne ſe laiſſe pas long-tems tromper aux aparences; & tôt ou tard on découvre qui nous ſommes.

Agiſſez donc dans toutes les actions de vôtre vie comme ſi on liſoit au fond de vôtre cœur; & ne vous brouillez jamais avec ce Juge intérieur, qui ne laiſſe rien échaper à ſa connoiſſance. Quand vous ne tireriez d'autre

tre fruit de vôtre mérite, que celui d'être content de vous, vous ne feriez pas à plaindre. *Il ne dépend pas de nous d'être heureux; mais il dépend de nous de mériter de l'être.*

Avis sur les maniéres d'écrire.

L'Abſence fait quaſi la ſeule différence qu'il y a entre ſe parler & s'écrire. Il y a à la vérité, plus d'ordre & d'arrangement dans les Lettres que dans la converſation; mais après tout, c'eſt toûjours ſe parler, & c'eſt ce qui a fait dire à ceux qui ſont les plus entendus en cette ma-

tiére, qu'il faut écrire comme on parle. Cette methode, qui eſt ſans doute la meilleure, parce qu'elle eſt la plus naturelle, n'étoit pas autrefois en uſage. On prenoit de longs détours, avant que d'entrer dans le ſujet dont on vouloit parler, & on n'en prenoit pas moins pour en ſortir; de ſorte que le commerce des Lettres qui contribuë ſi fort à réjouïr l'eſprit, ne ſervoit qu'à le mettre à la torture. Un des premiers à qui on eut obligation de ce changement, fut *Voiture*, & depuis on a ſi bien compris qu'il avoit raiſon, que ceux qui l'ont ſuivi, ont eſſayé de ſe faire à ſes maniéres.

On

On écrit, ou en Lettre, ou en Billet. La maniére d'écrire en Billet, ne fut pratiquée dans les commencemens, que par les Perſonnes qui s'écrivoient, par éxemple, de Paris à Paris; même pour l'ordinaire, elles s'écrivoient en tierce perſonne. Ces Billets-là, la plûpart du tems, n'étoient point ſignez, & on ſe contentoit de finir par un, *je ſuis tout à vous*, ou quelque choſe de ſemblable.

Depuis, comme les Lettres ont quelque choſe de plus gênant, & qu'elles aſſujettiſſent à des diſtinctions, qui obligent les Perſonnes inférieures à traiter les autres avec plus de reſpect, ſoit en

laissant plus d'intervale entre l'inscription & la premiére ligne, ou en donnant par éxemple, *du très-humble & très-obéïssant Serviteur*, à des Personnes qui se contenteroient de vous donner *du très-humble*; la plûpart des gens, pour éviter cette distinction, se sont avisez d'écrire en Billet, & on n'écrit presque plus d'une autre maniére. Cependant, cela n'empêche pas que dans le corps du Billet, on ne puisse ménager le respect qu'on doit à ceux qui sont au dessus de soi, & qu'on ne puisse aussi garder quelque marque de distinction avec ceux qui nous sont inférieurs; car, quoi qu'on doive être civil, il

il ne faut pas traiter tout le monde également. Il n'y a rien de ſi juſte que la ſubordination, & on la doit plus réguliérement garder dans les Lettres, que dans la converſation, parce que les paroles s'envolent, & que les choſes écrites demeurent.

On écrit à ſes Supérieurs, ou à ſes Egaux, ou à ſes Inférieurs. Tout cela doit avoir ſes différences; c'eſt au jugement à les régler. Il n'en faut faire ni trop, ni trop peu; mais ſi on avoit à pancher d'un côté, il vaudroit mieux être trop civil, que de ne l'être pas aſſez.

Pour en faire un juſte diſcernement, il faut entendre la force des qualitez qu'on

donne dans les souscriptions. Entre ces qualitez-là, il y en a de simples, & de redoublées, qui vont du plus au moins, selon le rang que je leur vais donner dans cet Ecrit. Les simples sont, *Vôtre très-humble, Vôtre très-obéïssant, Vôtre très-obligé, Vôtre très-aquis, Vôtre très-affectionné, Vôtre plus affectionné à vous servir, Vôtre plus affectionné à vous faire service.*

Les redoublées sont, *Vôtre très-humble & très-obéïssant, Vôtre très-humble & tres-obligé, Vôtre très-humble & très-aquis, Vôtre très-humble & très-affectionné*; car dès qu'on donne du *Très*, on ne dit plus *à vous servir*,

vir, ni *à vous faire ſervice.* Auſſi ne traite-t-on de la ſorte que des Perſonnes fort inférieures.

Il y a encore une autre remarque qui regarde le *Très*, qu'il eſt néceſſaire de faire; c'eſt, que quoi que le terme d'*Obéïſſant*, ſoit au deſſous de celui d'*Affectionné*, la qualité de *très-humble*, jointe à celle de *très-affectionné*, eſt plus ſoûmiſe que celle de *très-humble & obéïſſant*, à cauſe des deux *Très* qui ſe trouvent dans la premiére. Au reſte, il faut toûjours mettre la datte au bas de la feuille, quand on écrit à des Perſonnes qualifiées. Regardez à donner les mêmes qualitez dans la

souscription que celles qu'on vous a données quand les personnes sont égales, & à ne point faire de compliment pour un tiers, dans les Lettres que vous écrivez aux personnes à qui vous devez du respect.

Il y a cinq sortes de genre d'écrire, les Lettres d'affaires, les Lettres familiéres, les Lettres galantes, les Billets doux, & les Lettres de compliment.

Quand on écrit pour affaire, il faut entrer d'abord dans le sujet, se servir des termes propres à la chose dont on parle; s'expliquer clairement & sans confusion; & si on a à parler de plus d'une affaire, comme il n'est pas

pas néceſſaire que le ſtile ſoit lié dans ce genre-là, il eſt bon d'écrire par article.

Les Lettres familiéres portent leur tître avec elles, elles doivent être toutes unies. Il faut que lors que vôtre Ami les reçoit, il s'imagine que vous lui parlez, qu'il puiſſe dire, *je le reconnois, il me ſemble que je l'entens, voila ſon caractére.* Cependant, quoi que l'eſprit n'y doive pas briller, il faut pourtant que les termes ſoient juſtes, & qu'on y remarque un certain tour de qualité, où les perſonnes du commun ne parviennent que rarement.

Les Lettres galantes ont un caractére particulier. Il faut

faut qu'il y entre de l'enjouëment & du badinage dans les endroits qui en ſont ſuſceptibles ; que le ſtile en ſoit doux & coulant ; la louange délicate & fine ; la raillerie flateuſe & inſinuante ; que les périodes ſoient courtes, parce que plus il y en a dans une Lettre, plus il y a de penſées ; qu'il n'y ait rien de languiſſant, ni de froid ; & comme ces Lettres-là ne ſont faites que pour plaire, il faut prendre garde qu'elles n'ennuyent.

Pour les Billets doux, comme c'eſt l'ouvrage du cœur, il faut qu'il y paroiſſe plus de tendreſſe que d'eſprit ; qu'il y ait une certaine langueur reſpectueuſe & tou-

touchante, qui attire la compaſſion de la perſonne à qui l'on écrit ; qu'ils ne ſoient pas longs, & qu'il n'y paroiſſe rien d'étudié. Mais les inſtructions que je pourrois vous donner là-deſſus, ſeroient plus propres à vous faire diſtinguer les faux des véritables, qu'à vous aprendre à les faire. Dès qu'on eſt fortement touché, on n'a qu'à ſe laiſſer conduire aux ſentimens de ſon cœur. Il n'appartient qu'à lui de ſavoir parfaitement le langage de l'amour.

Les Lettres de compliment ont pour objet, de certains devoirs que la ſociété civile oblige de ſe rendre les uns aux autres, dans

les

les différentes occasions qui se présentent. On les appelle Lettres de compliment, parce qu'on n'y remarque point ce véritable caractére d'amitié, qui fait connoître que celui qui les écrit est sensiblement touché du bien ou du mal qui nous arrive. Ces Lettres-là doivent être civiles & obligeantes, & n'être guére plus longues que les complimens qu'on se fait à la rencontre. Il faut pourtant garder des mesures du côté de l'expression. Les complimens & la dissimulation ont tant de rapport ensemble, qu'il est dangereux de s'y méprendre. Il en faut user comme les Gens sages font de la Mo-

Mode. Ils la ſuivent, parce que c'eſt un uſage établi par la coûtume; mais ils ne l'outrent pas.

La Poëſie eſt encore un autre genre d'écrire. Pour y réüſſir, il faut en avoir le génie, & l'on doit y renoncer, s'il n'a pas plû à celui qui diſtribuë les talens, de vous accorder celui-là. Ce n'eſt pas une néceſſité de faire des Vers, & il eſt imprudent de s'y commettre, ſi l'on ne ſe trouve pas les diſpoſitions qu'il faut avoir pour cela; mais quand vous auriez tout le génie qu'il ſeroit à deſirer pour y réüſſir, je ne vous conſeillerois pas d'entreprendre de longs Ouvrages. Ce ſeroit dommage

ge qu'un homme de qualité perdît beaucoup de tems à de pareilles choſes. Il peut faire une Chanſon, ou un Madrigal à la rencontre, & je lui paſſe juſqu'à l'Elégie, lors qu'il eſt amoureux d'une perſonne qui peut lui faire honneur dans le monde; car de rimer pour la premiére venuë, & d'en faire l'amoureux, cela n'eſt point d'un Galant homme. Il ne faut jamais profaner ſon encens, ni s'ériger en faiſeur de Vers; ſur tout il n'en faut jamais faire de Satiriques: il n'y a rien qui faſſe tant d'ennemis, & il n'y a rien même de ſi bas; car ſi les gens ne vous ont point fait de mal, pourquoi leur en faire? & ſi

vous

vous avez ſujet de vous en plaindre, vous devez ſonger que de pareilles armes ſont bien honteuſes entre les mains d'un honnête Homme.

Sur tout, en quelque genre que vous écriviez, ne vous tirez jamais de vôtre caractére. Chacun peut plaire dans le ſien, pourvû qu'il le cultive. Un Mélancolique qui voudroit imiter le ſtile d'un Enjoué, n'y réüſſiroit pas. Il en eſt de même d'un Enjoué qui voudroit imiter le ſérieux d'un Mélancolique. Il ne faut jamais ſe déplacer, ni devenir le Copiſte des autres.

Fin de la premiére Partie.

TABLE DES MATIERES.

DE la crainte de Dieu, & du respect qu'on doit avoir pour les choses saintes. pag. 11

Qu'après Dieu, rien ne doit être si cher à un honnête Homme que son honneur. 12

Que la réputation est sujette au caprice de la Fortune, mais que tôt ou tard la vérité se fait connoître. 13

Des qualitez essentielles d'un honnête Homme, & qu'elles consistent principalement dans la bonté

bonté du cœur. 14
Des mauvais effets de la fauſſe gloire. 15
Qu'il faut garder ſon rang ſans ſe faire haïr. 16
Qu'il faut éviter les méchantes compagnies, & donner d'abord de bonnes impreſſions de ſoi. 17
Qu'il faut être ſage & que le Roi n'honore de ſa bienveillance, que les Perſonnes de ce caractére. 18
Que la ſageſſe & les honnêtes plaiſirs ne ſont pas incompatibles. 19
Qu'il faut avoir une noble audace ſans avoir de préſomption. 20
Qu'il faut haïr tous les vices, ſur tout le menſonge & l'yvrognerie. 21
Qu'il ne faut négliger aucune des qualitez extérieures. 23
Qu'il faut ſur tout avoir ſoin de celles de l'eſprit. 25
Que le meilleur de tous les Livres ne vaut pas la ſcience du monde. 26

De la Raillerie. 27
De la Plaiſanterie. 29
Qu'il eſt néceſſaire d'entendre raillerie en de certaines rencontres. 30
Qu'on ne la doit pas confondre avec l'offenſe, & qu'il faut ſavoir diſtinguer les choſes qui obligent à avoir du reſſentiment, de celles qui n'y obligent pas. 32
De quelle maniére on peut repouſſer les injures, & en quel cas les reſſentimens peuvent être tolérez. 33
La conduite qu'il faut tenir pour éviter de pareils malheurs. 34
Qu'il faut ſe défier des zélez indiſcrets, & de quelle maniére on doit repartir pour ſes Amis 35
Que cette maxime eſt principalement néceſſaire à tenir à l'égard des Dames. 36
Que les perſonnes qui parlent beaucoup ſont ordinairement indiſcrettes, & qu'elles ne ſont pas propres pour la Cour. 38
De

DES MATIE'RES 97
De la Converſation. 39
Qu'elle doit rouler ſur les matiéres indifférentes entre les perſonnes de la Cour. ibid.
De la néceſſité qu'il y a de ſe faire un Ami ; & des précautions qu'il faut apporter pour en faire le choix. 40
Que l'Hiſtoire, au défaut d'un Ami, eſt d'une utilité conſidérable, & qu'on ne peut être un bon Général qu'on ne la poſſéde parfaitement. 42
Qu'elle n'eſt pas moins néceſſaire aux perſonnes qui ſont appellées aux Ambaſſades. 43
Qu'il ne faut pas avoir trop d'impatience de faire paroître ſon eſprit, & de la maniére dont on s'en doit ſervir. 44
Des bons & des mauvais effets de l'amour. 45
La néceſſité qu'il y a d'avoir l'eſprit ſouple, pour réüſſir dans le monde. 47

De l'utilité qu'on tire de ſes fautes, quand on en ſait faire un bon uſage. 48
Des bons & des mauvais effets de la Critique. 50
Qu'un bon cœur n'eſt point ſujet à l'envie. 51
Qu'il faut avoir un but dans tout ce qu'on fait, & qu'on ne doit jamais ſe ſervir des moyens défendus pour y parvenir. 52
Qu'il faut prendre pour modelle celui de ſes Ancêtres, qui a eu le plus de mérite. 53
Qu'après s'être aquis de l'eſtime, il faut travailler pour ſa fortune, & qu'une Perſonne de qualité ne la peut faire qu'à la Cour. 54
Que pour réüſſir, il faut ſavoir les intérêts des perſonnes qui y font les principales figures. 55
De quelle maniére il faut y demander les graces. 57
Que le dépit & l'impatience ſont des

des qualitez nuiſibles à un Courtiſan. 58
Qu'il faut ſouffrir avec patience & avec reſpect les retardemens que la Cour apporte quelque fois à récompenſer ceux qui la ſervent. ibid.
Que la vie d'un Courtiſan doit être une continuelle étude de ſoupleſſe d'eſprit. 59
Que pour réüſſir à la Cour, & en quoi que ce ſoit, il faut une extrême application. 60
Qu'il ne faut pas qu'un Courtiſan, quelque mérite qu'il puiſſe avoir, ſe fie aſſez à ſa capacité pour croire qu'on ne puiſſe ſe paſſer de lui. 61
Qu'il faut cultiver la Protection des Miniſtres. 62
Du bien & du mal qu'ils vous peuvent faire. 63
Qu'il ne faut pas qu'un Courtiſan ſe pique des mêmes qualitez que ſon Maître. 64

Qu'il y a plus d'esprit qu'on ne pense à cacher son esprit. 65
Qu'il ne faut jamais mettre le parti des Dames contre soi. 66
Qu'il faut qu'un Courtisan apporte un grand ordre dans ses affaires. 67
Des conséquences qu'il y a d'y manquer. ibid.
De l'avarice. & que c'est une erreur de croire qu'elle soit le soûtien des Maisons. 68
Des raisons qui sont la preuve du Chapitre précédent. 69
Des mauvais effets de la prodigalité, & de la maniére de donner. 70
Que cette maxime n'est pas à la mode chez la plûpart des Grands Seigneurs. 72
Des malheurs où le desordre de leur conduite les engage. 73
Que ce qu'il y a de plus facheux, c'est que leur conscience en souffre. ibid.
Des

Des remédes à de si grands maux. 74

Qu'il y a des vertus privilégiées, auxquelles les plus desordonnez n'osent renoncer publiquement. 76

Qu'il faut agir dans toutes les actions de la vie, comme si on pénétroit au fond de nôtre cœur. 78

Avis sur les maniéres d'écrire. 79

Fin de la Table.

INSTRUCTIONS POUR UN JEUNE SEIGNEUR, OU L'IDÉE D'UN GALANT HOMME.

PAR

Mr. DE LA CHETARDIE.

SECONDE PARTIE.

A LA HAYE,
Chez GUILLAUME DE VOYS, dans le Pooten, à l'Enseigne de GROTIUS.

M. DCC. XXI.

INSTRUCTIONS POUR UN JEUNE SEIGNEUR.

SECONDE PARTIE.

LE Ridicule eſt encore un étrange foible, & on a d'autant plus de peine à s'en corriger, que c'eſt un défaut qu'on porte avec ſoi ſans le connoître. Ce n'eſt pas que les Ridicules n'ayent de l'eſprit; il y en a même qui en ont plus que le commun des Gens; mais ce ſont

des esprits gâtez par la présomption que l'amour-propre séduit, qui en les aveuglant, leur fait croire qu'ils ne sont pas capables de se méprendre ; enfin, des esprits déplacez, qui négligent les talens qu'ils ont reçû du Ciel, pour s'appliquer à des choses à quoi il ne les a pas destinez ; qui font leur fort de ce qui est leur foible, & qui jusques dans leurs moindres actions, se veulent donner des airs de différence qui achévent de les perdre.

C'est par-là qu'ils donnent dans tous les piéges qu'on leur tend, & qu'insensiblement ils deviennent l'objet du mépris de tout le mon-

monde. Je ne ſai ſi un vice médiocre ne ſeroit pas préférable à ce défaut; car enfin, le vice nous quitte, ou nous le quittons : mais depuis qu'on s'eſt érigé en ridicule, on n'en revient point. Comme on l'eſt ſans croire qu'on le ſoit, on s'abandonne à ſon panchant ; & ſemblable à ces Voyageurs, qui depuis qu'ils ſe ſont écartez du droit chemin, s'en éloignent à proportion des pas qu'ils font, il arrive que plus on vieillit, plus on ſe tourne en ridicule.

Le moyen de s'en garantir, c'eſt de ſuivre un train de vie ordinaire ; de ne ſe piquer de rien, & de s'ob-

ſerver plus dans les petites choſes que dans les grandes. C'eſt dans les bagatelles où l'ame ſe manifeſte davantage. Les grandes choſes impoſent à tout le monde une égale néceſſité de les faire, & nous voyons peu de perſonnes qui y manquent.

Travaillez donc de bonne heure à vous précautionner contre un défaut auſſi nuiſible. Défiez-vous, ſur tout, des louanges extraordinaires. Mettez-vous fortement dans l'eſprit, que nous ſommes dans un tems, où chacun cherche à ſe moquer de ſon prochain; que cela ſe fait ſouvent ſous les plus belles apparences du monde; qu'il eſt dangereux de ſe livrer,

vrer, & qu'on ne ſauroit être trop en garde contre les malices du Siécle.

Une choſe à quoi il faut auſſi beaucoup prendre garde; c'eſt que ce qui eſt nôtre fort, devient ſouvent nôtre foible, par le mauvais uſage que nous en faiſons. Par éxemple, il eſt beau de ſavoir l'Hiſtoire, de faire des Vers, de chanter bien, de danſer de bonne grace, & de faire agréablement un Conte. Mais ſi celui qui fait des Vers, ou qui ſait l'Hiſtoire, cherche à vous en parler ſans que l'occaſion s'en preſente; que celui qui fait bien un Conte, veuille toûjours conter, & ainſi du reſte, il ſe trouvera que par

le mauvais usage que les uns & les autres feront de leurs talens, ils se tourneront en ridicules. Jugez, à plus forte raison, ce que ce peut être de ceux qui pêchent dans le fond, & dans les maniéres.

Ce contretems arrive d'ordinaire par l'avidité qu'on a de faire dire du bien de soi. Ce sentiment-là n'est pas condamnable, pourvû qu'il ne soit pas immodéré, & que l'orgueil n'en soit pas le principe. Je sai bien qu'il y a des génies supérieurs, qui sont en droit de prétendre des différences; mais ce sont de ces droits qu'il faut éxercer avec beaucoup de délicatesse. Naturellement nous

nous n'aimons pas qu'on nous ſurpaſſe, principalement du côté de l'eſprit. Ainſi, à moins qu'on ne desintéreſſe les gens par beaucoup de modeſtie, on court riſque de les révolter contre ſoi, & de leur déplaire par le même endroit, par où on avoit deſſein de s'attirer leur eſtime.

La meilleure maniére de s'inſinuer dans les eſprits, eſt de les tourner du côté qu'ils ſont le plus en état de vous plaire; car outre qu'en les mettant dans leur fort, vous vous mettez en état d'en tirer quelque utilité, c'eſt qu'ils ſe retirent toûjours contens d'eux-mêmes d'auprès de vous. Cela fait qu'ils

qu'ils n'ont point de peine à convenir de vôtre mérite, parce qu'ils croyent vous avoir persuadé du leur, qu'ils disent mille biens de vous, & qu'ils vous élévent au de-là de ce que vous auriez pû prétendre.

Le bon esprit est celui qui s'accommode à tout le monde, & qui sait se hausser & se baisser, selon les occasions qui se présentent. L'esprit d'un grand Homme n'a point de poste fixe; rien ne doit être au dessus ni au dessous de sa connoissance; mais il ne faut pas que la simple curiosité en soit le motif. Un homme sage doit avoir une fin principale à laquelle toutes les au-

autres se rapportent ; & ce n'est que dans cette vûë que je vous conseille d'entrer dans le détail des choses qui ne sont pas de vôtre état.

Il n'appartient pas à toutes sortes de personnes de savoir manier les esprits. Cependant, il n'y a pas de Science plus utile ; c'est par-là qu'on s'accrédite dans le monde, qu'on se rend nécessaire & qu'on se fraye un chemin aux grandes choses.

Cet empire qu'on est obligé de s'aquérir sur les esprits pour les gouverner, doit être doux & imperceptible. C'est par cette raison que les esprits de feu n'y sont pas si propres que les

les autres. Leur vivacité ne cache pas assez leur marche ; on pénétre trop vîte dans leurs sentimens ; dès les premiers pas qu'ils font, ils se rendent suspects ; & l'on craint de tomber entre des mains qui vont si vîte.

La délicatesse fait, à mon gré, la plus belle partie de l'esprit, & je croi qu'on peut dire qu'elle en est la quinte-essence. Les esprits délicats pensent les choses finement, & toutes leurs expressions répondent à la finesse de leurs pensées. Le feu qui les anime est un feu réglé, qui ne les méne pas plus loin qu'ils ne veulent. Ils ont le talent de se faire entendre sans se commettre, &

& ils ont cela d'agréable, qu'on entre avec plaiſir dans toutes leurs penſées.

Le moyen d'aquérir une qualité ſi néceſſaire pour les perſonnes qui ont à vivre dans le monde, c'eſt d'être ſouvent en commerce avec celles qui la poſſédent, & de concevoir une extrême averſion pour ces ſortes de groſſiéretez malhonnêtes, qui ne ſont que trop ſouvent dans la bouche des perſonnes les plus qualifiées. Il n'y a rien qui gâte plus le goût d'un honnête homme. La commodité qu'il y a de fournir à de pareilles converſations, apareſſe l'eſprit, & jette inſenſiblement ceux qui en font coûtume,

en

en des familiaritez honteuſes, qui ſont contre le reſpect que les gens de qualité ſe doivent les uns aux autres, & à eux-mêmes.

Le jeu de mains ſuccéde inſenſiblement à ce déſordre, & c'eſt de cet indigne jeu de mains, qu'on ne dévroit tolérer qu'à des Laquais, qu'on a vû naître tant de déſaſtres. La plus juſte quérelle eſt embaraſſante & facheuſe. Jugez à plus forte raiſon quelle douleur on doit avoir d'en venir aux derniéres extrémitez, bien ſouvent avec ſon meilleur Ami, pour un coup rendu peut-être un peu plus fort qu'il n'avoit été reçû ? Fuyez comme un écueil

per-

pernicieux, la fréquentation des perſonnes qui ont un panchant autant à craindre; & ſi par malheur vous vous ſentez obligé d'avoir du reſſentiment, ne frapez point, ou ne frapez que de l'Epée.

Je ne prétens pas pour cela que vous viviez d'une maniére gênante, ni que vôtre ſageſſe dégénére dans une contrainte mélancolique. La ſageſſe n'eſt pas incompatible avec une certaine liberté d'eſprit, qui ſied ſi bien à tout le monde. C'eſt où les gens qui ne ſavent pas vivre, ont accoûtumé de ſe méprendre. Quand ils veulent ſe donner cette liberté d'eſprit dont je parle, ils

ils vont jusqu'à l'emportement; & lors qu'ils se trouvent dans un lieu qui les oblige à garder le respect, ils tombent dans un sérieux triste & mélancolique, qui ne différe pas beaucoup de la bêtise.

Cela vient de la timidité que la crainte du monde leur inspire. Comme l'esprit ne se produit que dans la liberté, & qu'il est mal-aisé d'en avoir dans un lieu où l'on est toûjours en allarmes, c'est ce qui fait qu'ils sont si déconcertez, & que souvent avec de l'esprit ils paroissent des Bêtes.

Cependant, ce monde qu'ils craignent si fort, n'est pas d'un accès si difficile qu'ils

qu'ils le croyent. L'expérience nous apprend qu'il eſt plus aiſé d'y vivre qu'ailleurs, pourvû qu'un commerce plat & honteux ne nous en éloigne pas; car enfin, il eſt certain que nos cœurs ſuivent d'ordinaire les ſentimens des Perſonnes que nous pratiquons, que les honnêtes gens nous élévent, & que les autres nous abaiſſent.

Je ſai qu'il y a de jeunes gens qui craignent le monde, parce qu'ils ont peur de faire des fautes. Cette timidité, pendant quelque tems, peut avoir ſon excuſe; mais il ne faut pas ſouffrir qu'elle prenne racine dans nôtre cœur. On paſſe

ſe aiſément ſur ce chapitre-là, de la crainte à la haine; & à force de haïr le monde, on tombe à la fin dans un abaiſſement d'où l'on ne ſe reléve qu'avec peine.

Le moyen de vaincre cette timidité, qui ſouvent eſt mal expliquée, c'eſt de ne négliger aucune des qualitez qui peuvent ſervir à nous produire dans le monde. L'ignorance eſt preſque toûjours la cauſe de cette timidité dont je parle. Quand on ne ſait rien, on eſt obligé de ſe taire: & quand on eſt réduit à un ſilence forcé, on fait un mauvais perſonnage.

La lecture eſt un des meilleurs remédes qu'on puiſſe op-

oppoſer à l'ignorance; mais il faut qu'elle ſe convertiſſe en ſubſtance, par les réfléxions qu'on fait ſur les bonnes choſes qu'on a lûës. C'eſt par cette raiſon qu'il faut s'attacher à lire de bons Livres; car puis que la lecture eſt la nourriture de l'eſprit, on a grand intérêt de ne donner au ſien que des choſes ſolides.

Ce qu'on doit encore obſerver ſur la lecture, c'eſt qu'il faut qu'elle occupe plus l'entendement que la mémoire. Les eſprits de ce caractére laiſſent languir le feu de leur imagination, & ne produiſent rien d'eux-mêmes. Ce ſont des eſprits faits de piéces rapportées,

tées, qui, quoi que bonnes, n'ont pourtant aucun agrément dans la bouche de ceux qui les citent, parce qu'elles ne sont point animées d'un certain feu, qui accompagne d'ordinaire les pensées que nous tirons de nôtre propre fond.

C'est ainsi que les meilleures choses deviennent inutiles, par le mauvais usage qu'on en fait; & que la lecture, toute excellente qu'elle est, ne produit pas de fort bons effets, quand on ne s'en sert pas comme on le devroit faire.

La meilleure maniére de s'en servir, est de s'entretenir avec quelque personne d'esprit, des choses qu'on

a

a lûës. En tenant cette conduite, on apprend à raiſonner, & à rendre compte de ce qu'on a lû. On ſe fait une mémoire locale, qui s'efface bien moins que l'autre; & on mêle ſi bien l'Art & la Nature, qu'on n'en ſauroit plus faire la différence.

Au reſte, quoi qu'il ſemble que l'ignorance & la préſomption ſoient de différente nature, elles ne laiſſent pas néanmoins de ſe rencontrer ſouvent enſemble en un même ſujet. Pour bien entrer dans cette penſée, il faut obſerver qu'il y a deux ſortes de préſomption; l'une, qui part de la bonne opinion qu'on a de ſa

ſuffiſance ; l'autre, de la honte qu'on a de s'enquérir des choſes qu'on ne ſait pas, parce que c'eſt avouer qu'on les ignore. L'une & l'autre ſont condamnables ; car pour commencer par la premiére, plus on a d'eſprit, plus on connoît que ce qu'on ſait eſt au deſſous de ce qu'on ne ſait pas ; & pour l'autre, eſt-il rien de ſi ridicule, que d'aimer mieux ſe mettre au hazard de ſe faire moquer de ſoi, que de s'enquérir des choſes qu'on ignore ?

Gardez-vous bien de ſuivre un ſi méchant éxemple ; ce ſeroit le moyen de demeurer ignorant toute vôtre vie. Il n'y a point de hon-

te à s'inſtruire, & il y en a beaucoup à ne le pas faire, lors que pour avoir manqué à cette précaution, on fait des fautes contre ſon devoir, ou contre la bienſéance. Ne craignez donc point, pour peu que vous doutiez des choſes, de les demander. On ne vous décellera pas. On ſe feroit plus de tort qu'à vous, ſi on abuſoit de vôtre confiance.

N'ignorez ſur tout aucun des principaux termes des choſes qui ſont dans le commerce de la vie d'un Homme du monde. Je mets dans ce rang-là les Chevaux, les Chiens, les Oiſeaux, & cent autres choſes, dont le détail pourroit

être ennuyeux. Les mépriſes en ces ſortes de rencontres, ne laiſſent pas d'être d'une extrême conſéquence.

L'opinion de Pythagore, qui obligeoit ſes Diſciples à commencer par cinq ans de ſilence, me paroît un peu trop auſtére, & je ne voudrois pas vous conſeiller d'en faire autant en entrant dans le monde; mais ſi vous voulez retrancher l'excès de cette maxime, & entrer dans l'eſprit de celui qui l'a propoſée, vous verrez qu'elle n'eſt pas ſi extravagante qu'on ſe l'imagine. Elle aprend aux jeunes Gens, qu'il faut qu'ils écoutent long tems avant de parler, & qu'ils ne doivent pas dire leurs

leurs ſentimens ſur les choſes qui ſont au de-là de leur connoiſſance, ſi on ne les y convie, ou s'ils n'y ſont forcez par une néceſſité qui porte ſon excuſe.

Je ſai que cela eſt un peu mortifiant, & qu'il y a des jeunes Gens qui ont peine à ſe taire, parce qu'ils craignent qu'en ne diſant rien, on juge mal de leur eſprit. Cela peut même arriver quelque fois, quoi que pourtant il y ait une certaine maniére d'écouter, qui perſuade aiſément que ce n'eſt pas par ſtupidité qu'on garde le ſilence; mais quand les gens ſeroient capables de ſe méprendre là-deſſus, ne vaudroit-il pas mieux les laiſſer

dans le doute de ce qui en eſt, que de leur faire connoître en parlant mal à propos, qu'on auroit mieux fait de ſe taire.

Quand je vous parle ainſi, je préſupoſe que vous êtes avec des Perſonnes, qui par leur âge, ou une capacité extraordinaire, vous obligent à quelque ſorte de déférence; car quand vous êtes avec de jeunes gens, qui n'en ſavent pas plus que vous, vous n'êtes pas obligé de garder les mêmes meſures, quoi qu'à dire le vrai, le meilleur ſoit encore, quand le ſujet eſt d'une certaine nature, d'avouer de bonne foi qu'il eſt au de-là de vôtre portée.

Il ſuffit, quand on eſt à vôtre

vôtre âge, de payer d'un bel extérieur, d'être honnête & civil, & d'avoir de certaines maniéres qui font ſimplement juger ce que vous deviendrez un jour. A l'âge de dix-huit ou vingt ans, on n'attend pas de vous des raiſonnemens fort profonds : C'eſt aſſez que vous ne diſiez rien contre le bon ſens ; que vous entriez de bon air dans une Chambre ; que vous ſachiez vous tirer d'un compliment, & dire de bonne grace à une Dame qu'elle eſt belle.

Il n'y a rien de plus ridicule qu'un jeune Homme qui fait l'important. C'eſt par-là qu'on ſe fait haïr des perſonnes de ſon âge, &

qu'on se fait mépriser des autres. Cependant, ce caractére-là n'est que trop ordinaire. Nous voyons tous les jours de jeunes gens qui sont à peine sortis de l'Académie, qui décident d'un ton d'autorité, sur la Cour & sur la Guerre, devant des personnes d'une expérience consommée. Dieu sait aussi comme on les traite dans l'absence; car en présence on n'a garde de les contredire; on leur laisse avaler à longs traits le poison, que leur sot orgueil a pris soin de leur préparer; on ne s'avise pas de les désabuser, & encore moins de leur dire qu'on s'en moque. En vérité, leur éxemple est un beau

beau Livre, & je ne croi pas qu'on en puiſſe faire où l'on trouve de meilleures leçons contre l'orgueil. Cette fauſſe complaiſance qu'on a pour eux eſt bien cruelle. Leurs plus grands Ennemis auroient peine à leur faire plus de mal, & je les trouverois bien-heureux, s'ils en trouvoient quelqu'un qui leur dît une dureté en face, dès le premier faux pas que leur vanité leur fait faire. Peut-être que cela les empêcheroit de s'expoſer plus long-tems à la riſée publique. Il y a des rencontres où les reproches de nos Ennemis font plus d'impreſſion ſur nous, que les conſeils de nos Amis. Le dé-

pit que nous avons de leur avoir donné prise sur nous, nous réveille, & cause quelque fois des changemens en nous, dont nos Amis n'auroient pas été capables.

Ce n'est pas qu'on ne doive avoir quelque indulgence pour ses Amis ; mais il ne faut pas que ce soit dans les choses où il y va de leur honneur, d'un grand intérêt, ou d'un défaut considérable. On doit en pareille rencontre leur parler avec fermeté, & leur dire, sans craindre de leur donner du chagrin, la mauvaise estime où leur conduite les met dans le monde. Nous sommes presque toûjours les derniers avertis de ce qu'on dit

de

de nous, & bien ſouvent nous ne le ſommes jamais. Les Amis de ce tems ſont foibles, ou intéreſſez; de ſorte que ſoit foibleſſe, ſoit intérêt, ils aiment mieux nous laiſſer dans l'aveuglement où nous ſommes, que de ſe mettre au hazard de nous déplaire. Ils ſe contentent de repartir pour nous: & encore quand ceux qui nous attaquent ſont d'une certaine conſidération, & qu'il y va de ſe faire une affaire avec eux, pour nous protéger, ils ſe rangent du côté du plus fort, ou du moins paſſent-ils condamnation pour nous par leur ſilence. L'amitié eſt pourtant un des devoirs de la vie

le plus essentiel ; & si l'on veut éxaminer combien de bonnes qualitez celle de bon Ami entraîne après elle ; on verra de quelle importance il est de s'aquérir une qualité si avantageuse.

J'avouë que dans la régle générale, on doit se contenter de repartir pour ses Amis ; mais comme je vous l'ai déja dit, il y a des rencontres où il faut aller jusqu'au fond du mal. On doit pourtant, avant d'en venir là, tâcher de faire comprendre adroitement à son Ami, ce qui nous fait de la peine à lui dire ; mais si sa préoccupation l'empêche de nous entendre, il ne faut plus balancer. S'il est raisonnable,

il

il nous en ſaura gré ; & s'il ne l'eſt pas, du moins aurons-nous la conſolation de pouvoir dire, que nous n'avons rien à nous reprocher, ayant fait ce que l'honneur & l'amitié nous obligeoient de faire.

Soyez circonſpect, adroit & prudent, mais ne ſoyez point fourbe. C'eſt un vice qui régne beaucoup, & qui, à force d'être rendu commun, ne paſſe preſque plus pour un vice. Dans les ſiécles reculez, un Homme qui auroit été ſurpris en fourberie, auroit été deshonoré ; mais aujourd'hui cela paſſe pour de l'eſprit, auſſi-bien que beaucoup d'autres choſes, qui ne valent

lent pas mieux que celle-là. Cependant, on n'a pour les Fourbes ni confiance, ni estime ; tôt ou tard ils sont connus ; & quand ils ne le feroient que d'eux-mêmes, ce seroit bien assez. Gardez-vous bien de vous donner un caractére si honteux. Ne vous déclarez point sans nécessité, & s'il se peut, prenez le bon parti ; mais quand vous en aurez pris un, suivez-le. Malheur à vous, si la Fortune ne le favorise pas ; & plus grand malheur encore, si en le trahissant, ou en l'abandonnant, vous vous deshonorez.

La passion du Jeu est encore un article qui mérite de grandes réfléxions. Le peu

peu de fidélité qu'il y a dans le Jeu, le renverſement qu'il fait dans l'humeur & dans l'eſprit, les divers mouvemens qu'il excite dans le cœur, le déréglement qu'il fait dans la conduite, l'oppoſition qu'il fait à la Fortune, les quérelles qu'il fait naître, les ſermens éxécrables dont il eſt la cauſe, le danger où il met un Joueur de ſe ruiner, s'il paye les ſommes exceſſives que les grands Joueurs ont accoûtumé de perdre ſur leur parole, ou de ſe perdre d'honneur s'il ne les paye pas, les mauvais moyens qu'il inſpire pour ſe mettre en état de regagner l'argent qu'il a perdu, le peu d'aſſurance qu'il y a d'être

tre toûjours aſſez fort pour réſiſter à de pareilles tentations, l'éxemple d'une infinité de Maiſons qui ont été ruinées par le Jeu; enfin, la moindre de ces conſidérations dévroit faire trembler ceux qui ſont nez avec un panchant auſſi terrible.

Si vous voulez vous dérober à cette paſſion, ſuivez le conſeil de Sénéque, mettez-en une autre à la place, ou plûtôt laiſſez-vous poſſéder à la gloire. Il n'y a qu'elle qui ſoit capable de remplir tous les vuides de vôtre cœur; d'employer tous vos momens, & d'occuper toutes vos penſées. Elle eſt non ſeulement un reméde contre le Jeu, mais enco-

ncore contre tous les vices. Dès le moment qu'elle entre dans un cœur, elle lui inspire un désir de perfection, qui ne peut compâtir avec le déréglement, ni avec les foiblesses.

Il est vrai qu'il ne dépend pas toûjours de nous d'arriver à ce haut degré, qui fait parvenir à la gloire; & il est même dangereux de s'engager dans un chemin si difficile, si on ne se sent en état de s'en tirer avec honneur. Voyez, éxaminez-vous; car enfin la meilleure science est de se connoître. Il faut proportionner ses désirs à ses forces. Quand on ne se sent pas né pour les grandes choses, il faut aller terre à terre;

re ; & se retrancher sur l'honneur. C'est un mouvement qui dépend moins de l'action que de la volonté, & on en a quand on en veut avoir.

J'oserai même dire à l'avantage de la gloire, qu'elle n'est pas un obstacle à la plus grande des vertus. En effet, il n'y a rien de plus aisé que de faire d'un Héros un Homme dévot. La tiédeur & le manque de courage, qui sont si contraires à la dévotion, & si ordinaires aux ames communes, n'entrent jamais dans l'ame des Héros. Rien ne rebute leur persévérance ; ils sont déja tout accoûtumez au travail & à la peine ; & comme ils ont

ont la meilleure partie des qualitez essentielles à la dévotion, dès le moment qu'ils changent d'objet, ils y ont bien-tôt fait un progrès considérable.

La preuve d'un bon cœur est de s'attendrir au recit des bonnes actions, & de s'irriter au recit des mauvaises. Les grands cœurs haïssent l'injustice, & par un intérêt secret qui naît de l'inclination qu'ils ont pour le bien, & de l'aversion qu'ils ont pour le mal, ils aiment à voir le vice puni, & la vertu récompensée.

Ils ont encore cela de propre, qu'ils ne sont point sujets à la haine; ils mépriſent les injures, ou ils les repouſſent

ſent par les voyes que l'honneur & la conſcience leur peut permettre ; après cela ils n'y ſongent plus. Auſſi peut-on dire que la haine eſt la paſſion des Miſérables. Comme ils n'ont pas aſſez de généroſité pour pardonner, ni aſſez de courage pour ſe vanger, quand ils haïſſent, ils ne pardonnent jamais.

Le pis que j'y trouve, c'eſt que la dureté ſuit de près cette vilaine paſſion ; & que la généroſité, qui eſt la qualité la plus eſſentielle d'un honnête Homme, ne ſauroit compâtir avec une qualité qui lui eſt ſi oppoſée. On peut dire même que la haine eſt un ſentiment con-

contre nature ; car enfin nos ames ſont faites pour aimer, & quand on a le cœur bien fait, on ne doit haïr que le vice.

Soyez ponctuel & éxact. L'éxactitude eſt la marque d'un eſprit réglé. Quand on manque de ce côté-là, on néglige ſon devoir, & inſenſiblement on tombe en des relâchemens qui tôt ou tard donnent atteinte à l'honneur. Il eſt de cela comme des péchez véniels, qui conduiſent à la fin aux plus grands crimes. Soyez délicat là-deſſus ; ne regardez point ſi l'engagement que vous vous êtes donné n'eſt pas conſidérable ; il n'y a point de petits manques de

pa-

paroles pour une Personne qui est jalouse de sa réputation ; & c'est justement dans ces choses, que l'on ne croit pas de conséquence, que consiste l'éxactitude.

J'avouë qu'il en coûte pour être éxact, & qu'il est difficile d'ajuster ensemble le plaisir & le devoir. Ce n'est pourtant qu'en préférant l'un à l'autre, qu'on s'accrédite dans le monde, & qu'on se met en état de parvenir aux grandes choses. Il n'y a de véritables plaisirs que ceux que la raison accompagne toûjours, parce que le repentir ne les suit jamais ; & ceux-mêmes qui sont innocens cessent de l'être, quand ils deviennent

un obſtacle à nôtre devoir.

Quand on ſe laiſſe emporter aux paſſions, on n'a plus qu'une volonté languiſſante, on ne fait quaſi jamais ce qu'on veut, & l'on fait preſque toûjours ce qu'on ne voudroit pas faire. Après cela, faut-il s'étonner ſi on n'a pas de confiance pour une Perſonne qui n'oſeroit répondre d'elle-même ? Heureuſes ſont les Ames fortes ! Car enfin, que chacun s'éxamine là-deſſus, on verra qu'on ſe prend ſouvent au jugement & à l'eſprit de beaucoup de fautes, dont on ne dévroit accuſer que la foibleſſe de nôtre ame. Quelle pitié que cet Homme d'hier ne ſoit

plus cet Homme d'aujourd'hui, & qu'il retombe dès le lendemain dans cette même passion qu'il avoit condamnée la veille, & contre laquelle il sembloit avoir pris des résolutions inviolables ! Fuyez, c'est la meilleure défense que vous puissiez opposer aux passions; défiez-vous sur tout de celle qui vous domine, & les regardez toutes comme des Bêtes farouches qui dévorent tôt ou tard ceux qui les gardent.

De toutes les fautes dont les passions sont la cause, il n'y en a point d'égale à celle qu'on commet en faisant un mauvais Mariage. L'Amour est d'ordinaire l'auteu
d

de ce déſordre, & l'écueil où les jeunes Gens ont accoûtumé de ſe perdre. L'eſpérance dont ils ne manquent point, leur fait croire que leur paſſion, & la beauté de leurs Maîtreſſes, ſont des choſes qui ne ſauroient finir. Que du moins, pourvû qu'il n'y ait point de diſproportion dans les qualitez, & rien à redire au mérite de la Perſonne, ils peuvent paſſer légérement ſur le reſte; & ſur de ſi beaux fondemens, comptant pour rien le beſoin des richeſſes, ils s'abandonnent ſans réfléxion à la providence de l'amour. J'avouë qu'il y a eu des tems, où le déſintéreſſement auroit

pû trouver quelque crédit
parmi les Ames tendres;
mais aujourd'hui que la qua-
lité & la vertu languiſſent
dans l'obſcurité, ſi elles ne
ſont ſoûtenuës du bien, cet-
te doctrine n'eſt recevable
que dans les Romans. La
néceſſité détruit les plus bel-
les unions. Quand on ſe
trouve dans un beſoin preſ-
ſant, on ne ſait à qui s'en
prendre; on ne regarde plus
ces charmes ſi puiſſans à qui
l'on s'étoit rendu avec tant
de plaiſir, que comme nos
Ennemis. Les reproches
ſuccédent à de pareilles ré-
fléxions, & inſenſiblement
on vient à haïr un peu plus
que l'on n'avoit aimé.

Le Mariage eſt l'actio

de la vie la plus importante, ſur tout pour les Perſonnes qui ont un grand rang à ſoûtenir. Elle décide non ſeulement de leur fortune, mais encore de leur eſtime. On a peine à croire qu'un Homme qui a pû ſe manquer à ſoi-même dans une occaſion auſſi eſſentielle, ait la tête bien faite; & à dire le vrai, il ſeroit mal aiſé d'en juger d'autre maniére. N'en déplaiſe aux Belles & aux Amans, l'amour n'eſt bon que lors qu'on en fait un jeu d'eſprit. Le Mariage eſt une affaire trop ſérieuſe pour lui. Dans une choſe qui nous regarde de ſi près, on ne doit pas même s'en fier à ſa raiſon; il faut ſe laiſſer

conduire à ſes Proches, & à ſes Amis, & demander à Dieu qu'il leur inſpire des conſeils qui nous ſoient propres.

S'il faut bien des qualitez pour faire un honnête Homme, il n'en faut pas moins pour faire une honnête Femme. Il y en a beaucoup qui s'imaginent, que pourvû qu'elles ſoient chaſtes, elles ont rempli tous leurs devoirs. Cependant, quelque chaſte que ſoit une Femme, quand elle eſt née avec un eſprit d'orgueil & de contradiction, qu'elle n'a ni complaiſance, ni douceur avec toute ſa chaſteté, je ne la tiens pas une Epouſe fort

déſi-

désirable. Une Femme qui a de la vertu, fait de l'humeur de son Mari son étude. Elle compâtit à ses foiblesses. S'il a des passions elle essaye de le ramener avec douceur, elle prend son tems pour lui dire ses raisons, elle l'aime, elle le fait valoir; & quoi que souvent il n'ait point de part à ce qu'elle a fait d'utile ou de glorieux, elle lui en défére tout l'honneur.

Il est juste aussi qu'un Mari qui a une Femme, comme celle dont je viens de faire la peinture, réponde avec tendresse à toutes ses bontez, & qu'il compâtisse à son tour à ses foiblesses; car enfin chacun a ses défaurs.

fauts. La vie eſt longue, ſur tout pour des Perſonnes qui ſont enſemble nuit & jour ; & quelques bien aſſorties qu'elles ſoient, d'âge, d'humeur & de qualité, il eſt mal aiſé qu'à la continuë elles n'ayent bien des choſes à ſe pardonner l'une à l'autre.

Je ne parle point de la jalouſie, je préſuppoſe qu'un honnête Homme n'eſt pas capable d'en prendre mal à propos ; & je veux croire, à l'honneur des Dames, qu'on leur fait ſouvent un crime du deſir qu'elles ont de plaire. Quand ce deſir-là eſt général, & qu'elles n'ont point de vûës particuliéres, on ne doit pas s'en al-

allarmer ; cela marqueroit une jalouſie de tempérament qui ſeroit injurieuſe, & tout à fait condamnable. Que ſi par malheur un Mari trouve quelque choſe dans la conduite de ſa Femme qui le bleſſe, je ne condamne pas ſon reſſentiment, mais je veux qu'il évite l'éclat, qu'il diſſimule pour un tems, & que peu à peu il prenne des précautions qui aſſurent ſon repos. Le Mariage comprend plus de devoirs qu'on ne penſe. Il eſt mal aiſé de s'en bien aquiter, qu'on ne ſoit honnête Homme, & qu'on ne joigne à cette qualité celle de bon Chrêtien.

Quand on n'a point de

Chriſtianiſme, on eſt non ſeulement méchant Mari, mais encore méchant Sujet, méchant Pére, méchant Fils, méchant Maître, & méchant Ami. Pour ſatisfaire à de pareils devoirs il faut avoir dans le cœur un fond de juſtice & de fidélité, qu'on ne doit pas attendre d'une Perſonne qui n'eſt pas capable d'en avoir pour Dieu. Je ne parle point des gens foibles, je parle de ces gens qui vivent comme des Athées, & qui ne croyent rien; de ces cœurs endurcis qui n'aiment qu'eux, & dont la fo eſt rarement à l'épreuve d l'intérêt, ou du plaiſir.

Ces ſentimens-là ſont hon

teux

teux, ſur tout à des Perſonnes de qualité. L'obligation qu'elles ont à Dieu, le ſang d'où elles ſont ſorties, l'éducation qu'elles ont eu, leur ôte toute excuſe. Il n'eſt pas ſurprenant qu'un Homme né dans la pouſſiére, ſe laiſſe emporter à un ſale intérêt, & qu'il faſſe des baſſeſſes. Les effets répondent d'ordinaire aux cauſes qui les produiſent, & quand par un caprice du hazard, ou de la nature, cette régle générale reçoit quelque exception en faveur d'un ſang impur, on doit regarder cela comme une eſpéce de prodige.

La colére eſt encore une paſſion contre laquelle il

faut autant être en garde. Quand on est en cet état, on est capable de faire bien des extravagances. J'avouë qu'il est mal-aisé de changer son tempérament, & je conviens même, si vous voulez, que cela ne se peut faire, mais il n'est pas impossible d'en suspendre l'effet, & c'est justement en cela que consiste le bon, ou le mauvais usage de nôtre raison. Je ne vous propose point le conseil qui fut donné à l'Empereur Auguste, le reméde seroit un peu tardif. Quand l'ame est une fois ébranlée, & qu'elle est sur le point de sortir de son assiette ordinaire, il n'est pas aisé de la retenir. Je vous conseille plû-

plûtôt d'éxaminer de ſens froid les déſordres de cette paſſion dans la Perſonne d'un autre. Vous vous verrez là tout entier, & vôtre raiſon jouïſſant alors de toute ſa liberté, ſera en état de vous faire prendre des réſolutions, qui, avec le ſecours du tems & de l'éxemple, ſe tourneront à la fin en habitude.

Soyez toûjours égal, & s'il ſe peut conſervez vôtre cœur & vôtre eſprit dans un état tranquille. Les Perſonnes inégales reſſemblent à ces climats diſgraciez, où l'on ne paſſe jamais deux jours ſans pluye, ou ſans orage. Aujourd'hui elles vous embraſſent, demain

elles ne vous regardent pas. Leurs meilleurs Amis n'oseroient s'en promettre rien d'assuré ; on ne les aborde point sans péril, elles passent continuellement de désir en désir, d'inquiétude en inquiétude ; & après s'être bien agitées, le seul parti qu'elles prennent est celui de n'en point prendre. De pareilles inégalitez sont des marques d'un esprit bizarre & déréglé. Avec un caractére comme celui-là, on est fort incommode aux autres, & on l'est pour le moins autant à soi-même.

Les gens irrésolus sont à peu près de même nature, & ne sont guére moins insuportables ; il semble qu'ils n'ayent

n'ayent de l'eſprit que pour douter ; ils ſont dans une incertitude continuelle qui les arrête à tout moment, & les empêche de ſe prévaloir des occaſions. L'Hiſtoire nous en fournit aſſez d'exemples. On y voit de grands Hommes, qui pour avoir trop temporiſé, ont laiſſé ruiner de ſublimes Projets. Il n'apartient pas à tout le monde de ſavoir prendre ſon parti. C'eſt pourtant par-là, comme le plus grand de tous les Rois nous l'a fait connoître, qu'on gagne des Batailles, qu'on force des Places, & qu'on met à fin de grandes choſes. J'avouë que lors qu'on ne ſe trouve pas dans

ces

ces extrémitez pressantes, qui obligent à prendre son parti brusquement, il est à propos de prendre du tems pour y penser; mais depuis qu'on s'est déterminé, il faut agir & rejetter comme des tentations, les pensées qui peuvent s'opposer à la résolution que l'on a prise.

Tâchez de vous perfectionner tous les jours. Ce n'est pas assez pour un galant Homme de n'avoir point de défauts considérables. Il faut que de jour en jour il aquiére quelque vertu nouvelle. N'avoir ni vices, ni vertus, est pour lui une espéce de vice, qui est même plus difficile à corriger qu'un autre, parce que c'est une mar-

marque qu'il y a de la foibleſſe dans le principe. Ne vous endormez point ſur ce que vous êtes. Laiſſez la médiocrité aux Perſonnes médiocres ; & tenez pour maxime, qu'un jeune Homme qui ſe contente de ce qu'il a, ne mérite pas ce qu'il poſſéde. Il faut au moins mettre la Fortune dans ſon tort, & ne ſe borner que lors qu'après une perſévérance raiſonnable, on voit que c'eſt en vain qu'on lui ſacrifie. Après cela on n'a rien à ſe reprocher. Si l'on n'eſt pas content d'elle, on l'eſt de ſoi. Cette réduction a de quoi contenter un honnête Homme.

Je ne prétens pas pour cela

cela que vous ayez une ambition déréglée, & encore moins que vous vous ſerviez des moyens défendus pour la ſatisfaire. Ce ſeroit renoncer à la véritable ambition, qui conſiſte plus à ſe rendre ſupérieur en mérite, qu'à aquérir des biens de la Fortune. Il faut aller aux choſes par dégrez. Un ſimple Gentilhomme, qui ſe propoſeroit d'être Maréchal de France le premier jour qu'il met une Epée à ſon côté, ſeroit viſionnaire. Il en eſt ainſi du reſte. On peut dire même que les élévations qui ſont ſi précipitées ſont ſujettes à ne pas durer, parce qu'elles ne ſont pas appuyées ſur un fonde-

ment ſolide, n'y ayant que le tems qui puiſſe donner de la capacité, & du ſervice.

Contentez-vous dans la bonne fortune, & ne vous laiſſez point abattre à la mauvaiſe ; c'eſt dans la révolution de ces deux états qu'on attend à juger d'un grand Homme. Veuille le Ciel que vous ayez plûtôt à vous défendre de l'un, que de l'autre. Quoi qu'il en ſoit, faites que l'honneur & la conſcience marchent toûjours à la tête de vos deſirs, & ſongez que les Biens ceſſent d'être des Biens, quand on peut ſe reprocher qu'on ne les mérite pas.

Ne vous rebutez point de ce que vous voyez quelque

fois

fois la vertu mépriſée, & le vice récompenſé. Soyez perſuadé que tôt ou tard, vôtre perſévérance ſera couronnée, pourvû que vous ayez du mérite, & de l'application. Les fruits de la Fortune ſont des fruits prématurez qui ne ſe gardent pas, parce qu'il y a toûjours en eux je ne ſai quoi de corrompu qui s'oppoſe à leur perfection. Il n'en eſt pas de même des fruits de la vertu ; s'ils ſont longs à venir, ils ſont durables, & toûjours dignes de la cauſe qui les a produits.

Mais quand vous auriez une vertu malheureuſe, n'auriez-vous pas de quoi vous conſoler de cette dif

disgrace, en songeant que vous méritez une meilleure fortune ? Pourquoi prend-on tant de peine en ce monde, si ce n'est pour se rendre content ? Peut-on l'être à meilleur tître, que lors qu'après avoir fait une revûë éxacte sur soi-même, on voit qu'on n'a rien à se reprocher ? Et ne vaut-il pas mieux, en pareille rencontre, avoir à se plaindre de l'injustice du siécle, que de soi ?

Préférez toûjours les qualitez du cœur à celles de l'esprit. Le cœur est le siége de la volonté, & c'est de cette volonté, bonne ou mauvaise, que naissent les vertus & les vices. Les Per-

sonnes

ſonnes qui ont un bon cœur, n'ont pas grand beſoin du ſecours de l'eſprit, elles n'ont qu'à ſe laiſſer conduire à la bonté de leur naturel. Il n'en eſt pas de même de celles qui ſont nées ſans cette qualité. Comme elles ont toûjours quelque choſe à cacher, ou à racommoder, elles en ont plus de beſoin que les autres. Je ne ſai pourtant s'il ne vaudroit pas mieux pour le Public, & pour elles-mêmes, qu'elles en euſſent moins; car depuis qu'on ne s'en ſert que pour cacher de méchantes intentions, on n'en ſauroit avoir trop peu.

Soyez généreux, & ne perdez jamais aucune occaſion

ſion d'en donner des marques; cette qualité a quelque choſe de divin, qui laiſſe un arriére-goût dans le cœur, qu'il faut avoir ſenti pour le bien comprendre. En effet, y a-t-il rien qui approche plus de la Divinité, que de rendre le bien pour le mal, d'avoir pitié des Malheureux, & d'oublier les injures? Ne vous pardonnez rien là-deſſus. Reprochez-vous comme un mal le bien que vous n'avez pas fait quand vous avez pû le faire, & ne regardez point ſi nous ſommes dans un tems où l'on n'en uſe pas ainſi. Ce n'eſt pas dans cette occaſion qu'il faut craindre de ſe ſingulariſer;

riſer ; moins il y aura de Perſonnes de ce ſentiment, plus vôtre vertu ſera conſidérée. Le cœur n'eſt pas ſujet à la mode comme l'eſprit, & le reſte des choſes. La généroſité a été de tous les tems ; & ſi on la laiſſe languir dans l'oiſiveté, cela n'empêche pas qu'on ne lui rende juſtice, & qu'on n'ait pour elle tout le reſpect qu'elle mérite.

Etudiez avec ſoin le cœur de l'Homme ; & ſi vous vous trouvez jamais dans une ſituation de fortune qui vous oblige à confier de grands intérêts à quelqu'un, avant toutes choſes, enquérez-vous en quelle réputation il eſt dans le monde. Exami-

nez enſuite ſi ce que vous en trouvez, répond à l'opinion publique; car quoi qu'elle ſoit un grand préjugé, il arrive quelque fois qu'elle eſt fauſſe. Prenez garde ſur tout s'il eſt avide d'argent. Si cela eſt, défiez-vous de lui; & quelques bonnes qualitez qu'il ait d'ailleurs, ne vous en chargez point. Un Homme qui eſt ſi ſenſible à l'intérêt, a toûjours une porte ouverte par laquelle on peut entrer dans ſon cœur, pourvû qu'on faſſe marcher devant ſoi ce qui eſt capable de le corrompre.

Ne vous propoſez point pour éxemple, & ne vous louez jamais vous-même.

Les louanges qu'on se donne, sonnent mal à l'oreille de ceux qui les entendent, sur tout quand la bravoure & la qualité en sont la matiére. Comme on défend d'ordinaire le côté le plus foible, on prend le contrepié du bien que vous dites de vous. Ainsi, au lieu de persuader, vous faites le contraire, ou du moins vous jettez des soupçons dans l'esprit, que pour vous punir de vôtre orgueil on est bien aise d'y entretenir.

N'éxagérez pas trop non plus, quand il sera question de dire du bien de vos Amis. Que les louanges que vous leur donnerez soient proportionnées. Gardez même de

me

mesures selon les lieux où vous vous trouverez ; car vous pourriez vous rencontrer avec des Personnes d'un certain respect, à qui l'excès de vôtre encens, quoi que bien mérité, pourroit déplaire. Ne donnez point l'exclusion, & quand vous louerez quelqu'un ne le louez jamais par le contraire. Les louanges de cette nature font quasi le même effet que la médisance ; elles révoltent l'esprit de ceux qui les entendent ; & sont cause souvent que pour combattre vôtre opinion, ils appellent à leur secours les défauts de celui dont vous parlez, à quoi ils n'auroient peut-être pas pensé sans

vous. On aime si peu à entendre louer, qu'on a peine à consentir aux louanges légitimes. Jugez par-là de quelle maniére les autres sont reçûës.

N'allez point par le monde avec un esprit préparé. Laissez-vous conduire au hazard. Il arrive presque toûjours aux Personnes qui se font un plan de ce qu'elles doivent dire, qu'elles ne le disent jamais bien, ou qu'elles disent toûjours le contraire de ce qu'elles ont voulu dire. Ne cherchez point à faire le bel esprit; & quand il vous sera échapé de dire quelque chose de spirituel, si on n'y a pas pris garde, ne faites pas com-

comme beaucoup de Gens que nous voyons, qui ſe font, à quelque prix que ce ſoit, une occaſion de le redire, afin de ſe faire payer de leur peine. Entre cela, & demander l'aumône, je ne mets guére de diférence. Si on ne s'eſt pas aperçû de ce que vous avez dit, paſſez vôtre chemin; ce qui ne ſe trouve pas dans un tems, ſe trouve dans un autre. Il eſt de la beauté de l'eſprit, comme de la beauté des Dames, qui ne plaiſent jamais moins que lors qu'elles ſont les belles.

Il y a pourtant des occaſions où il eſt à propos de marcher avec un eſprit préparé. Les lieux de cérémo-

nie où il eſt queſtion de ſoûtenir ſon rang, & ceux qui obligent à parler en public, ſont de ce nombre. Il y auroit de la témérité de s'y expoſer ſans avoir un peu rêvé à ce que l'on va faire; mais ces lieux-là ſont plûtôt de véritables affaires, que des ſujets de converſation.

Point de pointe ni d'équivoque ſur tout. Cela, & le compliment, compoſent le caractére des eſprits de Province. Cet eſprit-là étoit autrefois à la mode; mais aujourd'hui cette mode eſt abolie, on cherche le naturel, & on ne ſe laiſſe pas éblouïr à ces fauſſes beautez.

Ne

Ne vous laiſſez point tenter à ces curioſitez frivoles, avec leſquelles les Gens qui ſe mêlent de deviner ont accoûtumé d'abuſer de la crédulité des eſprits foibles. Cette ſcience eſt dangereuſe, d'autant plus qu'elle ébranle la Foi. Et que ſouvent elle fait faire des foibleſſes. Vivez dans l'incertitude de vôtre ſort. Il arrive d'ordinaire à ceux qui s'appliquent à cette méditation, ce qu'il arrive à ceux qui cherchent la Pierre Philoſophale, de la ſimple curioſité ils paſſent aux choſes défenduës, & tombent inſenſiblement en des précipices, d'où ils ne ſe retirent qu'avec peine.

Si vous êtes curieux, allez voyager ; il n'y a pas de curiosité si néceſſaire & si louable ; rien ne forme plus l'eſprit, & ne donne tant de connoiſſance. Cette grande diférence de Païs, de Mœurs, de Religions, de Politiques, de maniéres de faire la Guerre, de Coûtumes, fait faire des réfléxions qui rafinent le jugement, & donnent des lumiéres dont on ſe trouve merveilleuſement bien un jour. Enfin, rien n'eſt plus utile pourvû qu'on ſache s'en prévaloir ; & qu'on ne faſſe pas comme beaucoup de jeunes Gens, qui à la réſerve de quelque malheureux ſouvenir, dont leur deſordre eſt

la

la cauſe, reviennent la mémoire auſſi vuide des lieux par où ils ont paſſé, que le premier jour qu'ils ſont partis de chez eux.

La Guerre eſt la ſuite ordinaire des Voyages, & le chemin le plus honorable qui puiſſe conduire à la Fortune. Celle qui ſe fait par le Mariage, par les Affaires, & par le Jeu, n'a rien qui flate également le cœur d'un honnête Homme. Y a-t-il rien de ſi doux, que de pouvoir dire, en parlant des biens & des honneurs dont on eſt revêtu, voila la récompenſe de mes peines, voila l'effet de mon mérite? Les proſpéritez qui viennent de cette maniére, ne révol-

tent perſonne contre vous; tout le monde ratifie dans ſon cœur les graces qu'on vous accorde, & par un privilége particulier aux fortunes qui ſont appuyées ſur un ſi beau principe, la gloire & l'honneur accompagnent toûjours les avantages qu'elles procurent. Un Homme de qualité a donc grand intérêt d'aimer la Guerre, & d'apprendre un métier qui eſt le ſeul qu'on puiſſe appeller le métier des honnêtes Gens. Pour y réüſſir, il faut du cœur, & de la tête. Si l'on n'accorde ces deux qualitez-là enſemble, on ne ſauroit jamais être un grand Homme. Ce n'eſt point aſſez d'avoi

d'avoir de la valeur, il faut encore avoir une extrême application, réfléchir avec étude ſur la conduite des Géneraux, ſe rendre néceſſaire, & faire toûjours au delà de ſon devoir. Il faut plus, il faut ſe faire aimer des Troupes, ſur tout de celles qu'on commande. Avoir toûjours ſur le viſage de ces airs de joye, qui ſont des preſſentimens de la victoire, & des marques de la tranquilité que la vûë du péril vous laiſſe dans le cœur. Ce n'eſt point encore aſſez; il faut, autant qu'on le peut, avoir une Table raiſonnable, être de facile accès, avoir l'abord agréable, & ſavoir ouvrir ſa bourſe à

propos selon les occasions qui se présentent. Le Métier de la Guerre ne s'aprend point par routine ; il faut que celui qui se veut avancer par-là, en fasse sa principale étude, & qu'il ne se passe pas un jour qu'il n'y médite quelques heures. Il doit sur tout s'attacher beaucoup à la connoissance de la Carte, & des Mathématiques ; car soit qu'il se tourne du côté des Siéges, ou du côté de la Guerre de Campagne, ces deux Sciences lui sont absolumeut nécessaires. Il est à propos aussi qu'il lise les Livres qui traitent de la Guerre, sur tout les Commentaires de César, la Vie d'Aléxandre,

dre, l'Hiſtoire de France, & l'Hiſtoire Romaine. Cette lecture donne des vûës, & des lumiéres dont on tire de grands avantages dans les occaſions. D'où vient que nous voyons tant d'Officiers ignorans, quoi qu'ils ayent beaucoup d'années de ſervice, ſi ce n'eſt parce que ce ſont des gens bornez, qui ne font rien de ce qu'il faut faire pour s'inſtruire ? En quelque genre que ce ſoit, tout homme qui ſe contente de peu, n'éxécute jamais de grandes choſes. Il faut toûjours aller au plus parfait, & ce n'eſt que par-là qu'on ſe diſtingue. Il faut pourtant qu'une Perſonne de qualité ſache diſcerner les

occaſions qui méritent qu'il s'expoſe. Ce n'eſt pas à lui à aller avec des Coureurs comme un ſimple Chevau-Leger. Il faut qu'il ſoit brave ſans être étourdi ; mais quand il ſe trouve dans un lieu où il n'y a plus de ménagement à garder, il faut qu'il en faſſe de reſte. Il y a néanmoins de certaines rencontres où il faut qu'il faſſe le fou par raiſon. Par éxemple, s'il ſe trouvoit par malheur dans une occaſion, quoi que témérairement entrepriſe, avec des Perſonnes d'une qualité fort au deſſus de la ſienne, il faudroit bien ſe laiſſer aller au torrent ; & s'il avoit à faire le ſage, il faudroit tout au moins attendre

tendre qu'on en fût de retour.

N'ayez jamais d'affaires, s'il y a moyen ; quelque bien qu'on s'en tire, le meilleur eſt encore de n'en point avoir. Il n'y en a point de ſi franche, & de ſi nette, qu'on ne déguiſe, ou qu'on n'altére ; & il arrive preſque toûjours par les différentes maniéres dont on les conte, qu'elles font tort à toutes les Parties ; mais ſi vous êtes aſſez malheureux pour en avoir, s'il dépend de vous de choiſir, prenez vous-en toûjours à celui qui a le plus d'eſtime dans le monde.

Quelque ſujet que vous ayez de vous plaindre de quel-

quelqu'un, & quelque mépris qu'il mérite que vous ayez pour lui, ne le pouſſez jamais juſqu'au point de le deshonorer. Quand on a mis un Homme en cet état, il eſt capable de tout entreprendre, & je ne ſai ſi on ne court pas moins de danger à calomnier un brave homme, qu'à dire des véritez auſſi cruelles. Je ne prétens pas ici prendre le parti des Poltrons; je ſai qu'il n'y en a que trop dans le monde; & je ſai de plus, que la valeur eſt la qualité eſſentielle d'un homme qui porte une Epée à ſon côté. Mais quand vous conſidérez qu'un peu plus, ou un peu moins de ſang ou de

de bile, fait toute la différence qu'il y a d'un homme ferme à un homme foible, vous ne vous glorifierez point d'une qualité que vous n'avez pas aquise. Croyez-vous qu'une Perſonne qui eſt capable d'une ingratitude, ou d'une infidélité manifeſte, avec toute ſa bravoure, ne ſoit pas plus digne de mépris qu'un homme foible ; & qu'à le bien prendre, un honneur ſans courage ne ſoit pas préférable à un courage ſans honneur ? Cependant, on tolére patiemment un Fourbe & un infidelle, & je ne voi pas qu'on leur faſſe une guerre ouverte. Après tout, que vous revient-il de deshonorer

honorer un homme foible? Vous lui faites un tort que vous ne ſauriez réparer. Vous n'en êtes pas plus illuſtre, & vous bleſſez vôtre conſcience. Croyez-moi, n'inſultez jamais un Miſérable; il n'y a rien à gagner avec lui, & il y a tout à perdre.

Il y a une autre nature d'affaire qu'il faut éviter avec le même ſoin. C'eſt le Procès. Il n'y a rien qui rouille plus l'eſprit, & qui corrompe davantage la bonne foi. D'abord on s'engage à Plaider dans un eſprit de juſtice, qui veut que chacun ait ce qui lui apartient. Enſuite on s'en fait une maniére de point d'honneur.

Juſ

Juſques-là cela ſe paſſe dans les régles, mais d'ordinaire on ne demeure pas long tems en ces termes. Vôtre Partie vous fait une ſupercherie; vous croyez que la répréſaille eſt juſte, vous lui en faites une autre. Vous emportez par-là quelque leger avantage ſur elle; cela vous amorce. Inſenſiblement vous vous piquez au jeu, & enfin vous devenez peu à peu un Gueux, & un malhonnête Homme; car vous n'avez pas ſeulement à vous garder de la ſubtilité des Perſonnes qui Plaident contre vous; celles qui ont ſoin de vous en défendre, deviennent vos Parties ſecrettes, & ſouvent les plus dangereuſes. Leurs

intérêts n'étant pas de finir promptement les affaires que vous leur confiez, elles font si bien par leurs détours, & souvent par leurs infidélitez, que vous ne sortez jamais de leurs mains. Je sai qu'il est mal-aisé de s'empêcher d'avoir des Procès, & que les plus honnêtes gens en ont. Mais au moins, avant de s'embarquer sur une Mer si noire, & si orageuse, faut-il faire connoître par toutes ses démarches, qu'on a fait tout ce qu'on a pû pour l'éviter. Je ne sai même si on ne feroit pas mieux de relâcher considérablement de ses droits, que de se charger d'un fardeau si desagréable, & si pénible. Songez à l'a-

l'agitation continuelle d'un Plaideur; aux baſſeſſes qu'il eſt obligé de faire; au tems qu'une ſi vilaine occupation lui fait perdre; à l'éloignement où elle le met du commerce des honnêtes Gens; & aux obſtacles qu'elle apporte à ſa fortune. Ne vous flatez donc point quand il s'agira de commencer un Procès, ou de le ſoûtenir. Pour peu que l'affaire ſoit douteuſe, panchez toûjours du côté qui la fait paroître contre vous; & tout au moins, ſi vous voulez Plaider, que ce ne ſoit jamais contre vôtre conſcience. Ceux qui hazardent un jugement ſur l'eſpérance de leur crédit, c'eſt à dire,

ſur l'infidélité des Juges, ne craindroient pas beaucoup de prendre le bien d'autrui, pourvû qu'ils fuſſent aſſurez qu'il n'y eût que Dieu, & eux, qui le ſuſſent.

Quand vous aurez à prendre conſeil ſur vos défauts, adreſſez-vous à ceux qui les ont eu, & qui s'en ſont corrigez; la pratique eſt au deſſus de la Théorie. Quelque imagination qu'on puiſſe avoir, on n'entre point auſſi avant dans la connoiſſance des choſes, que ceux qui en ont fait l'expérience. Le raiſonnement des Philoſophes n'aquiert point le même crédit dans nôtre eſprit; on les regarde comme

ne des gens qui ſont payez pour parler contre les paſſions; au lieu que cet aveu ſincére que les autres nous font de leurs foibleſſes paſſées, a un air de bonne foi, qui nous perſuade & nous corrige tout enſemble. Pour concluſion, faites en ſorte d'accorder en vous Dieu & le monde; ces deux articles-là comprennent tous les devoirs d'un honnête Homme, & réduiſent en petit les Inſtructions qui ſont contenuës dans ce Livre.

De l'Origine des Ducs.

PUis que Dieu vous a fait naître Duc & Pair, & que c'eſt principalement pour vous que j'ai compoſé cet Ouvrage, j'ai crû qu'il étoit à propos d'inſérer ici l'Origine de cette Qualité, ſon progrès, ſon déclin, ſes changemens, & enfin les prérogatives qu'elle attribuë préſentement à ceux qui la poſſédent. Le mot de Duc vient de *Ducere*, mot Latin, qui ſignifie *conduire* en nôtre Langue; & en effet, cette Qualité du tems des Romains, de qui nous la tenons, ne vouloit dire

dire autre choſe qu'un Officier Militaire qui conduiſoit une Troupe. Dans la ſuite, les Gouverneurs des Provinces la prirent auſſi, mais à beaucoup meilleur tître, puis que ces Officiers Militaires étoient des Ducs ſubalternes, qui avoient ordre d'obéïr aux Gouverneurs, en tout ce qui pouvoit concerner la garde des Provinces qui leur étoient commiſes: Ce qui m'oblige de vous dire en paſſant, que par le moyen des Etymologies, on peut parvenir à la connoiſſance de l'origine des choſes les plus éloignées. C'eſt ainſi que le nom de Marquis dérive de *Marchior*, dont la fonction étoit

autre fois de garder les Marches de certaines Provinces ; que le mot de Comte vient de *Comes*, qui signifie Associé, comme celui de Vicomte, de Vice-Associé. Qualitez subordonnées les unes aux autres. Que le mot de Connêtable vient de *Comes Stabuli*, qui veut dire Comte d'Etable ; que celui de Maréchal de France vient de deux mots, *Maire* & *Cheval*, c'est à dire, Maître de Cavalerie. Qualité qui étoit au dessous de celle de Connêtable les Maréchaux étant comme ses Aides dans le fait de la Cavalerie, lesquelles Qualitez se sont accruës par succession de tems, jusqu'au point

point que nous les avons vûës. C'eſt encore ainſi, que le mot de Maréchal de Camp vient de *Maréchal*, qui dérive de Marcher ou Marquer, qui autre fois ſignifioient la même choſe; & que celui de Maréchal des Logis, veut dire marquer les Logis d'une Troupe. Mais comme mon intention n'eſt pas de pouſſer ces éxemples-là plus loin, je reviens à mon ſujet.

Dans les deux premiéres Races de nos Rois, ſi vous en exceptez les douze Pairs, que la commune opinion veut avoir été établis du tems de Charlemagne, il y avoit peu de Ducs; ou du moins s'il y en avoit, c'é-

toient des Ducs à la Romaine, c'eſt à dire, des Gouverneurs de Provinces, ou des Officiers Militaires, des Comtes, ou des Vicomtes, Qualitez mixtes qui tenoient de la Judicature, & de la Guerre. Dans la troiſiéme Race, il n'en fut pas de même. Lors que pour le bonheur de la France, Hugues Capet monta ſur le Trône, comme dans ces ſortes d'Etabliſſemens nouveaux on eſt obligé, pour ſe donner le tems de s'affermir, de ſouffrir des uſurpations dont on ſe réſerve la punition dans le tems, ceux qui avoient des Gouvernemens, ou de groſſes Seigneuries, for-

forcérent ce nouveau Roi à leur en ſouffrir la poſſeſſion, les uns en tître de Comté, les autres en tître de Duché, à la charge du Baiſemain, c'eſt à dire de les relever de la Couronne. Auſſi peut-on dire que les commencemens de cette Race furent petits, & que jamais l'Autorité Royale ne fut plus limitée. Cette multiplicité de Ducs, & même de Princes (car il y en eut auſſi qui érigérent de la même maniére leurs Terres en Principauté) cette multiplicité, dis-je, ſuſcita beaucoup de troubles & de félonnies, témoin la Réponſe qu'Alderbert, Comte de la Marche, fit à Hugues Capet,

lors qu'il lui envoya commander de lever le Siége de Tours. *Qui vous a donc fait Comte*, lui manda Hugues, *pour me désobéïr? Celui qui vous a fait Roi*, répondit Alderbert: Réponse insolente, qu'il n'auroit pas soufferte sans la nécessité qu'il y a de s'accommoder au tems. Aussi à mesure que l'Autorité Royale reprit sa premiére vigueur, on ne manqua pas de réprimer l'orgueil de ces Usurpateurs, dont la vangeance entiére fut réservée à Louïs le Gros, qui acheva de les réduire. Depuis ce tems-là, nos Rois ont créé de nouveaux Ducs, soit en érigeant les Seigneuries de quelques Particuliers

en

en Duchez-Pairies, pour récompenſer les ſervices qu'ils avoient rendus à l'Etat, ſoit en leur donnant ſimplement des Brevets, qui, à la réſerve qu'ils ne donnent point ſéance au Parlement, attribuent les mêmes honneurs. Ces honneurs-là ſont ſi connus, que je n'en ferai point le détail. Je me contenterai de dire, que les Ducs ſont les Grands du Royaume, & qu'après les Princes du Sang & les Princes Souverains, il n'y a pas une Qualité plus diſtinguée; mais il faut que celle d'honnête Homme y ſoit jointe, autrement on ne la porte qu'à ſa confuſion, & je ne ſai s'il ne

vaudroit pas mieux être un ſimple Gentilhomme avec du mérite, que de la porter de cette maniére.

Fin de la ſeconde Partie.

TABLE DES MATIERES.

DU Ridicule. pag. 105
De ſes effets. 106
Des moyens de s'en garantir. 107
Que ce qui eſt nôtre fort, devient ſouvent nôtre foible par le mauvais uſage que nous en faiſons. 109
Que plus on a d'eſprit, plus on doit être modeſte. 110
Ce qu'il faut faire pour s'inſinuer dans les eſprits. 111
Que le bon eſprit eſt celui qui s'accommode à tout le monde. 112
Que les eſprits de feu n'y ſont pas ſi

ſi propres que les autres. 113
Que la délicateſſe fait la plus belle partie de l'eſprit. 114
Des moyens d'aquérir cette qualité. 115
Qu'on paſſe aiſément des expreſſions groſſiéres, au jeu de mains. 116
Du mauvais uſage que les Perſonnes qui ne ſavent pas vivre, font de leur reſpect & de leur eſprit. 117
Que cela vient de ce qu'ils craignent le monde. 118
Des moyens de vaincre cette timidité. 119
Des avantage de la lecture, quand on en fait un bon uſage. 120
Qu'il faut qu'elle occupe plus l'entendement que la mémoire. 121
Qu'il y a deux ſortes de préſomption qui conduiſent toutes deux à l'ignorance. 123
Qu'il faut qu'une Perſonne de qualité ſache les principaux termes des choſes qui entrent dans le commerc

merce d'un Homme du monde. 125
Du ſentiment de Pytagore ſur le Silence. 126
Qu'il n'y a rien de ſi ridicule qu'un jeune Homme qui fait l'important. 129
Que nos Ennemis nous corrigent ſouvent plûtôt de nos défauts que nos Amis. 132
De quelle maniére on doit ſe comporter vers ſes Amis, pour les avertir de ce qu'on dit d'eux, & en quelle rencontre il eſt à propos de ne les pas flater. 134
De la Fourberie. 135
Du Jeu, 136
Du moyen de ſe garantir de cette paſſion, en ſe tournant tout entier du côté de la gloire. 138
Que la Gloire n'eſt pas un obſtacle à la Dévotion. 140
De la preuve d'un bon cœur. 141
Que la haine eſt la plus vilaine des Paſſions. ibid.
De l'Exactitude. 143
Des

Des Passions, & de leurs mauvais effets. 145
Du Mariage. 148
Des qualitez d'une honnête Femme. 150
De la Jalousie. 152
Que sans Christianisme on ne peut être bon Mari, bon Pere, bon Fils, bon Maître, bon Ami. 153
De la Colére, de ses effets, & du reméde qu'il faut opposer à cette Passion. 155
De l'inégalité, & de la résolution. 157
Qu'il faut essayer d'aquérir de jour en jour quelque vertu nouvelle. 160
Que la véritable ambition consiste plus à se rendre supérieur en mérite, qu'à aquérir des biens de la fortune. 161
Qu'il faut se contenir dans la bonne fortune, & se soûtenir dans la mauvaise, parce que c'est dans

la révolution de ces deux états qu'on attend à juger d'un grand Homme. 163
De la différence qu'il y a des fruits de la Fortune à ceux de la Vertu. ibid.
Qu'il vaut mieux avoir à se plaindre de l'injustice du siécle, que de soi. 164
Qu'il faut préférer les qualitez du cœur à celles de l'esprit. 165
Que la généroſité a quelque choſe de divin. 166
Qu'il faut étudier le cœur de l'Homme, & se défier d'un Avare. 168
Qu'il ne faut jamais se louer soi-même. 169
De la maniére dont il faut louer ses Amis. 170
Qu'il ne faut point aller par le monde avec un esprit préparé. 172
Des occaſions où cette préparation eſt néceſſaire. 173
Qu'il faut éviter la pointe & l'équivoque, que c'eſt le caractére des Eſ-

Eſprits de Province. 174
Des curioſitez défenduës, & du danger qu'il y a d'y donner. 175
De l'utilité des Voyages, quand on ſait s'en prévaloir. 176
De la Guerre. 177
Que quelque bien qu'on ſe tire des affaires, le meilleur eſt encore de n'en point avoir. 183
Qu'il ne faut jamais pouſſer un Homme juſqu'au point de le deshonorer. ibid.
Du Procès, & de ſes méchans effets. 186
Que quand on a à prendre conſeil ſur les défauts, il vaut mieux s'adreſſer à ceux qui les ont eu, & qui s'en ſont corrigez, qu'aux autres. 190
De l'Origine des Ducs, & de leur Etimologie. 192

Fin de la Table.

Les Fables d'Esope Comedie.

LES FABLES D'ESOPE, COMEDIE.

par Boursault

Suivant la Copie imprimée.

A PARIS.

M. DC. XCI.

A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR LE DUC D'AUMONT,

Pair de France, Chevalier des Ordres du Roy, Premier Gentilhomme de la Chambre de sa Majesté, &c.

MONSEIGNEUR,

Il y a long-temps que Vous me faites l'honneur de me vouloir du bien ; & long-temps aussi que je cherche les occasions de Vous en témoigner ma reconnoissance. Il ne s'en est presenté aucune où vôtre Protection m'ait été necessaire que Vous ne me l'ayez accordée avec une grandeur d'Ame qui me ravissoit, mais qui ne me surprenoit pas. Je Vous ay veu, MONSEIGNEUR,

me tendre genereuſement la main, pour me faciliter les moyens de m'approcher de Vous: & loin de Vous prévaloir de l'intervale qui eſt entre Vous & moy, avoir la bonté de faire Vous-même des pas de mon côté pour en diminuer l'étenduë. Que ces Manieres ſont belles! & qu'elles diſtinguent bien les Grands qui le ſont par la Naiſſance d'avec ceux qui ne le ſont que par la Fortune. Voilà, MONSEIGNEUR, *ce qu'on appelle l'infallible voye de ſe rendre Maître de tous les cœurs: & s'il m'eſt permis de citer la Fable dans une Lettre où je ne veux dire que des Veritez, Eſope, l'incomparable Eſope ne connoît de veritable Nobleſſe que celle en qui l'on remarque une veritable Honnêteté. Le mot d'incomparable qui m'eſt échappé pour accompagner le nom d'Eſope n'a peut-être jamais été mis plus juſtement: les Siecles qui luy ont ſuccedé, & qui luy ſuccéderont juſqu'à la diſſolution des Siecles mêmes, luy rendront la juſtice qui luy eſt dûë; & tant qu'il y aura de la Droiture,*

ture, ſur la Terre il eſt ſeur d'en attizer la veneration. Quel Homme a jamais été plus habile dans la Science des Mœurs; & qui jamais a imprimé une plus grande haine pour le Vice, & un plus grand amour pour la Vertu? Créſus à qui autrefois Eſope dedia ſes Fables luy-même, en fit tant d'eſtime que pour en éterniſer le Merite il luy fit ériger une Statuë d'Or: Et l'une des plus delicates Plumes de France, qui leur a donné plus de reputation qu'elles n'en avoient, les ayant dediées à l'Auguſte Fils du Monarque le plus Auguſte du Monde, j'ay crû, MONSEIGNEUR, *que de ſi grands Exemples pouvoient autoriſer la liberté que j'oſe prendre de vous preſenter le méme Eſope ſous un habit different. Ce que j'offre à Vôtre Grandeur n'a ny la Beauté de l'Original, ny les Graces qu'une ſi excellente Copie ſemble y avoir ajoûtées; & quelque grand qu'ait été le ſuccés de mon Ouvrage, je ne l'aurois trouvé ny digne de Vous ny digne de mon zele ſans l'Approbation que vous avez*

eu la bonté de joindre à tous les Applaudiſſemens qu'il a receus. l'Honneur que Vous luy avez fait, MONSEIGNEUR, *de luy accorder vôtre Suffrage le fait aſpirer à la gloire de vôtre Protection: Il eſt naturel à celuy qui luy a donné le jour de chercher à luy procurer une heureuſe Deſtinée; & ſur qui puis-je jamais jetter les yeux qui ſoit en état de luy faire plus de plaiſir, & qui ait plus de plaiſir quand il en peut faire? Rien ne manquera à ſon bonheur ſi Vous avez la bonté d'en vouloir être l'Appuy: Et pour moy*, MONSEIGNEUR, *tous mes Vœux ſeront remplis ſi à tant de Graces dont je vous ſuis redevable, Vous ajoûtez celle de me croire, avec le zele le plus ardent & le plus reſpectueux qui ait jamais été*,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE GRANDEUR.

Tres-humble, tres-obeïſſant,
& tres-obligé Serviteur,
BOURSAULT.

PRE-

PREFACE NECESSAIRE.

LE ſuccés que cet Ouvrage a eu ſemble le juſtifier aſſez ; & ce ſeroit mal reconnoître les Obligations que j'ay à la Voix publique de douter qu'il n'y ait du bon, puis qu'elle y en a trouvé. Le meilleur témoignage que j'en puiſſe rendre eſt l'empreſſement qu'on a eu, non ſeulement de le voir, mais de le voir pluſieurs fois : Et comme toutes les Regles du Théatre n'ont jamais eu d'autre but que celuy de plaire, je crois les avoir ſuffiſamment obſervées, puis qu'il y a peu de Perſonnes à qui je n'aye plû. Je dis peu de Perſonnes, car il y en a toûjours quelques-unes qui mettent toute leur étude à ſe diſtinguer, & qui font conſiſter tout leur eſprit à le faire paroître ſingulier. Si c'eſt en avoir beaucoup de remarquer des fautes dont le Public ne s'apperçoit pas, c'eſt ne l'avoir pas trop raiſonnable de vouloir reſiſter au Torrent ; & je prendrois le party de ne pas dire mon ſentiment, quelque bon qu'il me parût, ſi je le voyois oppoſé a celuy de tout le Monde. Non que je ſois

assez temeraire pour me persuader sotte-
ment que cette Piece soit exempte de fau-
tes : je les connois aussi bien que qui que
ce soit ; & pour dire quelque chose de
plus, je les ay même connuës en les y
mettant, & n'ay pas laissé de les y mettre,
parce que j'aurois crû en faire une plus
grande de les en ôter. Quelque injustice
qu'on me puisse faire, je suis seur qu'on ne
men fera pas assez pour s'imaginer que je
n'aye pas sçû que du temps d'Esope il n'y
avoit ny Huissiers, ny Procureurs, ny
Conseillers-Gardenottes, ny Presidens
au Mortier, ny Ducs & Pairs, ou que s'il
y avoit pour le Peuple des Charges à peu-
prés semblables, & pour les Personnes
de Qualité des Dignitez équivalentes,
c'étoit sous des noms differens : Mais de
quel fruit auroit été la Morale ingenieu-
se & divertissante dont cette Piece est
remplie, si je m'étois servy de noms & de
termes inconnus ; & comment aurois-
je pû faire sentir ce qu'on auroit eu beau-
coup de peine à connoître ; Je sçay qu'en
ce temps-là il n'y avoit point de Libraire
qui vendissent des Livres deffendus dans
l'arriere Boutique, ny qui contrefissent
ceux de leurs Confreres : mais comme
toute la vigilance d'un Magistrat aus-
équitable qu'austere ne peut si bien ab-

batt

battre cette Hydre qu'il n'en paroiſſe toûjours quelque Teſte, Eſope ayant été l'un des plus raiſonnables hommes du Monde, & la raiſon étant de tous les Païs, & de tous les Temps, s'il n'eſt pas vray qu'il ait dit ce que je luy fais dire, il eſt au moins vray-ſemblable qu'il n'auroit pas manqué de le dire ſi ce deſordre eût été de ſa connoiſſance. Et cela ſuffit.

Cette Comedie, à ce que diſent les Gens ſinguliers dont j'ay parlé, n'a pas un aſſez grand Nœu, ny aſſez de jeu de Theatre: Et ſi cette Piece à quelque Merite c'eſt juſtement de là que je prétens le tirer. Avoir pû trouver un Nœu à Eſope c'eſt ſans doute quelque choſe, & les Maîtres de l'Art n'en peuvent diſconvenir: Mais avoir eu le ſecret de le faire aſſez petit pour ménager le terrain, & pour introduire ſur la Scene des Perſonnages qu'on aime mieux y voir que les perſonnages du Sujet même, c'eſt à mon ſens ce qu'on en doit le plus eſtimer; ou pour mieux dire ce qu'on en doit blâmer le moins. Je m'en rapporte de bonne foy, à ceux qui ont honoré cette Comedie de leur preſence. Qu'ils diſent ſi les Scenes de la Precieuſe, du Païſan, de la Mere dont on a enlevé la

fille, de la Conſeillere-Gardenotte, & toutes les autres de cette nature, qui ne tiennent au Sujet que par la relation que les Perſonnages ont avec Eſope, ne leur ont pas fait plus de plaiſir que tout le reſte; & ſi la Morale Satirique & inſtructive dont elles ſont accompagnées n'eſt pas ce qui les a le plus intereſſez? En un mot, cette Piece eſt d'un genre ſi different de toutes les autres qu'il la faut regarder, pour ainſi dire, avec d'autres yeux, & ne pas l'ajuſter à des Regles, judicieuſes à parler en general, mais chimeriques dans une eſpece auſſi particuliere que celle-cy. Si j'oſois faire une comparaiſon de la choſe du monde la plus ſerieuſe à celle qui l'eſt le moins, je dirois qu'il en eſt des Regles du Theatre comme des Loix de la Juſtice: Les Legiſlateurs ont marqué les cas où elles doivent être appliquées; & pour lors c'eſt une Leçon preſcrite: mais dans des cas qui ne ſont pas tombez ſous leur ſens, & que le hazard fait naître malgré toute la prevoyance humaine, c'eſt à ceux qui ſont les Juges à faire des Loix nouvelles pour les cas qui n'ont pas été préveus; & de même dans toutes les choſes qui arrivent, & qu'on n'a pas été obligé de prévoir. Si ces grands Genies de l'Antiquité, je veux dire

dire Ariſtote & Horace, qui ont donné des Regles pour le Theatre, avoient pû ſe figurer qu'Eſope eût dû y paroître quelque jour, ils auroient cherché tout ce qui auroit été capable de le fair reüſſir, & puiſqu'il n'a pas moins reüſſi que s'ils m'avoient marqué le chemin que je devois ſuivre, il faut apparemment que j'aye trouvé ce qu'ils m'auroient enſeigné eux-mêmes.

Pour le jeu de Theatre je l'ay menagé autant qu'il m'a été poſſible dans le peu que le Sujet m'en a fourny; & je croy même l'avoir aſſez heureuſement diſpoſé pour y attacher l'attention de l'Auditeur juſqu'à la derniere Scene, qui eſt l'effet le plus favorable qu'on puiſſe attendre en ſemblable occaſion. Il y a une Scene de petits Enfans qui finit le troiſiéme Acte, qui a eu aſſez de ſuccés pour meriter d'avoir des Cenſeurs. C'eſt une Fable que j'ay miſe en Action; & voicy les deffauts qu'on y a trouvez. On dit que ces Enfans ont trop d'eſprit, & qu'Eſope leur dit de trop belles choſes. C'eſt un reproche qui me fait honneur; & j'aime mieux pecher de ce côté-là que de l'autre. Mais pour répondre à une ſi foible objection il eſt conſtant, & j'en prens l'experience à témoin, qu'on voit tous les jours de

petits Enfans de Qualité qui ont une ſi belle éducation que rien n'eſt plus agréable que ce qu'ils diſent : & peut-être même a-c'été à en entendre parler quelques-uns que j'ay pris le ſtile dont j'ay eu beſoin pour ceux que j'ay mis ſur le Theatre. Je dois auſſi ce témoignage à la vérité que ceux qui y ont trouvé à dire ne ſont pas d'une Qualité diſtinguée ; & comme leurs Enfans ne parlent, peut-étre pas ſi bien que ceux-là, ils ignorent ce que d'autres ſont capables de dire. Pour Eſope, qui ne laiſſoit échapper aucune occaſion de bien faire, & qui aprés avoir eu la bonté de prêter l'oreille à leur petit Different les exhorte à avoir de l'amitié l'un pour l'autre, il n'y a rien dans ce qu'il leur dit qui ne ſoit dans la Fable que ces petits Enfans repreſentent ; & je conſens volontiers que ce que je feray à l'avenir ſoit expoſé à une pareille cenſure, à condition d'un même ſuccés.

Quelque grand qu'il ait été j'avoüe que j'ay tremblé plus d'une fois, & que s'il y a de la gloire à acquerir à mettre quelque choſe de nouveau au jour, il y a beaucoup de danger à craindre. Le peuple qui s'attendoit à voir une Comedie ordinaire qui d'intrigue en intrigue & à la faveur de quelques plaiſanteries va inſenſiblement

nent à la fin de ſon ſujet, fut ſurpris d'entendre des Fables, à quoy il ne s'attendoit pas, (car cette Piece n'avoit été promiſe que ſous le nom d'Eſope) & ne ſceut d'abord de qu'elle maniere il devoit les recevoir: mais quand il comprit le ſens qu'elles renfermoient, & qu'il vit toute l'étenduë de leur application, il ſe voulut mal de l'injuſtice qu'il m'avoit renduë; & ſes applaudiſſemens furent, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, comme la reparation de ſon murmure: ainſi j'ay tous les Sujets imaginables de m'en loüer, & je n'en ay aucun de m'en plaindre.

Ce qui m'a paru de plus dangereux dans cette entrepriſe, ç'a été d'oſer mettre des Fables en Vers aprés l'illuſtre Monſieur de la Fontaine, qui m'a devancé dans cette Route, & que je ne prétens ſuivre que de tres-loin. Il ne faut que comparer les ſiennes avec celles que j'ay faites pour voir que c'eſt luy qui eſt inimitable; & c'eſt beaucoup pour moy que la Gloire d'avoir été ſouffert où il a été admiré,

LE POUVOIR DES FABLES.

PROLOGUE.

Autrefois dans Athene un fameux Orateur
Zelé pour la Cauſe Publique,
Craignant pour ſa Patrie un extrême malheur
Mit en œuvre ſa Rethorique;
Et pour émouvoir l'Auditeur
Fit un diſcours fort pathetique.
Mais le Peuple qui l'écoutoit
Immobile comme une Souche,
Ne fut non plus touché de ce qu'il debitoit
Que s'il n'eût pas ouvert la bouche.
Chagrin du peu de progrés
Que faiſoit ſon Eloquence,
L'anguille, ajoûta-t-il, l'Hyrondelle & Cérés
Firent un jour connoiſſance.
En voyageant toutes trois
Un fleuve impetueux s'oppoſe à leur paſſage;
L'Hyrondelle en volant, & l'anguille à la nage,
Le paſſerent ſans peine, & l'auroient fait vingt fois.
Et Céres? dit le Peuple en élevant ſa Voix:
Vous avez fait paſſer l'Anguille & l'Hyrondelle;
Monſieur le Philoſophe en vous remerciant:
Mais Cerés, que devint-elle?
Dit encor une fois le Peuple impatient.
Meſſieurs, dit l'Orateur, vous deſſillez ma veuë;
Je me ſuis abuſé juſques à ce moment:
La verité toute nuë
N'a pas aſſez d'Enjoûment:

Une

Une Fable l'insinuë
Bien plus agréablement.
Messieurs les Auditeurs, qui par vôtre suffrage
Rendez bon ou mauvais le Destin d'un Ouvrage,
Celuy qui va paroître est d'un genre nouveau :
S'il vous blesse il est laid, s'il vous plaît il est beau.
Esope, si connu par ses sçavantes Fables,
Fut jadis condamné par des Juges coupables :
Mais ceux qui de son sort decident aujourd'huy
Ont trop d'intégrité pour s'armer contre luy.
Il ne vous dira point de ces Quolibets fades,
Qui ne sont de bons mets que pour des goûts malades :
Par les Fables qu'il cite en differens endroits
Il se montre à vos yeux tel qu'il fut autrefois.
Pesez-en le merite en Juges équitables :
Vous le méconnoîtriez s'il ne disoit des Fables :
Et vous auriez dans l'ame un sensible dépit
De le voir par sa Bosse, & non par son Esprit.

PERSONNAGES.

ESOPE.
LEARQUE, Gouverneur de Sizique.
EUPHROSINE, Fille de Learque.
AGENOR, Gentilhomme de Lesbos, Amant d'Euphrosine.
DORIS, Confidente d'Euphrosine.
HORTENSE, Fille enteſtée de ſon Eſprit.
DEUX DEPUTEZ de Sizique, tous deux fort vieux.
PIERROT, Payſan d'auprés de Sizique.
AGATON, petit Garçon fort beau, fils de Learque.
CLEONICE, petit Fille fort laide, ſœur d'Agaton.
Mr. DOUCET, Genealogiſte.
AMINTE, Mere d'une fille enlevée.
ALBIONE, Veuve d'un Conſeiller-Notaire.
COLINETTE, Femme de Pierrot.
Mr. FURET, Huiſſier.
DEUX COMMEDIENS.
UN MAISTRE D'HOSTEL.
UN SOMMELIER.
UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Sizique.

LES FABLES D'ESOPE, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS

LEARQUE.

ENFIN ce grand esprit que je brûlois de voir,
L'incomparable Esope est icy d'hier au soir.
Tu le vis à loisir, nous soupâmes ensemble :
Ne me déguise rien, dy-moy ce qu'il t'en semble.
Ne le trouves-tu pas un aimable homme ?

EUPHROSINE.

Moy ?

LEARQUE.

Oüy.

EUPHROSINE.

Je n'en connois point qui luy ressemble.

LEAR-

LEARQUE.

Et toy
Comment le trouves-tu ? je te croi délicate.

DORIS.

Et ne voulez-vous point, Monsieur, que je le flatte?

LEARQUE.

Dis la verité pure, autrement ne dis mot.

DORIS.

Vous le souhaitez ?

LEARQUE.

Oüy.

DORIS.

C'est un vilain Magot,
Franchement.

LEARQUE.

Quoy ! friponne, estre assez arrogante...

DORIS.

Si cela vous déplaist, souffrez donc que je mente.
Me voilà toute prête à dire qu'il est beau ;
Que c'est, si vous voulez, un Adonis nouveau ;
Qu'à le voir sans l'aimer, c'est en vain qu'on travaille ;
Qu'il n'est pas dans le monde une plus riche taille ;
Que du haut jusqu'au bas tout m'en paroît charmant ;
Mais ce sera, Monsieur, mentir impudemment :
Et jamais au mensonge on ne m'a veu de pente,
Quoy que vice ordinaire à toute Confidente.

LEARQUE.

Il ne te plaist donc pas ?

DORIS.

O que pardonnez-moy,
Je ris incognito d'abord que je le voy ;
Je ne puis m'en tenir quelque effort que je fasse :
Il n'est point de laideur que son museau n'efface :
Et le reste au visage est si bien assorti
Qu'il n'a membre en son corps qui ne soit mal bâti.
Celuy qui le forma choisit un sot modele.

LEAR-

LEARQUE.

S'il luy fit le corps laid, il luy fit l'ame belle.
Pluſt aux Dieux, tel qu'il eſt, qu'Euphroſne luy plût!

EUPHROSINE.

Et ſi je luy plaiſois quel ſeroit voſtre but,
Mon Pere?

LEARQUE.

Ignorez-tu juſqu'où va ma tendreſſe,
Et combien dans ton ſort ton Pere s'intereſſe?
Jamais aucun plaiſir ne m'a ſemblé ſi doux,
Que celuy que jaurois de le voir ton Epoux.

EUPHROSINE.

Mon Epoux, juſte Ciel! que venez-vous de dire?

DORIS.

Bon, ne voyez-vous pas qu'il nous veut faire rire?

LEARQUE.

Eſope, ſelon toy, n'eſt donc pas ſon fait?

DORIS.

Non.
Pour épouſer un Singe il faut eſtre Guenon.
Car entre nous, Monſieur, Eſope eſt un vray Singe:
Celuy qui vous eſt mort, quand il avoit du linge,
Un juſte-au-corps, des gands, & ſon petit chapeau,
Au gré de tout le monde étoit beaucoup plus beau;
Et s'il faut qu'à vos yeux mon cœur ſe dévelope,
Je l'aurois épouſé plus volontiers qu'Eſope.

LEARQUE.

S'il faut eſtre animal pour meriter ta foy,
Le Singe que j'avois étoit digne de toy.
Pour moy que l'eſprit charme en quelque endroit qu'il brille,
Je ne tiens point Eſope indigne de ma Fille.

DORIS.

Et quel diantre d'eſprit trouvez-vous donc qu'il ait?

LEARQUE *à Euphroſine.*

Ecoute. En peu de mots en voicy le Portrait.

Il eſt laid ; mais croy moy, c'eſt une bagatelle :
Un homme eſt aſſez beau quand il a l'ame belle ;
Et dans le plus bas rang comme dans le plus haut,
Toûjours celle d'Eſope a paru ſans deffaut.
Créſus à qui le Ciel fit un ſi beau partage
Qu'une Richeſſe immenſe eſt ſon moindre avantage ;
Créſus le plus heureux de tous les Potentats,
Se repoſe ſur luy du ſoin de ſes Etats.
Dans un Poſte ſi haut à quoy crois-tu qu'il penſe ?
A vivre dans le faſte, & parmi l'opulence ?
A bâtir ſa Maiſon des dépouilles d'autruy ?
Il ſert le Roy, le Peuple, & ne fait rien pour luy.
Au riche comme au pauvre il tâche d'eſtre utile ;
Et depuis quatre mois qu'il va de Ville en Ville,
Il enſeigne aux Petis à faire leur devoir,
Et tempere des Grands l'impetueux pouvoir :
A la droite raiſon il veut que tout ſe rende ;
Qu'en pere de ſon Peuple un Monarque commande ;
Et que mourant plûtôt que d'oſer le trahir,
Un Sujet ſe reſtraigne à l'honneur d'obeïr.
Comme il eſt dangereux d'eſtre trop veritable
Il ſe ſert du ſecours que luy préte la Fable ;
Et ſous les noms abjects de divers animaux,
Aplaudit les vertus, & reprend les deffauts.
Quoy que par bienſeance il ne nomme perſonne,
Si l'on ne ſe connoît au moins on ſe ſoupçonne :
Et par cette induſtrie, en quelque rang qu'on ſoit
Il apprend à chacun à faire ce qu'il doit.
Voilà ſincerement le Portrait de ſon ame.

DORIS.

Que vous ſeriez, Monſieur, un hon Peintre de femme !
Vous fardez vos Portraits admirablement bien.

LEARQUE.

Quoy, ma fille ſoûpire, & ne me répond rien ?
Un merite ſi grand ne la rend point ſenſible ?

EUPHROSINE.

Mon Pere, à mon devoir il n'eſt rien d'impoſſible,
Mais Eſope eſt ſi laid !

LEARQUE.

Son eſprit eſt ſi beau !
La raiſon ſur les yeux doit te mettre un bandeau :
Et s'il faut qu'avec toy je m'explique ſans feinte,
Ce qu'il a de pouvoir me donne un peu de crainte.
Par tout où de Créſus s'étendent les Etats,
Il dépoſe à ſon gré les mauvais Magiſtrats.
Changé les Gouverneurs, qui par coups & menaces,
Eloignez de la Cour, tyranniſent leurs Places.
Caſſe les Officiers, qui pour faire les fins,
Au lieu de cent Soldats n'en ont que quatre-vingts ;
Et de peur que la fraude à la fin ne ſoit ſceuë,
Ont des gens empruntez pour paſſer en reveuë.
Exclud les Conſeillers de donner leurs Avis,
Quand pendant l'Audiance ils ſe ſont endormis.
Bannit les Avocats, dont l'élegante proſe
A l'art de rendre bonne une méchante Cauſe.
Abolit les Brelans, ces honteux Rendez-vous,
Où l'on tient une Ecole à dreſſer des Filoux.
Deffend aux Medecins, que nos maux enrichiſſent,
De prendre de l'argent que de ceux qu'ils gueriſſent.
Enfin dans cet Etat de l'un à l'autre bout,
Eſope a ſans reſerve inſpection ſur tout.
Quoy que ma probité ſoit exempte d'atteintes,
Peut-eſtre contre moy luy fera-t'on des plaintes :
Gouverneur de Sizique, où mon ſort eſt ſi doux,
Je jouïs d'un bonheur qui me fait des jaloux ;
Et ſi juſqu'à t'aimer tu pouvois le contraindre,
Il fermeroit la bouche à qui voudroit ſe plaindre
A ſon appartement je vay voir s'il eſt jour ;
Sçavoir s'il eſt viſible, & luy faire ma cour ;
Luy marquer par mon zele & par ma deférence...

DORIS.

Vous n'irez pas bien loin, je le voy qui s'avance
Quel Marmouſet!

SCENE II.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

J'allois pour voir vôtre Grandeur,
Et ſçavoir....

ESOPE.

Doucement, Monſieur le Gouverneur.
Dans la place où je ſuis, plus fragile qu'un verre,
Je vais à petit bruit, & vole terre à terre:
Le terme de Grandeur ne fut point fait pour moy.

LEARQUE.

Eh, Monſieur, c'eſt un grade acquis à vôtre Employ,
Tous vos predeceſſeurs juſqu'au temps où nous ſommes....

ESOPE.

Tous mes predeceſſeurs ont été de grands hommes,
Dont le ſang, le ſervice, & les hautes vertus,
A ne rien déguiſer, meritoient encore plus.
Pour moy qu'un Sort bizare a tiré de la bouë,
Moy de qui pour un temps la Fortune ſe jouë,
A quoy que ce puiſſe eſtre où je ſois deſtiné,
Je me ſouviens toûjours de ce que ſuis né.
La Fortune eſt à craindre où manque la Sageſſe.
Eſtre aujourd'huy Grandeur, & demain Petiteſſe,
Garder un long ſilence aprés un peu de Bruit,
C'eſt le commun deſtin des Grands, par cas fortuit.
Tréve donc de Grandeur pour un homme ſi mince.

LEAR-

LEARQUE.

Et dequoy vous sert donc d'être auprés d'un grand Prince ?
Si les Titres d'honneur ne vous enteſtent pas,
La Richeſſe à vos yeux doit avoir des appas :
Vous eſtes dans un Poſte, où vous n'avez qu'à prendre ;
Tout l'Argent de Créſus dans vos mains ſe vient rendre ;
Tous ceux qui devant vous rempliſſoient vos Emplois,
Quand ils les ont quittez eſtoient de petits Rois ;
C'eſtoit une Fortune auſſi haute que prompte.

ESOPE.

Monſieur le Gouverneur, que je vous faſſe un Conte,
Je vous prie.

LA BELETTE ET LE RENARD.

Autrefois la Belette ayant faim,
Par un trou fort étroit entra dans une Grange,
Où trouvant quantité de Grain,
Elle ſe croit de Nôce, & d'abord elle mange
Pour le jour, pour la veille, & pour le lendemain.
Enfin, la pance pleine, & toute rebondie,
Elle a peur d'être priſe en ce flagrant délit,
Et va par ſon entrée eſſayer la ſortie ;
Mais elle étoit trop groſſe, ou le trou trop petit.
Un Renard ſur ces entrefaites,
Paſſant en cet endroit, & la voyant patir,
C'eſt en vain, luy dit-il, groſſe comme vous êtes,
Que vous eſperez de ſortir.
Je vous plains d'être en ce giſte ;
Mais il peut arriver pis,
Si vous ne rendez bien viſte,
Tout ce que vous avez pris.

A l'application.

LEARQUE.

Elle eſt aiſée à faire.

ESOPE.

Tant mieux. La verité ne peut être trop claire.
Ceux de qui la conduite, exempte de ſoupçons,
A qui ſe voüe au Prince, offre tant de leçons,
Pour s'en formaliſer vont trop droit en beſogne.
Pour celuy qui ſur tout pince, lezine, rogne,
Qui du bien de Créſus s'attribuant le quart,
Ne manie aucun ſou dont il ne prenne un liard;
Quand il croit ſa Fortune & ſolide & complette,
Il éprouve le ſort qu'éprouva la Belette;
Et ſurpris dans la Grange auprés du tas de Grain,
Il ne peut en ſortir, pour en être trop plein.
Tâchons d'avoir du bien qui ne courre aucun riſque
Un grand fonds de Vertu rarement ſe confiſque:
En faveur, en diſgrace on eſt ſeur d'en joüir.

LEARQUE.

Monſieur, on eſt charmé quand on peut vous oüir.
Mais faiſons, je vous prie, une petite poſe.
Peut-être le matin prenez-vous quelque choſe:
Un Bouillon, du Caffé. Que vous plait-il des deux?

ESOPE.

Avez-vous du Caffé qui ſoit bon?

LEARQUE.

Merveilleux.

ESOPE.

Prenons-en. Ordonnez que l'on nous en appreſte.
Il n'eſt rien de ſi bon contre le mal de teſte.
Quand j'en prends le matin, je ſuis gay tout le jour.

LEARQUE.

Vous en aurez icy de meilleur qu'à la Cour:
Et dans peu de momens on va vous ſatisfaire.

ESO-

ESOPE.

Quoy, faut-il que vous même...

LEARQUE.

Oüy, j'y suis necessaire.

à Euphrosine.

Entrenez Monsieur, & ne le quittez pas.

SCENE III.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ESOPE.

Me voilà, sans deffence, en proye à vos appas,
Ma belle Enfant. Mon cœur a beaucoup de foiblesse;
Un coup d'œil m'assassine, ou tout au moins me blesse.

EUPHROSINE.

Monsieur, ne craignez rien. Les Dieux me sont témoins,
Que je n'y veux donner ny mes vœux ny mes soins.

ESOPE.

J'entens. Ce n'est pas là ce qui vous inquiete.
Rarement à vôtre âge on est sans amourette.
Vous avez le cœur pris.

EUPHROSINE.

Moy?

DORIS.

Ne déguisez rien.
Monsieur est honnête homme, il en usera bien:
Il peut, par le credit qu'il a sur vôtre Pere,
Donner un croc-en-jambe à l'hymen qu'il veut faire.
Oüy, Monsieur, ma Maîtresse aime depuis deux ans
Un Gentilhomme aimable & des plus complaisans;

Jeune, galant, bien fait, s'il en eſt dans le monde
Propre en linge, en habits, grande perruque
blonde;
Enfin de la façon dont le Ciel l'a formé,
Il n'eſt point de mortel plus digne d'être aimé.
Monſieur le Gouverneur, que la grandeur enteſte
Aux appas de ſa fille offre une autre conqueſte;
Et veut dés aujourd'huy qu'elle applique ſon ſoin
A donner de l'amour au plus vilain Marſouin...
Voyez la pauvre Enfant, elle s'en deſeſpere.
Et vous êtes ſi bien avec Monſieur ſon Pere,
Qu'un mot que vous diriez, le feroit conſentir
S'il veut qu'elle ſoit femme, à la mieux aſſortir;
A luy donner au moins un homme en bonne forme
Et non comme il veut faire une figure énorme,
Que dans ſa belle humeur, la Nature en joüant,
A faite moitié Singe, & moitié Chat-huant.
L'agreable bijou qu'un mary de la ſorte!

ESOPE.

Et comment nomme-t'on ce Chat-huant?

EUPHROSINE.

Qu'importe
On vous en dit aſſez diſant qu'il me déplaiſt.
Mon Pere au premier mot devinera qui c'eſt.
Ne vous informez point d'un nom qui me cha-
grine.

ESOPE

Il ne faut pas toûjours s'arréter à la mine.
Par exemple:

LE RENARD ET LA TESTE PEINTE.

Jadis un Renard affamé
Rodant par-cy, par-là, pour faire bonne queſte
Entra dans la maiſon d'un Peintre renommé,
Et trouva ſous ſa patte une fort belle Teſte.
Une Perruque blonde, ainſi qu'à vôtre Amant,

De l'éclat de son teint relevoit l'agrément.
O Ciel ! s'écria-t'il, qu'elle me semble belle !
C'est grand dommage vraiment
Qu'elle n'ait point de cervelle.

Combien devant nos yeux, qui ne s'en doutent pas,
Sous leur grande Perruque étalent des appas
Qui de la Teste peinte étant le vrai modelle
Ont beaucoup d'apparence, & n'ont point de cervelle ?
De vôtre Sexe même, & vous le sçavez bien,
Pour paroistre charmante on ne neglige rien :
Et quel malheur plus grand que celuy d'être belle,
Lors qu'à beaucoup d'appas on joint peu de cervelle ?
Peut-être que l'Amant épris de vos attraits
Est une belle teste, à la cervelle prés :
Il plaist, il touche, il charme, à n'en voir que l'écorce,
Au fond, l'esprit & luy sont peut-être en divorce.

DORIS.

Je le connois, Monsieur, & dedans & dehors ;
Son esprit, j'en suis sûre, est mieux fait que son corps :
Je puis, sans le flatter, dire à son avantage
Qu'il l'a beaucoup plus grand que tous ceux de son âge.
Ce n'est pas d'aujourd'huy que j'en ay fait l'essay.

EUPHROSINE.

Ce qu'elle vous en dit est assurément vray :
Je puis vous en parler de science certaine.
S'il faut nous separer figurez-vous ma peine ;
Ce sera pour mon cœur le coup le plus tuant....

ESOPE.

Vous ne voulez donc point tâter du Chat-huant ?

DORIS.

Eh fy ! Monsieur ! comment voulez-vous qu'elle en tâte ?

Il n'eſt ragoût ſi bon qu'un tel morceau ne gâte.
C'eſt un mets dégoûtant qui fait bondir le cœur.

EUPHROSINE.

Direz-vous à mon Pere un mot en ma faveur ?
Puis-je l'eſperer ?

ESOPE.

Oûy, je prétens faire en ſorte
Que dés demain.....

SCENE IV.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS, UN OFFICIER.

DORIS.

Voicy le Caffé qu'on apporte.

ESOPE *à Euphroſine.*

N'en prenez-vous pas ?

EUPHROSINE.

Non.

ESOPE.

Quoy, jamais ?

EUPHROSINE.

Rarement.

ESOPE.

Prenez-en avec moy, s'il vous plaiſt, autrement
Il pourroit à vos feux arriver du deſordre ;
Et par le Chat-huant je vous laiſſerois mordre.

DORIS.

Et prenez-en, Madame, au lieu d'une fois deux,
Et garantiſſez-vous d'un oiſeau ſi hideux.

EUPHROSINE.

Le Caffé me fait mal.

DORIS.

Je boirois de l'abſinte
Pour trouver à ſortir d'un pareil labyrinte.

EU-

EUPHROSINE.

Que l'on m'en donne donc, puiſqu'il vous plaiſt ainſi,
Monſieur.

ESOPE.

La Confidente en prendra bien auſſi?
Je voy bien qu'à la joye elle n'eſt pas contraire.

DORIS.

Oh pour moy, volontiers, je ſuis fille à tout faire.

ESOPE.

Allons: à la ſanté de vôtre époux futur.
Vous me ferez raiſon que je crois?

EUPHROSINE.

A coup ſûr.
Vous touchez de mon cœur un endroit trop ſenſible
Pour vous rien refuſer qui luy ſemble poſſible.
Quand vous verrez mon Pere appuyez fortement
Sur les perfections de mon premier Amant.
J'attens tout d'un ſecours auſſi grand que le vôtre.

DORIS.

Et ſur tout, peſez bien ſur les deffauts de l'autre.
Faites-en un portrait vilain au dernier point,
Quoy que vous en diſiez, vous ne l'outrerez point.

EUPHROSINE.

Dites que le premier, digne de ma tendreſſe,
Eſt l'homme le mieux fait qu'ait veu naître la Grece.

DORIS.

Dites que le ſecond bâty tout de travers
Eſt le plus laid Mâtin qu'ait prodit l'Univers.

EUPHROSINE.

Perſuadez-luy bien qu'Agenor, je le nomme,
A toutes les vertus qui font un honneſte homme.

DORIS.

Perſuadez-luy bien qu'il n'eſt vice ſi bas
Que n'ait le Godenot que je ne nomme pas.

EUPHROSINE.

Que pour l'un chaque jour renouvellant mon zele
Juſqu'au dernier ſoûpir je luy ſeray fidelle.

DORIS.

Que pour l'autre, mal propre au lien conjugal,
S'il ſe jouë à l'hymen il s'en trouvera mal :
Et qu'il a ſur le front une table d'attente
Qui de ſa deſtinée eſt la preuve éclatante.
Voilà ce qu'à ſon Pere il faut faire ſçavoir.

SCENE V.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS, *un* LAQUAIS, *un* OFFICIER.

LE LAQUAIS.

Une Dame eſt là-bas qui demande à vous voir, Monſieur.

ESOPE.

Quelle Dame eſt-ce ?

LE LAQUAIS

Une Dame qu'on nomme . . . (homme,
à Doris. C'eſt cette Dame . . . & là . . . plus ſçavante qu'un
Dont l'eſprit eſt ſi creux qu'on n'en voit point le fond,
Et qui ne parle pas comme les autres font.

DORIS

Je ſçay qui c'eſt. Sortons, rendons luy ce ſervice,
L'entretien d'une femme eſt pour elle un ſupplice.
Elle veut du pompeux juſqu'au moindre diſcours.

ESOPE.

Qu'elle entre.

Le Laquais rentre.

EUPHROSINE.

Mon eſpoir eſt dans vôtre ſecours:
Vous me l'avez promis, & je le vais attendre.

ESOPE.

Allez, je feray plus que vous n'oſez prétendre.

SCE-

SCENE VI.

HORTENSE, ESOPE.

HORTENSE.

La Déesse à cent voix, qui du sein d'Atropos
Sauve les noms fameux & les faits des Heros,
La Renommée, enfin, vous met en parallele...

ESOPE *bas.*

Quel diantre de jargon celle-cy parle-t-elle ?
Par charité, Madame, ou daignez m'excuser,
Ou daignez vous résoudre à vous humaniser :
Vôtre stile est si haut que j'ay peine à l'entendre.

HORTENSE.

Je ne croy pas, Monsieur, que j'en puisse descendre ;
Je l'ay plus de cent fois vainement éprouvé :
J'ay naturellement l'esprit trop élevé :
Vôtre peine à m'entendre est une raillerie,
Vous avez l'Intellect d'une Cathegorie...

ESOPE.

Madame, en verité ce jargon m'est suspect,
Je n'ay jamais appris ce que c'est qu'Intellect ;
Et je croy fortement, tant j'ay la teste dure,
Qu'une Cathegorie est une grosse injure.
A quoy sert de parler que pour être entendu ?
Et si je vous entends je veux être pendu.

HORTENSE.

Quoy, l'Esprit le plus beau de tout nôtre hemisphere
Voit de l'opacité parmy tant de lumiere !
Ce qui passe chez vous pour des obscuritez
Chez le monde poli sont des Amenitez.
Descendre d'où je suis au langage vulgaire
Est un éboulement que je ne sçaurois faire :
Le chemin m'en paroît impraticable & long.

ESOPE.

Eh de grace, Madame, à qui parlez-vous donc ?
Avant qu'un ſerviteur puiſſe vous être utile
Il luy faut plus d'un an pour ſçavoir vôtre ſtile ;
Et pour les étrangers, à parler franchement,
Nul ne peut vous entendre à moins d'un truche-
Eſtes-vous mariée ? (ment.

HORTENSE.

O Ciel ! quelle demande !
Puis-je l'être ?

ESOPE.

Eh ouyda, vous étes aſſez grande.

HORTENSE.

Quand les gens comme moy veulent ſe marier
Il leur faut même eſpece à qui s'apparier.
Voulez-vous qu'un Mary dans ſes heures brutales
Pour tranſmettre aprés luy ſes vertus animales,
Introduiſe à la vie un nombre de Marmots
Qui tiendront de leur Pere, & qui ſeront des ſots?

ESOPE.

Mais qui voyez-vous donc? car c'eſt-là ma ſurpriſe.

HORTENSE.

Je me tiens dans ma chambre où je me tranquiliſe.
J'aime mieux être ſeule, & dans l'inaction
Que de mes-allier ma converſation.
Un diſcours ſans figure eſt un mets que j'abhorre,
Je veux de l'antitheſe ou de la metaphore ;
Des mots pleins d'énergie & d'érudition,
Comme inintelligible, inafectation :
J'y trouve une beauté preſque inimaginable.

ESOPE.

Voudriez-vous bien entendre une petite Fable,
Madame ?

HORTENSE.

Volontiers. L'apologue me plaiſt,
Quand l'application en eſt juſte.

ESOPE.

Elle l'eſt.

LE

LE ROSSIGNOL.

Un Roſſignol inquiet & volage,
Dont le gazouillement étoit touchant & beau,
Ennuyé du méme ramage
Voulut en apprendre un nouveau.
Il avoit pour voiſine une jeune Linotte
Qui d'un Flûteur expert recevoit des leçons;
Et qui du flageolet imitant tous les ſons,
Sembloit avoir appris juſqu'à la moindre notte.
Le Roſſignol perſuadé
Qu'à ſes vaſtes clartez rien n'étoit difficile,
Apprit groſſierement un ramage guindé,
Et de tous les Oyſeaux ſe crut le plus habile.
Mais ſon ſort fut ſi cruel
Par ſon imprudence extréme,
Que dans ſes plus beaux airs rien n'étant naturel,
Dés qu'il vouloit ſiffler, on le ſiffloit luy-même.

Pour peu qu'à cette Fable on ait d'attention
On ne peut ſe méprendre à l'application.
Et comme j'apperçois de la mes-alliance
Entre vôtre merite & mon inſuffiſance,
Pour me faire un devoir de n'en pas abuſer
Je vous laiſſe un champ libre à vous tranquiliſer.
En s'en allant.
Chaque mot qu'elle dit m'étourdit & m'aſſomme.

HORTENSE.

Hé quoy, ce Mirmidon paſſe pour un grand Homme!
Je ne puis revenir de ma perplexité:
Je l'aurois méconnu ſans ſa difformité.
Je ne ſçay quelle étoille à mon heure premiere
Sur le cours de ma vie influa ſa lumiere,
Mais je voy peu d'Eſprits, à les parcourir bien,
Qui ſoient de l'étenduë & de l'orde du mien.

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EUPHROSINE, DORIS.

DORIS.

Eh, bons Dieux! qu'avez-vous, qui vous rend éperduë?

EUPHROSINE.

Je n'en puis plus.

DORIS.

D'où vient?...

EUPHROSINE.

Doris, je ſuis perduë.

DORIS.

Qu'eſt-ce qu'on vous a fait, & que dois-je penſer?

EUPHROSINE.

Il faudroit, que je crois, un peu me délacer. J'étouffe.

DORIS.

Hé bien venez: ça que je vous délace.

EUPHROSINE.

Arreſte. Je ſuis mieux; & voilà qui ſe paſſe.

DORIS.

Courage, efforcez-vous, reprenez vos eſprits. Qu'avez-vous?

EUPHROSINE.

Ce que j'ay? Je ne puis avoir pis.

DORIS.

Depuis ſi peu de temps que je ne vous ay veuë, Vous eſt-il arrivé quelque affaire impréveuë?

EUPHROSINE.

Jugez-en par mon trouble & par mon deſeſpoir, Ou prête-moy l'oreille, & tu vas tout ſçavoir. Apprens, Doris, apprens que le fourbre d'Eſope...

D. O-

DORIS.

Achevez, qu'a-t'il fait le malheureux Cyclope?

EUPHROSINE.

Loin de tenir parole, & d'être mon appuy,
Il n'a pas dit un mot qui n'ait été pour luy.
Il m'épouse demain par l'ordre de mon Pere.

DORIS.

Luy, Madame!

EUPHROSINE.

Eſt-ce à tort que je me deſeſpere?
Parle-moy nettement, nous ſommes ſans témoins,
Eſt-ce à tort....

DORIS.

Non, Madame, on ſe pendroit à moins,
De vôtre deſeſpoir quelque effet qu'on redoute,
Eſtre femme d'Eſope eſt encor pis ſans doute:
Et ſe precipiter d'un haut rocher à bas,
Eſt un ſort moins cruel que d'entrer dans ſes bras.
Comment? Quand ce Magot, d'odieuſe memoire,
A vôtre Epoux futur vous a tantôt fait boire,
C'étoit à ſa ſanté, ſans que vous le cruſſiez,
Que ce malin Boſſu vouloit que vous bûſſiez!
Il faut qu'aſſurément vôtre Pere radote.

EUPHROSINE.

Quel Epoux il me donne, & quel Amant il m'ôte!
Tu ſçais ce qu'eſt Eſope, & ce qu'eſt Agenor.

DORIS.

Belle comparaiſon! c'eſt du fer & de l'or.
Mais Agenor auſſi, dont l'amour eſt extrême,
N'eſt guerre impatient de revoir ce qu'il aime:
Depuis qu'il eſt party pour aller à Leſbos,
De ſon Pere deffunt empaqueter les os,
Deux mois ſont écoulez, & voicy le troiſiéme...

EUPHROSINE.

Qu'apperçois-je, Doris?

DORIS.

Madame, c'eſt luy-même!

SCENE II.

AGENOR, EUPHROSINE, DORIS.

AGENOR.

Quoy, dans vôtre entretien avois-je quelque part, Euphrosine ?

EUPHROSINE.

Agenor ! que vous arrivez tard !

AGENOR.

Il est vray ; mais Madame, une tempête étrange...

DORIS.

Madame est mariée, on peu s'en faut.

AGENOR.

Qu'entens-je ! Dis-tu vray ?

DORIS.

Que trop vray.

AGENOR.

Quoy, sincerément ?

DORIS.

Oüy.

Un Rival venu d'hier, vous en sévre aujourd'huy : Voilà la verité toute pure.

AGENOR.

Ah, Madame ! Avez-vous pû trahir une si belle flâme ? Avez-vous pû...

EUPHROSINE.

Calmez ces mouvemens jaloux, Je suis dans ce malheur plus à plaindre que vous. Lors que de trahison vôtre cœur me soupçonne, Il ne sçait pas qu'Esope est l'Epoux qu'on me donne.

AGENOR.

Esope ! Et le moyen de presumer cela ? L'homme le plus mal fait ! le plus laid !

DORIS.

Le voilà.

Il

Il s'eſt rendu fameux par ſa méchante mine,
On le connoît par tout.

AGENOR.

Pardon, belle Euphroſine.
Vôtre Pere, ſans doute, uſe icy de ſes droits:
Vous avez trop bon goût, pour un ſi mauvais choix.
Eſope!

EUPHROSINE.

Tel qu'il eſt, il a charmé mon Pere:
Il eſt infatué de ſon eſprit auſtere:
Ses égards vont pour luy par delà le reſpect.

DORIS.

Choiſiſſez pour gemir un endroit moins ſuſpect.
L'appareil que voilà doit aſſez vous apprendre,
Que les Cliens d'Eſope en ce lieu ſe vont rendre:
Dans ce Fauteuil douillet, vôtre Epoux prétendu,
Que de tout vôtre cœur, vous voudriez voir pendu,
Va donner audiance à qui voudra ſe plaindre;
Et s'il vous apperçoit vous en devez tout craindre.
Dans vôtre appartement menez Monſieur, ſans bruit,
Et ſi vous y parlez, que ce ſoit avec fruit:
A ſoûpirer gratis on perd plus qu'on ne gagne;
Il faut aller au fait ſans battre la campagne.

EUPHROSINE.

Et ſi mon Pere y vient, quel ſera mon dépit?

DORIS.

L'amour que vous avez vous fait perdre l'eſprit.
Avant que vôtre Pere ait ouvert vôtre porte,
Monſieur ſera ſorty, ſi vous voulez qu'il ſorte:
Le petit eſcalier qui conduit au jardin,
Contre toute ſurpriſe offre un ſecours ſoudain;
Allez ſans heſiter où mon zele vous pouſſe.
Hé bien! ne voilà pas le Chat-huant qui touſſe
Paſſez de ce côté de peur d'en être vûs:
L'Animal qui paroît rend tous mes ſens émûs,
Il n'eſt pas dans le monde un plus hideux viſage.

SCE-

SCENE III.

ESOPE, LEARQUE, DORIS.

LEARQUE.

Doris?

DORIS.

Monsieur.

LEARQUE.

Hé bien, ma fille est-elle sage?

DORIS.

Fort sage.

LEARQUE.

Que fait-elle?

DORIS.

Elle ronge son frein,
Trouve le jour obscur, quoy qu'il soit fort serain,
A vôtre volonté tâche d'être rebelle,
Et la plus sage fille en feroit autant qu'elle.
Où diantre, je vous prie, est vôtre jugement?

LEARQUE.

J'ay parlé, c'est assez, point de raisonnement.
Monsieur luy fait honneur. Dis encor le contraire.

DORIS.

Moy? non; mais c'est, je croy, tout ce qu'il luy peut faire.
Monsieur a ses raisons, que je ne blâme pas;
S'il aime ma Maîtresse, il luy voit des appas?
Mais Euphrosine aussi n'est pas moins raisonnable,
Et Monsieur qu'elle hait est assez haïssable.
C'est une verité que je ne puis trahir,
L'un a raison d'aimer, & l'autre de haïr.
Voilà mon sentiment, puisqu'on veut qu'il éclate.

ESOPE.

J'ay prés de vôtre Fille une bonne Avocate!
Qu'en dites-vous?

LEAR-

LEARQUE.

Sortez, impudente.

DORIS.

Je sors.

Mais aurez-vous raison, quand je seray dehors ?
Serez-vous moins gêné par vôtre conscience ?

ESOPE.

De l'air dont elle parle en ma propre presence,
Dieu sçait comme en secret je suis sur le tapis.

DORIS.

Je dis la verité : que diray-je de pis ?
Adieu.

SCENE IV.

LEARQUE, ESOPE.

LEARQUE.

Sur ma parole ayez l'ame tranquile.
Je sçay qu'à son devoir Euphrosine est docile,
On l'arrache avec peine à son premier Amant.

ESOPE.

L'aime-t-elle ?

LEARQUE.

Beaucoup.

ESOPE.

Et luy ?

LEARQUE.

Pareillement.

ESOPE.

Est-il jeune ?

LEARQUE.

A peu prés de l'âge de ma fille.

ESOPE.

Riche ?

LEARQUE.

Fort riche.

Eso-

ESOPE.

Noble?

LEARQUE.

Oüy, de bonne famille.

ESOPE.

Bien fait avec cela?

LEARQUE.

Parfaitement bien fait.

ESOPE.

Pourquoy trouvez-vous donc que je ſois mieux ſon fait?

C'eſt changer un bon champ contre une terre en friche.

Je ne ſuis, comme on ſçait, Jeune, Noble, ny Riche.

Pour bien fait, écoutez, je ſuis de bonne foy,

D'abord qu'un enfant crie, on luy fait peur de moy.

Qui vous peut obliger à l'effort que vous faites?

LEARQUE.

Et comptez-vous pour rien la faveur où vous êtes?

Beau-pere d'un tel homme, & ſeur de ſon credit,

Il n'eſt aucun eſpoir qui me ſoit interdit.

J'ay pour vous préferer de legitimes cauſes.

ESOPE.

Fort bien. Ayez donc ſoin d'aplanir toutes choſes.

LEARQUE.

Je vay prés de ma fille uſer de mon pouvoir.

ESOPE.

Adieu. Qu'on faſſe entrer ceux qui voudront me voir.

SCENE V.

DEUX VIEILLARDS, ESOPE.

I. VIEILLARD.

Monſeigneur.....

ESOPE.

Tout d'abord j'interromps cette phraſe :
Le mot de Monſeigneur demande trop d'emphaſe:
Pour gens faits comme moy je l'abroge.

II. VIEILLARD.

Monſieur.
Nôtre Ville demande un nouveau Gouverneur.

ESOPE.

Et la raiſon ?

I. VIEILLARD.

Le nôtre eſt devenu trop riche :
On ne peut tant gagner, à moins que l'on ne triche.
Quant il vint s'établir dans ſon Gouvernement,
Il avoir pour cortége un Laquais ſeulement,
Et pour tout équipage une méchante Roſſe ;
Maintenant ſix chevaux font rouler ſon Caroſſe ;
Il ſerre le bouton quand on s'adreſſe à luy.....

ESOPE.

Paſſons. Tous ſes pareils font de même aujourd'huy.
Menace-t'il ? bat-il ? ſans relâche ni tréve ?

LE II. VIEILLARD.

Non, Monſieur, mais.....

ESOPE.

Quoy, mais ?

LE II. VIEILLARD.

Il eſt ſi gras qu'il créve :
A s'engraiſſer encor il applique ſes ſoins.

ESOPE.

Un autre qui viendra, s'engraiſſera-t'il moins ?
Pour courir à la proye, il eſt le plus alaigre.

Rien-

Rien n'incommode tant qu'un nouveau Seigneur
maigre ;
A chaque heure du jour vous l'avez sur les bras ;
Il le faut engraisser ; & le vôtre est tout gras :
Et c'est pour le Public une chose moins aigre
D'entretenir un gras, que d'engraisser un maigre.
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

LE I. VIEILLARD.

Nous, Monsieur ?
Que nous ne voulons plus de nouveau Gouverneur.
Fût-il encor plus gras, nous garderons le nôtre.

LE II. VIEILLARD.

Monsieur, à cette grace ajoûtez-en une autre.
Le peuple pour son Prince est tout zele, tout feu,
Obtenez de Crésus qu'il s'en souvienne un peu :
Plus il est élevé sur les autres Monarques,
Et plus de sa bonté nous attendons de marques.
Auprés d'un si grand Roy prenez nos interêts.

ESOPE.

Voicy pour vous répondre un Apologue exprés.

LES MEMBRES ET L'ESTOMACH.

Les Petits sont sujets à des fautes extrêmes.
Un jour les Membres las de nourir l'Estomach,
Dirent que tout leur gain alloit dans ce Bissac ;
Et croyant se vanger se punirent eux-mêmes.
Qu'il travaille s'il veut manger.
Chacun à son devoir ne veut plus se ranger :
Les Pieds cessent d'aller, les Mains cessent de
prendre ;
Et lorsque l'Estomach voulut les avertir,
Qu'ils se repentiroient de le laisser pâtir,
Aucun d'eux ne voulut l'entendre.
Pendant que l'on s'applaudissoit
D'avoir

D'avoir fait un si beau divorce,
Plus l'Estomach s'affoiblissoit,
Moins les Membres avoient de force.
Enfin quand de gronder les Membres furent las,
Voulant prendre un air moins farouche,
Les Pieds ne pûrent faire un pas,
Ny les debiles Mains aller jusqu'à la bouche:
Et manque de secours l'Estomach retrécy,
Etant mort, par leur faute, ils moururent aussi.

A peser comme il faut le sens de cette Fable,
De bonne foy, la plainte est-elle raisonnable?
En donnant de vos biens une legere part,
Le reste en seureté ne court aucun hazard.
Vous joüissez sans peur de vos fertiles terres;
Elles sont à l'abry du ravage des guerres;
Et vos riches troupeaux paissent dans vos guérets,
Comme si l'on étoit dans une pleine paix.
La guerre en quatre jours au pied de vos murailles,
Feroit plus de dégât que cinquante ans de Tailles;
Et de vôtre repos vos Ennemis jaloux,
S'ils ne l'avoient chez eux l'apporteroient chez vous.
Comme un bon Estomach, Cresus avec usure
Sur le Corps tout entier répand sa nourriture;
Et des Membres divers infatigable appuy,
Il travaille pour eux plus qu'ils ne font pour luy.
A redoubler vos soins, ses raisons vous invitent.
Plus l'Estomach est bon, plus les Membres profitent;
Quand il a de la force, ils sont forts, agissans;
Et quand il est debile, ils sont tous languissans.
C'est une verité qu'on ne peut mettre en doute.

LE I. VIEILLARD

On est plus que content pour peu qu'on vous écoute.
Heureux qui tous les jours a le bien de vous voir!

En

En se divertissant on apprend son devoir :
Ce que par l'Estomach nous prescrit vôtre Fable,
Est de tous les devoirs le plus indispensable.
Adieu. Puissiez-vous vivre encore un siecle au moins.

LE II. VIEILLARD.

Et puissions-nous tous deux en être les témoins.
Du meilleur de mon cœur je fais cette priere.

ESOPE.

Oh, je n'en doute point, & je vous croy sincere.
C'est sans difficulté, que dans cent ans d'icy
Vous voudriez bien me voir, & moy vous voir aussi.
J'en sçay qui donneroient une bien grosse somme...

SCENE VI.

PIERROT, ESOPE.

PIERROT.

Testidié je vois bien que vous étes mon homme.
Vous seriez un menteur si vous disiez que non :
Malgré vous, vôtre bosse enseigne vôtre nom.
Sarviteur.

ESOPE.

Avez-vous quelque chose à me dire ?

PIERROT.

Je ne sçaurois vous voir, & m'empêcher de rire.
Je n'ay vû de ma vie un plus drôle de corps.
Ce que j'ay sur le cœur je le boute dehors.
Au reste, bon vivant, tout aussi bien qu'un autre.

ESOPE.

Venons au fait. Mon temps m'est plus cher que le vôtre.
Voulez-vous quelque chose ?

PIERROT.

Eh mordié, l'on sçait bien
Qu'on

Qu'on ne voit pas les gens quand on ne leur veut rien :
Voicy ce que je veux ! écoutez bien.

ESOPE.

J'écoute.

PIERROT.

J'ay, comme vous voyez, un peu d'esprit.

ESOPE.

Sans doute.

PIERROT.

D'un Village icy-prés je suis le fin premier :
J'ay bon vin dans ma cave, & bled dans mon grenier :
J'ay des Bêtes à corne, & des Troupeaux à laine :
Et ma cour de Volaille est toûjours toute pleine :
Mais tenez, franchement, j'en dis du mirlirot.
Têtidié, je suis las d'être appellé Pierrot.
J'ay dans un sac de cuir raisonnablement large,
Plus d'argent qu'il n'en faut pour avoir une Charge.
Enfin, bref, je veux être aprenty Courtisan :
J'ay mon cousin germain, comme moy Payſan,
Qui sortit de chez luy le bissac sur l'épaule,
Des sabots dans ses pieds, dans sa main une gaule,
Et qui par la mordié fait si bien & si biau,
Qu'il est auprés du Roy comme un poison dans l'iau.
Il n'est, pour bien nager, que les grandes Rivieres
Je feray nôtre femme une des Chambrieres
De la Reine ... & puis crac. Et mordié que sçait-on ?
Vous qui du Roy Cresus êtes le Factoton,
Je vous prie, en payant, de me rendre un service ;
Car chez vous autres Grands, point d'argent, point de Suisse.
Choisissez-moy vous-même un Charge.

ESO-

ESOPE.

A vous?

PIERROT.

Oûy

A vôtre aiſe, demain, ſi ne n'eſt aujourd'huy.
Prenez-en une... là... qui ſoit bien mon affaire,
Qui rapporte beaucoup, & qui ne coûte guere.

ESOPE.

Quelle Charge à la Cour vous eſt propre?

PIERROT.

Et mordié

Qu'importe; Connêtable, ou bien Valet de Pié.
Vingt francs plus vingt francs moins; que rien n
vous empêche.
Je ne ſçay ce que c'eſt que de faire le blêche.
Qui dira le contraire en a, mordié, menti,
Et voilà, palſandié, comme je ſuis bâti.

ESOPE.

Eh, Monſieur le Manan, apprenez-moy, de grac
Puiſque vous étes bien, pourquoy changer d
place?
Pourquoy vous tranſplanter & ſortir de ces lieux

PIERROT.

Pardié, ſi je ſuis bien, c'eſt pour être encor mieu

ESOPE.

Fort bien; c'eſt raiſonner, & jaime qu'on ra
ſonne:
Voyons ſi dans le fond vôtre raiſon eſt bonne.
Vous dites que chez vous rien ne vous manque?

PIERROT.

No

ESOPE.

Vous avez de bon vin?

PIERROT.

Oûy, têtidié fort bon.

J'en trinque.....

Es

ESOPE.

Vous mangez sans nulle défiance?
Sans d'aucun heritier craindre l'impatience?

PIERROT.

Ouy, pardié.

ESOPE.

Vous dormez sans trouble & sans effroy?
Tant qu'il vous plaist?

PIERROT.

Mordié, je dors comme je boy?
Tout mon soû.

ESOPE.

Vous avez quelques amis sinceres?

PIERROT.

Se le sommes tretous, je vivons comme freres,
Quand l'un peut servir l'autre, il n'y manque jamais,
Et si j'avons du bien, je le mangeons en paix.
Les Fêtes sous l'ormain j'allons joüer aux quilles,
Du bien j'allons sur l'harbe avec les jeunes filles,
Et je batifolons tant que dure le jour.

ESOPE.

Et tu veux acheter une Charge à la Cour?
Où peux-tu rencontrer une plus douce vie?
Tu manges, bois, & dors quand il t'en prend envie:
Et je sçay force Gens de grande qualité,
Qui n'ont pas à la Cour la même liberté.
Il n'est point là d'amy dont on ne se défie;
On n'y boit point de vin que l'on ne falsifie;
Quelque pressant besoin qu'on ait d'être repû,
On n'y sçauroit manger sans être interrompu;
Et quand de lassitude en soy-même on sommeille,
Quelque peine qu'on souffre, il faut souvent qu'on veille.
Préfere ton repos à tout cet embarras,

Et sois sage du moins comme un de ces deux Rats.
Ecoute.

LES DEUX RATS.

Un Rat de Cour, ou si tu veux, de Ville,
Voulant profiter du beau-temps,
S'échappa du Celier qui luy servoit d'azile,
Et fut se promener aux champs.
Comme il respire l'air dans un sombre boccage,
Il rencontre un Rat de Village,
D'abord bras dessus, bras dessous:
Aprés s'être bien dit serviteur, moy le vôtre,
Le Rat campagnard pria l'autre
D'aller se refraîchir dans quelqu'un de ses trous.
Là le Villageois le regale,
De Raisins, de Pommes, de Noix?
Mais quoy que son zele étale,
Rien ne touche le Bourgeois;
Et pour un Rat d'un tel poids,
Cette vie est trop frugale.
Venez-vous-en, dit-il, me voir à vôtre tour;
Je veux avoir ma revanche,
Et vous régaler, Dimanche;
Je loge en tel endroit, proche un tel carrefour.
Le sobre Rat des Champs, qui du bout d'une Rave
Dînoit assez souvent, & ne dînoit pas mal,
Trouve l'autre dans la cave
D'un gros Fermer General.
Huile, Beure, Jambons, petit Salé, Fromage
Tout y regorge de bien:
Et ce qui pour le Maître est un grand avantage,
Cela ne coûte guere, ou pour mieux dire, rien.
Nos deux Rats étant à même,

Avoient

Avoient de quoy se soûler.
Mais un chat par malheur s'étant mis à mioler,
Ils se crûrent tous deux dans un danger extrême
Le péril étant passé,
Ils revinrent à leur proye;
Mais leur repas à peine étoit recommencé,
Qu'on revient troubler leur joye:
Tantôt c'est un Sommelier,
Qui veut boire bouteille avec ses Camarades;
Et tantôt un autre Officier
Veut de l'huile pour ses salades.
Enfin le pauvre Rat, qui dans son cher Hameau
Passoit ses heureux jours sans crainte & sans envie,
Las de voir qu'à chaque morceau
Il soit en danger de la vie;
Prend congé de son Hôte, en lui disant ces mots:
Vos mets ne me touchent guere;
Peut-on faire bonne chere
Où l'on n'a point de repos?

Ne m'avoûras-tu pas que ce Rat fut fort sage,
De vouloir promptement regagner son Village?
De quoy sert l'abondance au milieu du danger?
Il avoit force mets, & ne pouvoir manger.
Ton sort sera pareil, si tu prens une Charge.

PIERROT.

Aprés ce que je sçay, mordié je m'en gobarge.
Moy, donner de l'argent, je serois un grand fou,
Pour n'oser ny manger, ny dormir tout mon soû!
Pour ne boire jamais que du vin qu'on frelate!
Pour être jour & nuit comme un Chat sur ma patte!
Pour avoir des Amis, qui sont de vrais Judas!
Nenny, mordié, nenny, je ne m'y frotte pas.
C'est avoir de l'esprit de donner une somme,

Pour manger à ſon aiſe, & dormir d'un bon ſomme;
Mais dépenſer ſon bien pour acheter du mal,
Reverence parler, c'eſt être un animal.
Tenez, ſans le plaiſir que m'a fait vôtre Fable,
J'allois être aſſez ſot pour être Connêtable.
Dieu ſçait comme à loiſir je m'en mordrois les doigts.

ESOPE.

Adieu. Si tu le peux ſois ſage une autre fois:
Sur tout, ne prend jamais de fardeau qui t'aſſomme.

PIERROT.

Tètidié, que ce Rat étoit un habile homme!
Vous êtes vous & luy, tant plus j'ouvre les yeux,
De tous les animaux ceux que j'aime le mieux.
Plaquez-là vôtre main. Si vous me voulez ſuivre,
Je m'offre de bon cœur de vous renvoyer yvre:
J'ay d'un vin frais parcé qu'on ne frelate point,
Dont je chamarerons le moûle du pourpoint.
Venez.

ESOPE.

Adieu, Pierrot. Encor un coup, ſois ſage.

PIERROT.

Eh mordié, que de joye auroit nôtre Village!
On n'a jamais tant ry que nous ririons tretous,
De voir un Margajat fagoté comme vous.
Stampendant qu'à venir vôtre Eſprit ſe réſoude.
Adieu, quand vous voudrez je hauſſerons le coude.
Si je vous y tenois, je boirions à ravit.

SCENE VII.

UN Mre. D'HOSTEL, ESOPE, PIERROT.

LE Mre. D'HOSTEL.

Monsieur, on vous attend, & l'on vient de servir

ESOPE.

Allons.

PIERROT.

St, st, un mot. Comme amis l'un de l'autre;
Bûvez à ma santé, je vas boire à la vôtre,
Et par six rougebords, avalez de bon cœur,
Vous montrer que Pierrot est vôtre serviteur.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS *derriere & assez loin.*

LEARQUE *à Euphrosine.*

Vous ne meritez pas les honnestes manieres
Qui me font avec vous abaisser aux prieres.
Qu'Agenor soit aimé, qu'Esope soit haï,
N'importe; je suis Pere, & veux être obeï.
A toutes vos raisons la mienne est préferable.

DORIS.

Ouy, quand vôtre raison sera plus raisonnable.

LEARQUE.

Demon, né pour me nuire, apprens-moy d'où tu sors:
Je t'ay fait satisfaire, & t'ay mise dehors.
Je ne te veux plus voir diviser ma famille,
Et mettre mal ensemble & le Pere & la Fille.
Qui te peut, malgré moy, faire encor revenir?

DORIS.

Un sot zele pour vous qui ne sçauroit finir.
Je m'en veux mal.

LEARQUE.

Et moy, je veux mal à ton zele.

DORIS.

Je reviens en ce lieu moins pour vous que pour elle.

LEARQUE.

Pour elle ny pour moy, je ne t'y veux point voir.

DORIS.

Moy, je veux jusqu'au bout signaler mon devoir.
Dequoy vous plaignez-vous, que de mon zele extréme
Qui vous veut obliger à rentrer en vous-même ?
Je suis au desespoir & ce n'est pas à tort,
De voir tant de vertus faire naufrage au port.
Ce n'est point l'interest qui vers vous me rappelle.
Reprenez vôtre argent, & laissez moy mon zele.
Laissez-moy le plaisir, sans en être jaloux,
D'avoir pour vôtre Enfant plus d'amitié que vous.
Il ne s'est jamais veu Fille mieux élevée;
Jeunesse si docile, & si bien cultivée;
Son merite naissant promettoit d'aller loin;
Pour tout dire en un mot, j'en avois pris le soin;
Et je sens un chagrin qui me penetre l'ame
Quand une honneste Fille est malhonneste Femme.
Voilà ce que souvent cause un Pere testu.

LEARQUE.

Quoy, ma Fille étant Femme aura moins de vertu ?

DORIS.

Qui que ce soit, Monsieur, qui soit Femme d'Esope,
Il n'est pas mal aisé d'en tirer l'Horoscope.

LEARQUE.

Comment ?

DORIS.

Vous m'entendez. Quel besoin d'achever ?

LEARQUE.

Qu'en arrivera-t'il ?

DORIS.

Qu'en peut-il arriver ?

Je vous mets en sa place, & je vous prens pour elle
Si vous aviez vingt ans, & que vous fussiez belle,
Et qu'un homme bien-fait, & bien-aimé de vous,
Vous vist donner par force un Magot pour Epoux,
Quand vous vous trouveriez un moment teste-à-teste,
Quelle vertu, Monsieur, ne feroit pas la beste?
Ne nous entestons point, & parlons de bon sens.
Quoy, les gens les mieux faits ne seront pas exempts
D'une contagion qui devient si commune,
Et vous croyez qu'Esope aura plus de fortune?
Quelque Femme qu'il ait, je le dis en un mot,
Si ce n'est une Sotte, il faut qu'il soit un Sot.
J'en réponds.

LEARQUE.

Aprens-moy, pernicieuse Peste,
Si ta langue maudite a joüé de son reste?
As-tu fait?

DORIS.

Oüy.

LEARQUE.

Sors donc, abominable esprit.

DORIS.

Je ne sortiray point sans congé par écrit.
Je prétens que l'on sçache où mon zele m'emporte,
Et par quelle raison vous voulez que je sorte.

LEARQUE.

Parce que je le veux. Sors d'icy de ce pas.

DORIS.

Deussiez-vous me tuer, je n'en sortiray pas.

Don-

Donnez-moy vingt soufflets, c'est ce que je demande :
Choisissez quelle joüe il vous plaist que je tende ;
Me voilà prête à tout, hors à me separer
D'une pauvre Brebis qu'un Loup veut devorer.
Eh, Monsieur, rappellez vôtre tendresse extrême,
Et laissez-moy...

LEARQUE.

Demeure, & laisse-moy, toy-même.
Quelque insolent discours que j'en aye essuyé,
Je vous la rends. Tantost vous m'en avez prié.
Mais à condition, c'est-moy qui vous l'impose,
Que pour l'amour de moy vous ferez quelque chose.
Esope, qui demain doit être vôtre Epoux,
N'est qu'à demy content, s'il ne vous tient de vous :
Il vous doit venir voir, assuré par moy-même,
Que vous serez sensible à cet honneur extrême ;
Et qu'en Fille bien née, & qui sçait son devoir,
Vous aurez du plaisir à le bien recevoir.
Faites-moy dire vray : le voilà qui s'avance.

SCENE II.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

Ma Fille vous attend avec impatience,
Monsieur. Sui-moy, Doris, & laissons-les tous deux
Exprimer leur tendresse, & parler de leurs feux.

SCENE III.

ESOPE, EUPHROSINE.

Ils ſont une petite Scene muëtte, & ſont une eſpace de temps ſans ſe parler.

ESOPE.

Beauté, qui dans mon cœur lancez plus d'une fléche,
La converſation me paroît un peu ſeiche.
On dit que les Amans, pour ne ſe rien celer,
Au défaut de la voix ont les yeux pour parler:
Et nous, pour éviter le chemin ordinaire,
Nous nous faiſons entendre à force de nous taire.
Honorez, s'il ſe peut, Objet charmant & doux,
D'un regard plus benin vôtre futur Epoux.
Tel que vous me voyez, trente Beautez me briguent;
Elles n'ont point d'attraits qu'elles ne me prodiguent;
Pour toute autre que vous j'ay le cœur engourdy:
Et vous me préferez un petit Etourdy...

EUPHROSINE.

S'il étoit devant vous, ce que ſon air inſpire;
Sans doute ſuffiroit pour vous faire dédire.

ESOPE.

Un petit Fat.

EUPHROSINE.

Monſieur...

ESOPE.

Un petit Freluquet,
De qui tout le merite eſt un peu de caquet.

EUPHROSINE.

Je vais, pour repouſſer l'affront que vous ſuy faites,
Le peindre tel qu'il eſt, & vous tel que vous êtes.
Vous me direz aprés qui doit plaire à mes yeux.

ESOPE.

Non, naturellement je ſuis peu curieux.
Ne bougez. Sans orgueil on ne ſe fait point peindre.

EUPHROSINE.

Ce n'eſt pas un malheur que vous ayez à craindre.
Si l'on vous avoit peint, vous veriez d'un coup d'œil,
Que vous auriez grand tort d'en avoir de l'orgueil.

ESOPE *bas.*

La petite Friponne a des raiſons piquantes,
Qui pourtant dans le fond ne ſont pas trop méchantes.
Voyons ſi de ſon ſexe on aime conſtamment.
Vous me préferez donc vôtre inſipide Amant ?
Vôtre Quolifichet plein de fard & de gomme ;
Qui pour toutes vertus eſt un beau petit homme :
Et qui bornant ſes ſoins à s'orner le dehors,
A l'eſprit mal bâty, plus que je n'ay le corps ?

EUPHROSINE.

Pour la derniere fois, épargnez ce que j'aime :
Ce que vous offenſez, m'eſt plus cher que moy-même :
Si vous continuez ces mots injurieux,
J'en ſçay de plus piquans qui vous conviendront mieux :
Un ſi juſte courroux n'aura point de limites.

ESOPE.

Parlons net. L'aimez-vous autant que vous le dîtes ?

EUPHROSINE.

Si je l'aime !

ESOPE.

Ecoutez, l'Hymen dure long-temps :
Quand il fait un heureux, il fait vingt mécontens.
Vous êtes dans un âge où le cœur foible & tendre,
Par un objet qui plaît est facile à surprendre ;
Mais quand c'est pour toûjours qu'on se doit engager,
L'exemple que voicy doit y faire songer.

L'ALLOUETTE ET LE PAPILLON.

Autrefois une Alloüette,
Qu'aimoit un riche Coucou,
Epousa par amourette
Un fort beau Papillon qui n'avoit pas un sou.
Outre beaucoup d'indigence
Il avoit tant d'inconstance,
Qu'il muguettoit les Fleurs, & les poussoit à bout.
Rien ne pouvoit fixer ny ses vœux, ny sa flâme :
Cependant sa pauvre femme
Avoit disette de tout.
Elle connut bien-tôt, quoy que trop tard pour elle,
Que lors qu'on veut s'unir pour jusques au tombeau,
Un Epoux inconstant & beau
N'en vaut pas un laid & fidelle.

Dans l'âge où me voilà, je ne suis pas si fou,
Que je ne sçache bien que je suis le Coucou :
Je suis laid ; mais enfin, je fais une figure
Qui me vange du tort que m'a fait la Nature ;

Et

Et quoy que mon Rival vous promette aujourd'huy,
Vous ſerez plus heureuſe avec moy qu'avec luy.
Peſez ce que je dis, ſans aigreur ny rancune.

EUPHROSINE.

Il eſt vray qu'avec vous j'aurois plus de fortune :
Mais lors qu'à l'amour ſeul un cœur eſt deſtiné,
Quand il a ce qu'il aime, eſt-il infortuné ?
Ne deſuniſſez point deux cœurs faits l'un pour l'autre :
Il eſt d'autres objets bien plus dignes du vôtre :
La grandeur que je fuis ſera plus de leur goût ;
Et mon cher Agenor me tiendra lieu de tout.
Je mourrois de douleur s'il m'étoit infidelle ;
Mais pour le devenir il a l'ame trop belle :
Le plus grand des chagrins que nous puiſſions avoir.
C'eſt d'être l'un & l'autre un moment ſans nous voir.
Vous donnez des Leçons que tout le Monde admire :
Pratiquez le premier ce qu'on vous entend dire :
De deux jeunes Amans ne troublez point la paix ;
Et ne vous ſignalez qu'à force de bienfaits.
Quel plaiſir aurez-vous de me voir malheureuſe ?

ESOPE.

Qu'une Fille a d'eſprit quand elle eſt amoureuſe !
On ne peut s'exprimer en tes termes plus doux.
Vous n'avez pas eu peur de me rendre jaloux.
En parlant d'Agenor, vous aviez des extaſes ;
Et l'amour vous aidoit à bien tourner vos phraſes.
Monſieur le Gouverneur, que je vais bien-tôt voir,
Ne balancera point à faire ſon devoir.
Je vous ay prés de luy déja rendu ſervice :

Je vous promets encor un auſſi bon office.
Vous verrez quel Amant vous ſera reſervé.

EUPHROSINE.

Et moy, qui vous connois pour un Fourbe achevé :
Moy, qui de vôtre fraude ay ſujet de me plaindre :
Moy, qui ne ſçais qu'aimer, & qui ne ſçais point feindre :
Je vous declare icy qu'Agenor a ma foy ;
Que je ſuis toute à luy, comme il eſt tout à moy ;
Que toute la grandeur où le Roy vous appelle,
N'aura pas le pouvoir de me rendre infidelle ;
Et que ſi de mon Pere on aigrit le courroux,
J'épouſeray la mort plus volontiers que vous
Vous m'épouvantez plus qu'elle ne m'épouvante.
Adieu.

ESOPE *ſeul.*

Qui le croiroit ? Une Fille conſtante !
Quel prodige !

SCENE IV.

MONSIEUR DOUCET, ESOPE.

M. DOUCET.

Monſieur, ſur un avis certain,
Que vous devez icy vous marier demain ;
Je viens vous ſupplier de m'accorder la grace,
D'empêcher de mourir vôtre future Race ;
Et de reſſuſciter vos Ayeux qui ſont morts.

ESOPE.

Quoy, vous faites rentrer les Ames dans les Corps ?
Il faut qu'apparemment vous ſçachiez la Magie.

M. DOUCET.

Non, Monſieur, mais j'excelle en Genealogie.
J'ennoblis, en payant, d'opulens Roturiers,
Comme de bons Marchands, & de gros Financiers.

Je

Je leur fais des Ayeux de quinze ou seize Races,
Dont le Diable auroit peine à démêler les traces.
L'Or, le Gueule, l'Argent, le Sinople & l'Azur,
Me font mettre en éclat l'homme le plus obscur.
L'un sur son Ecusson porte un Casque sans grille,
Dont le Pere autrefois a porté la Mandille :
L'autre prend un Lambel, en Cadet important,
Dont on a veu l'Ayeul Gentilhomme exploitant.
Enfin ma renommée exposée aux Satires,
Par tant de Roturiers dont j'ay fait des Messires,
Pour tenir desormais des chemins differens,
Je consacre mon Art aux veritables Grands :
A la vertu Guerriere : à la haute Naissance,
Et c'est avec plaisir par vous que je commence.
Le sang dont vous sortez trouve si peu d'égal ...

ESOPE.

Monsieur le Blasonneur vous me connoissez mal.
Je ne sçay d'où je sors ny quel étoit mon Pere.

M. DOUCET.

A qui manque d'Ayeux j'ay le secret d'en faire :
Et pour deux mille écus pour le prix de mon soin,
Je vous feray venir de Ayeux de si loin,
Aux grandes Actions toûjours l'ame occupée,
Que la verité même y seroit attrapée.
Jugez de mon sçavoir : par les soins que j'ay pris
Le fils d'un Mareschal est devenu Marquis.

ESOPE.

Vous avez je l'avoüe, un talent admirable,
Mais rien n'est beau pour moy qui ne soit veritable :
Quand on me croiroit Noble à faire du fracas,
Pourrois-je me cacher que je ne le suis pas ?
Dites.

M. Dou-

M. DOUCET.

Si l'on avoit cette delicateſſe
Adieu plus des trois quarts de ce qu'on croit Nobleſſe,
Il n'en eſt preſque point, à vous parler ſans fard,
Qui n'ait pour faire preuve eu beſoin de mon Art.
Je ſçay de gros Seigneurs qui ſeroient dans la craſſe,
Sans la Reviſion que je fis de leur Race;
Où je ſubſtituay, tant mon Art eſt Divin,
Trois Mareſchaux de Camp pour trois Marchands de Vin.
Si pour vôtre Nobleſſe il vous manque des Titres,
Il faudra recourir à quelques vieilles Vitres;
Où nous ferons entrer, d'une adroite façon,
Une Deviſe antique avec vôtre Ecuſſon.
Vingt douteuſes Maiſons qui ſont dans la Province,
Pour ſe mettre à l'abry des recherches du Prince,
Avec cette induſtrie ont trouvé le moyen
De prouver leur Nobleſſe admirablement bien.
Vous ſerez Noble aſſez, ſi vous paroiſſez l'être.

ESOPE.

Et comment, s'il vous plaît, le pourray-je paroître?
Ay-je un exterieur qui puiſſe faire voir...

M. DOUCET.

Je vous trouve l'air Noble autant qu'on peut l'avoir.

ESOPE.

A Moy?

M. DOUCET.

Sur vôtre front certain éclat qui brille,
Montre que vous venez d'une illuſtre Famille.

ESOPE.

Il eſt vray, j'ay l'air Grand! l'Aſpect noble!

M. DOUCET.

Beaucoup.

ESO-

ESOPE.

Et ma Taille ? Tenez, voyez-moy plus d'un coup :
Comment la trouvez-vous ? Parlez avec franchiſe.

M. DOUCET.

Petite, mais bien faite.

ESOPE.

Et ma Boſſe ?

M. DOUCET.

Bien priſe.

Et qui vous ſied ſi bien . . .

ESOPE.

Il faut, en verité,
Pour tant de flatterie être bien effronté !
Je ſçay certaine Fable, où le bon ſens abonde,
Qui vient ſur vous & moy le plus juſte du monde.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

Un Oiſeau laid (c'eſt moy) qu'on nomme le Corbeau,
Tenant en ſon bec un Fromage,
Un Renard fin (c'eſt vous) pour luy tendre un Paneau,
Le ſaluë humblement, & luy tient ce langage :
Que vous êtes un bel Oiſeau !
Mon Dieu, l'agreable plumage !
Je croy que vôtre ramage
Eſt pour le moins auſſi beau ;
Et qu'on ne ſçauroit voir un plus parfait Ouvrage.
Si l'on vous entendoit fredonner quelques Airs,
On envoiroit l'Aigle paître ;
Et les Habitans des airs
Vous accepteroient pour Maître.
Le credule Corbeau qui ſe laiſſe entêter,
A la tentation facilement ſuccombe :
Il ouvre le bec pour chanter,
Et d'abord le Fromage tombe.

Pen-

Pendant qu'il en soûpire, & de rage & d'ennuy,
L'autre gaube la Proye, & se moque de luy.

Voilà comme à peu prés, en marchant sur sa piste
Feroit à mon égard le Genealogiste,
Si de sa flatterie il m'avoit infecté;
Et que de son venin mon cœur fût empesté.
Je dis ce mot exprés: car il n'est point de Peste.
Qui soit plus dangereuse, & qui soit plus funeste
Que l'appas decevant, le poison seducteur,
Que répand chaque jour la bouche d'un Flatteur.

M. DOUCET.

Il est vray qu'un Flatteur est un Monstre effroyable.

ESOPE.

Hé pourquoy l'es-tu donc, Adulateur au Diable?
Pourquoy? Dy.

M. DOUCET.

Je le suis, en mon corps deffendant:
Si je ne l'étois pas je serois imprudent:
C'est par ce seul endroit que les grands s'amadoüent:
Ils ne souffrent prés d'eux que des gens qui les loüent:
Ils veulent qu'on appelle, & n'en sont point confus,
Leurs deffauts qualitez, & leurs vices vertus:
A qui veut s'avancer c'est la plus sûre route:
Puisque c'est leur plaisir, qu'est-ce que cela coûte?
Et quand ils ont des mets suivant leurs appetits,
Qui doit-on en blâmer des Grands ou des Petits?

ESOPE.

S'il n'étoit des Flatteurs, que le Diable fait naître,
Les Grands qui sont flattez se passeroient de l'être:
Et faute d'Encenseurs pour les deffauts qu'ils ont,
Ils s'accoûtumeroient à se voir tels qu'ils sont.

Il

Ils verroient bien souvent, par leur esprit aride,
Qu'un Noble sans Science est un Cheval sans bride,
Qui n'étant retenu ny par mord ny par Frein,
S'abandonne à sa Fougue & prend un mauvais train.
Mais pour empoisonner un jeune Gentilhomme
Que divertit la Chasse, & que l'Etude assomme,
On luy met dans l'esprit que rien n'est si galant
Que l'innocent plaisir de tirer en volant :
Que d'un Noble effectif c'est la pente secrette :
Que c'est pour les Pedans que la Science est faite :
Et pour toutes vertus, par la suite des ans
Il chasse, il boit, il joüe & bat des Païsans.
Ce Noble, ensevely dans un fond de Province,
A charge à sa Patrie, inutile à son Prince,
Sans l'état malheureux où les Flatteurs l'ont mis,
Feroit grace aux Perdreaux, & peur aux Ennemis
Par une indignité, qu'on peut nommer atroce,
Vous m'avez flatté, moy, jusqu'à loüer ma Bosse :
Il faut être Corbeau pour donner là-dedans.

M. DOUCET.

J'ay crû que vous aviez la foiblesse des Grands.
J'en sçay de contrefaits, bien plus que vous ne l'êtes,
Que je vois applaudir sur leurs Tailles bien faites.
Vingt Petits prés d'un Grand sont vingt approbateurs.

ESOPE.

Moy qui ne flatte point, & qui hais les Flatteurs,
J'ay pour vous obliger, un service à vous rendre.

M. DOUCET.

Oh...

ESOPE.

Je vous avertis que vous vous ferez pendre.

M. Dou-

M. DOUCET.

Moy, Monsieur,

ESOPE.

Oüy, vous-même : en propre Original.

M. DOUCET.

J'oblige tout le monde & ne fais point de mal.

ESOPE.

Cet Blasons frauduleux, ajoûtez à des Vitres,
Contre les Droits du Roy sont autant de faux Titres;
Et l'intervale est bref de Faussaire à Fendu.

M. DOUCET.

Monsieur, peut-être ailleurs êtes-vous attendu ?
Je ne vous retiens point, c'est assez que j'obtienne....

ESOPE.

Non, mais vous craignez, vous, que je ne vous retienne.

M. DOUCET.

Si vous sçaviez, Monsieur, jusqu'à quel point je suis...

ESOPE.

Allez, je fais du mal le plus tard que je puis.
Retirez-vous.

SCENE V.

AMINTE, ESOPE.

AMINTE.

Monsieur, vous voyez une Mere
A qui l'on fait souffrir une douleur amere.
Je ne sçaurois parler, tant je suis hors de moy.
De grace, vangez-moy, mon cher Monsieur.

ESOPE.

De quoy?
Qu'est-ce qu'on vous a fait ? expliquez-vous.

AMIN-

AMINTE.

Je n'oſe.

ESOPE.

A-t'on pris vôtre bien ?

AMINTE.

Ce ſeroit peu de choſe.
Le bien n'eſt pas d'un prix à cauſer ma douleur.

ESOPE.

A-t'on furtivement attaqué vôtre honneur ?
Répondez.

AMINTE.

Je ne puis, & cela doit ſuffire.
C'eſt vous en dire trop, que de n'oſer rien dire.

ESOPE.

J'ay l'eſprit un peu dur, parlez-moy ſans façon.

AMINTE.

Lors que l'on ſe marie, à quoy s'amuſe-t'on ?
Je n'avois pour tout fruit de la Foy conjugale,
Qu'une Fille mais belle à n'avoir point d'égale,
Elle étoit à quinze ans l'objet de mille vœux.
Que c'eſt pour une Fille un âge dangereux !
La mienne d'un jeune homme éperdument aimée,
A l'aimer à ſon tour s'étant accoûtumée,
Quelques ſoins qu'on eût pris de la bien élever,
A conſenty ſans peine à ſe faire enlever.
Dépêchez un Prevôt avec tout ſon Cortége :
Déja le Raviſſeur a peut-être... que ſçay-je ?
Ils s'aiment tendrement, ils ſont ſeuls, ſans témoins.
Je tremble.

ESOPE.

A dire vray, l'on trembleroit à moins.
Mais parlons de ſang froid. Vôtre Fille enlevée,
Eſt-ce une verité qu'on vous ait bien prouvée,
Il me ſeroit fâcheux d'agir en étourdy.

AMIN-

AMINTE.

Je ſuis ſeure, Monſieur, de ce que je vous dy.
Faut-il d'autres témoins que ma douleur extrême?

ESOPE.

Il eſt bon, s'il vous plaît, que j'en ſois ſeur moy-même.
Qui l'a vûë enlever? Où l'a t'on priſe? Quand?

AMINTE.

Je n'en ay qu'un témoin, mais il eſt convain quant:
On ne peut contre lui donner aucun reproche.
Pour l'avoir toûjours preſt, je le porte en ma poche
Voyez, par ce Billet que je mets dans vos mains,
Si j'ay lieu de douter du malheur que je crains.
Liſez.

ESOPE *lit...*

Je ſuis aimée, & j'aime,
C'eſt je croy vous en dire aſſez:
Perſonne mieux que vous ne connoît par ſoy-même,
Ce que c'eſt que deux cœurs que l'amour a bleſſez.
Trois fois de vos Amans épouſant la fortune,
Vous les avez ſuivis en tous lieux, à leur choix:
Et qui s'eſt, comme vous, fait enlever trois fois,
Doit bien me le pardonner une.

Diantre!

AMINTE.

Hé bien, ce Billet parle-t'il clairement?
Eſtes-vous éclaircy de la choſe?

ESOPE.

Oûy, vraiment.
Je trouve ce Billet aſſez intelligible.

AMINTE.

A ma juſte douleur ſoyez donc plus ſenſible.

ESOPE.

Vous, contre vôtre Fille ayez moins de couroux :
Elle n'eſt point coupable.

AMINTE.

Elle ?

ESOPE.

Non.

AMINTE.

Qui donc ?

ESOPE.

Vous.

L'ECREVISSE ET SA FILLE.

L'Ecreviſſe une fois s'étant mis dans la tête
Que ſa Fille avoit tort d'aller à reculons.
Elle en eut ſur le champ cette réponſe honnête :
Ma Mere, nous nous reſſemblons.
J'ay pris pour façon de vivre
La façon dont vous vivez :
Allez droit, ſi vous pouvez,
Je tâcheray de vous ſuivre.

Que pouvoit l'Ecreviſſe oppoſer à cela ?
Ce qui touche une Fille eſt la Mere qu'elle a.
Combien en voyons-nous de tous rangs, de tous âges,
Qui veulent, comme vous, que leurs Filles ſoient ſages,
Et qui dans les plaiſirs donnant, juſqu'à l'excés,
Semblent avoir fait vœu de ne l'être jamais ?
L'exemple d'une Mere, en qui la vertu brille,
Eſt la grande Leçon dont profite une Fille.
Qu'eſt-ce qu'a fait la vôtre, en fuyant la vertu,
Que ſuivre le chemin que vous aviez battu ?

Si

Si vous l'euſſiez guidée en une bonne voye,
Elle vous y ſuivroit avec bien plus de joye.
Auſſi loin de vous plaindre, & de vous appuyer,
C'eſt-vous que de ſon crime on devroit châtier:
On ne ſçauroit cauſer de douleurs aſſez amples,
A qui perd ſes Enfans par de mauvais exemples.

AMINTE.

Et qui prend dans ſon ſort plus d'interêt que moy!
Le danger qu'elle court me cauſe tant d'effroy,
Que je ſouhaiterois avec un zele extrême.
Au peril de mes jours l'en retirer moy-même.
La Priponne! A ſon âge en ſçavoir déja tant!

ESOPE.

Quand on eſt fils de Maître, on eſt bien-tôt ſçavant.
Pouvez-vous, dites-moy, la blâmer d'aucun vice,
Sans avoir plus de tort que n'en eut l'Ecreviſſe?

AMINTE.

J'ay pû la marier, & ne l'ay pas voulu.

ESOPE.

Vous euſſiez bien mieux fait. Elle eût bien mieux valu.
Ses deſirs ſatisfaits n'auroient eu rien à faire.

AMINTE.

Mais vous ne ſongez pas que je ſerois grand' Mere.
Je ne le cele point, je mourrois de dépit
Si quelqu'un m'appelloit de ce nom décrepit.
Grand' Mere, Moy, bons Dieux, que perſonne n'accuſe
D'avoir ſur le Viſage aucun appas qui s'uſe!
Moy, qui, graces au Ciel, ay le teint auſſi frais,
Auſſi beau....

ESOPE.

Je croy bien, vous le faites exprés:
Dans ce qu'on voit de vous rien ne s'offre du vôtre,
Et vôtre vrai viſage eſt caché ſous un autre.

La

La belle instruction que vôtre Fille avoit !
Elle vous a rendu ce qu'elle vous devoit.
Mere qui met du fard pour paroître plus belle,
Merite assûrément une Fille comme elle.
Voilà tout le secours que vous aurez de moy.
Adieu.

AMINTE.

De ces hauteurs, j'iray me plaindre au Roy.
Il verra mon Placet ; & sa Justice extrême...

ESOPE.

Je vais, si vous voulez, vous le dicter moy-même.

SIRE, Dame... Vous-même y mettrez vôtre nom.
Vous remontre humblement que tant qu'elle fut belle
Elle fut à l'amour si soûmise & fidelle,
Que jamais à son ordre elle ne disoit non.
Que de cet heureux tems l'ame encor toute pleine,
Plus elle eut de plaisir, plus elle aura de peine
A renoncer si-tôt à des charmes si doux :
Qu'avant que de son sort le triste cours s'acheve,
Il vous plaise ordonner à quelqu'un qu'il l'enleve ;
Elle continûra ses Prieres pour Vous.

Vous n'avez, que je crois, autre chose à luy dire ?
Si vous le souhaitez, je m'en vais vous l'écrire.
Voyez.

AMINTE.

Adieu, Monsieur, dans mon juste courroux
J'auray plus de raison de Crésus, que de vous.

ESOPE *seul.*

Que de femmes, comme elle, injustement se flattent !
Et... mais du Gouverneur les Enfans s'entrebattent.
Ecoutons le sujets de leurs petits debats.

SCENE IV.

AGATON, *petit Garçon fort beau.* CLEONICE, *petite Fille fort laide.* ESOPE.

AGATON.

Ouy, je le veux avoir.

CLEONICE.

Non, vous ne l'aurez pas.

AGATON.

Si de nôtre querelle on apprend quelque chose,
Nous aurons le Foüet, & vous en serez cause.

CLEONICE.

N'importe.

ESOPE.

Qu'avez-vous, les beaux Enfans?

AGATON.

Monsieur,
C'est ce petit Miroir que veut avoir ma Sœur.
Dés que j'ay quelque chose, elle en est envieuse:
Si je la contredis, elle fait la pleureuse:
Et lors qu'on nous entend, je suis si malheureux,
Qu'ayant tort elle seule, on nous foüette tous deux.
N'est-il pas vray, Monsieur que cela n'est pas juste?

CLEONICE.

Monsieur, si vous sçaviez comme il me tarabuste!
Il est malicieux comme un petit Dragon;
Il ne me laisse rien de ce que j'ay de bon.
Le Miroir qu'il a pris, dont la Glace est si belle,
Est à moy seule.

AGATON.

A vous? Non pas, Mademoiselle,
S'il vous plaît.

CLEO-

CLEONICE.

A qui donc ?

AGATON.

C'eſt à nous deux qu'il eſt.

CLEONICE.

Vous me pardonnerez vous-même, s'il vous plaît.
Dés quand j'étois enfant, ma Sœur me le conſerve ;
Et c'eſt elle aujourd'huy, qui veut que je m'en ſerve.

AGATON.

Elle m'a dit, à moy, pendant nôtre dîné,
Que c'étoit à nous-deux qu'elle l'avoit donné.
Je m'y veux mirer.

CLEONICE.

Vous ? Vraiment, je vous admire !
Il n'eſt rien de ſi beau, qu'un Garçon qui ſe mire.
Fy !

AGATON.

Pourquoy, fy ?

CLEONICE.

Pourquoy ? Fy, vous dis-je.

AGATON.

Pourtant,
On dit que mon Viſage eſt aſſez ragoûtant.
Si je vous reſſemblois, & que je me miraſſe,
Quand je me ſerois vû, je caſſerois la Glace.

CLEONICE.

Vous croyez donc, mon Frere, avoir beaucoup d'appas ?

AGATON.

Et pourquoy, s'il eſt vray, ne le croiray-je pas ?

CLEONICE.

S'il pouvoit vous venir la petite Verole !

Tenez, ma grande Sœur me garde une Piſtole
Pour avoir du Ruban plus beau que celui-là,
Et je la donnerois volontiers pour cela.
Plus vous deviendriez laid, plus je ſerois joyeuſe.

AGATON.

Vous qui ne craignez rien, vous êtes bien heureuſe.

CLEONICE.

Ne vous ay-je pas dit que c'étoit un Dragon?
Si je ne ſuis pas belle, eſt-ce ma faute?

ESOPE.

Non.
Je vous trouve tous deux un charmant petit Couple.
Mais il faut l'un pour l'autre avoir l'eſprit plus ſouple:
Aimer bien vôtre Frere: & vous, bien vôtre Sœur.
Me le promettez-vous, mes Enfans?

AGATON & CLEONICE.

Oüy, Monſieur

ESOPE.

Ecoutez bien tous deux ce que je vais vous dire.
Il faut que fort ſouvent ce beau Garçon ſe mire:
Mais plus dans le miroir il ſe verra d'appas,
Plus il doit prendre garde à ne les ſalir pas:
Des Dieux qui l'ont fait naître il gâteroit l'image:
Il faut, quand on eſt beau, qu'on ſoit encor plus ſage.
Entendez-vous, mon Fils?

AGATON.

Oüy, Monſieur, j'entens bien.
Je vous rends grace.

ESOPE.

Et vous, (car je ne cele rien.)
Vou

Vous, pour qui la Nature a paru plus cruelle,
Mirez-vous : mais pour voir que vous n'êtes pas belle.
Si vous manquez d'attraits pour plaire & pour charmer,
Amassez des vertus qui vous fassent aimer ;
Et par une conduite exempte de murmure,
Reparez la rigueur dont usa la Nature.
Beaucoup de modestie, & beaucoup de bonté
Ont des charmes plus grands que n'en a la beauté.
Souvenez-vous-en bien, ma petite Mignonne.

CLEONICE.

Oüy, Monsieur. Grace au Ciel, j'ay la memoire bonne.

UNE VOIX *de derriere le Theatre.*

Agaton ! Cleonice !

AGATON.

On nous appelle.

CLEONICE.

Hé bien ?
Nous serons querellez.

AGATON.

Querellez ? ce n'est rien.
Nous craignons, vous & moy, quelque chose de pire.

ESOPE.

Pour vous sauver de tout, je vay vous reconduire :
Et si la Gouvernante ose nous raisonner,
Vous verrez de quel air je m'en vais la mener.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGENOR, DORIS.

DORIS.

N'allez pas sottement, pardonnez-moy ce terme,
(Mais dans vôtre dessein je vous trouve si ferme,
J'apprehende si fort quelque coup de travers,
Que je ne prens pas garde aux mots dont je me sers.)
N'allez pas irriter la douleur d'Euphrosine.

AGENOR.

Quoy, son Pere me perd : Esope m'assassine :
A me percer le cœur je les vois disposez ;
Et pendant ce temps-là j'auray les bras croisez ?
Je veux bien me contraindre à l'égard de son Pere ;
Conserver du respect jusques dans ma colere ;
Et sans être emporté, ny paroître Brutal,
Montrer qu'il me prefere un indigne Rival :
Mais pour Esope, non. Quoy que j'en puisse craindre,
Je ne luy promets pas de pouvoir me contraindre,
Je prétens luy parler ; & s'il en est besoin,
Aller jusqu'à l'insulte, & peut-être plus loin.
Mon ardeur outragée est ce que je consulte.

DORIS.

Et que peut-on luy faire au delà de l'insulte ?
Fût-il, plus qu'il ne l'est, vôtre ennemy mortel,
Je vous crois trop bon sens pour luy faire un appel.
Esope sur le Pré seroit un beau spectacle !
Eloignons son Hymen ; formons y quelque obstacle ;

C'est

C'eſt à quoy maintenant il s'agit de penſer ;
Et non, par vos éclats, à le faire avancer.
Monſieur le Gouverneur eſt dans la Gallerie.
Voyez-le, parlez-luy ; ſa Fille vous en prie.
Il eſt ſeul. Son grand vice eſt d'être un peu têtu ;
Mais vous ne ſerez pas éconduit & battu.
Tâchez à remuer ſes entrailles de Pere :
S'il ne rompt cet Hymen, faites qu'il le differe.
J'aurois, ſi j'étois homme, ou du moins je le croy,
Plus de virilité que je ne vous en voy.
Courez. Quand le temps preſſe il eſt bon qu'on galope.
Allez-le voir.

AGENOR.

J'y vais ; & de là voir Eſope.
Pour peu qu'il ſoit contraire à mes intentions,
Je ſçns à le bruſquer des diſpoſitions.
Je ſçais tout ce qu'il eſt, & tout ce qu'il peut-être,
Mais de mon deſeſpoir je ne ſuis pas le maître.

DORIS.

Gardez-vous...

AGENOR.

Je feray tout ce que je te dy.

DORIS.

Eh, mon Dieu, croyez-moy, point de coup d'Etourdy.
Dequoy ſert la raiſon, à moins qu'on ne raiſonne ?
Je voy venir quelqu'un. Songez à vous.

SCENE II.

ALBIONE, DORIS.

ALBIONE.

Ma Bonne,
Je viens prés d'Euphrosine implorer vôtre appuy :
Bien-tôt Femme d'Esope, elle peut tout sur luy.

DORIS.

L'infaillible moyen de tout obtenir d'elle
C'est de luy bien vanter sa conqueste nouvelle.

ALBIONE.

Esope m'a mandé de l'attendre en ce lieu.
En sortant d'avec luy, j'iray la voir.

DORIS.

Adieu.
Je vas la disposer à remplir vôtre attente.
Esope vient.

SCENE III.

ESOPE, ALBIONE.

ALBIONE.

Monsieur, je suis vôtre Servante.
Ce n'est point compliment, c'est pure verité.

ESOPE.

Je vous en garentis autant de mon côté :
Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve,
Madame.

AL-

ALBIONE.

Sçavez-vous, Monsieur, que je suis Veuve ?

ESOPE.

Non, vraiment.

ALBIONE.

Je le suis depuis prés de cinq ans :
Et défunt mon Mary m'a laissé quatre Enfans.

ESOPE.

A voir cet air brillant, & ce riche équipage,
Vous allez convoler en second Mariage,
Apparemment ? Quelqu'un de vos yeux est blessé ?

ALBIONE.

Pardonnez-moy, Monsieur, mon bon temps est passé.

ESOPE.

Tant-pis.

ALBIONE.

La Propreté de tout temps fut permise ;
Et si vous me voyez passablement bien mise,
Il ne faut pas, Monsieur, vous en émerveiller....
L'Epoux dont je suis Veuve étant mort Conseiller,
Je suis dans un étage à paroître plus grande,
Ou qu'une Procureuse, ou bien qu'une Marchande....
Rien ne m'est plus fâcheux, que de m'encanailler.

ESOPE.

Et de quelle Acabie étoit-il Conseiller ?
Etoit-ce en Robe longue ? en Robe courte ? en Botte ?

ALBIONE.

Non, Monsieur, il étoit Conseiller Gardebotte.

ESOPE.

La peste ! N'est-ce pas ce que vulgairement
On dit Tabellion, ou Notaire autrement ?

ALBIONE.

Oüy, Monſieur.

ESOPE.

Vertubleu ! C'eſt un Grade ſublime.

ALBIONE

J'ay fait ce que j'ay pû pour le mettre en eſtime.
Conſeillere à la Cour, Preſidente à Mortier,
Faiſoient moins de fracas que moy dans mon quartier.
Voyant à mon Epoux une ſomme aſſez groſſe,
Je voulus avoir Chaiſſe, & puis apres Caroſſe ;
Et tous les Chevaux noirs n'ayant pas de grands airs,
J'en eus de pommelez, comme les Ducs & Pairs.
Pour mon Appartement, cinq Chambres parquetées,
A force de Miroirs ſembloient être enchantées :
Et ce qui m'en plaiſoit, on n'y pouvoit marcher,
Que l'on ne ſe mirât encor dans le Plancher.
Ayant veu par hazard, dont je fus bien contente,
De gros Chenets d'argent chez une Preſidente,
Je priay mon Mary de m'en donner d'égaux ;
Et quatre jours aprés j'en eus de bien plus beaux.
Je fus même à la Foire, où j'eus la hardieſſe,
Voyant un Cabinet qu'aimoit une Ducheſſe,
Pendant qu'à marchander elle ſe dépeçoit,
De le prendre à ſa barbe aux prix qu'on le laiſſoit.
Pour ne pas abuſer de vôtre patience,
On parloit en tous lieux de ma magnificence :
Quand pour un Inventaire où mon Mary courut,
Il s'échauffa ſi fort qu'en trois jours il mourut.

ESOPE.

Avez-vous achevé vôtre hiſtoire modeſte ?

ALBIONE.

J'en ay dit tout le beau, j'en vais dire le reſte
Mon Epoux étant mort, ces Miroirs, ces Chenets,
Ces Chevaux, ce Caroſſe, & ces beaux Cabinets,

Tout

Tout cela s'en alla chez qui les voulut prendre :
J'y perdis les deux tiers, quand je les fis revendre.
Enfin, pour nous tenir toûjours sur le bon bout,
Je n'ay rien ménagé, j'ay presque vendu tout :
Si bien que ce matin ayant sçû qu'à des Filles
Qui doivent leur naissance à d'honnêtes Familles,
Créſus donne une Dot pour les bien allier,
Je vous en offre deux prestes à marier.
J'attens qu'en leur faveur vôtre bouche prononce.
Voilà ce qui m'ameine.

ESOPE.

Et voici ma réponse.

LA GRENOUILLE ET LE BOEUF.

La Grenouille dans un Pré,
Voyant paître le Bœuf considere sa taille ;
Et la trouvant à son gré,
S'enfle, suë, & se travaille,
Pour faire aller la sienne en un même degré.
Sa Fille qui la voit faire
Luy remontre sagement,
Qu'un dessein si temeraire
Va jusqu'à l'aveuglement :
Que l'appas qui la chatouille
Luy cache le péril de ce qu'elle entreprend ;
Et que depuis le Bœuf jusques à la Grenouille,
C'est un intervale trop grand.
Mais contre ces raisons son orgueil se soûleve :
A s'enfler encor plus elle applique ses soins :
Fait de si grands efforts, qu'à la fin elle créve ;
Et sa temerité ne meritoit pas moins.

Voilà vôtre Portrait, & celuy de bien d'autres,
Qui n'ont pas des raisons meilleures que les vôtres.
Nous sommes dans un siecle où chacun veut s'enfler.
D'une vanité sotte on cherche à se gonfler.
La Femme d'un Sergent ne sera pas honteuse,
De porter des habits comme une Procureuse:
Celle du Procureur, pour avoir plus d'éclat,
Veut égaler, au moins, celle de l'Avocat:
Celle de l'Avocat est assez temeraire,
Pour aller du même air que va la Conseillere:
Celle du Conseiller, par la même raison,
Avec la Presidente entre en comparaison:
Celle du President, fiere de sa richesse,
A des Gens à sa suite autant qu'une Duchesse:
Et je ne vois personne en sa condition,
Qui ne veuille exceder sa situation.
Chacun, dis-je, chacun n'a ny repos ny tréve,
Que comme la Grenouille il ne s'enfle, & ne créve.
De-là vient le desordre & les crimes qu'on voit:
Pour soûtenir ce faste, on fait plus qu'on ne doit.
Combien, de bonne foy, d'iniquitez atroces
Traînent des Procureurs qu'on roule en des Carosses?
Cet autre dans le sien, qu'on croit un bon Marchand,
En eût-il jamais eu, s'il n'eût été méchant?
Pour montrer au Public, d'une façon galante,
Un Libraire enchasté dans sa Chaise roulante,
Combien, *incognito*, de Livres défendus
Dans l'arriere Boutique ont-ils été vendus?
Combien un Financier, pour être en équipage,
De Zeros criminels remplit-il une page?
Combien au Parlement d'Avocats de grand poids,
Pour aller à grand train vont-ils contre les Loix?
Pour avoir un Carosse, & que tout y réponde,

Com-

Combien un Medecin égorge-t'il de monde ?
Et pour ces beaux Chenets, ces Miroirs, ces Chevaux,
Combien feu vôtre Epoux a-t'il fait d'Actes faux ?

ALBIONE.

D'Actes faux ! Juſte Ciel ! quoy, d'un Corps qu'on renomme...

ESOPE.

Il n'eſt rien de plus beau, qu'un Notaire honnête homme :
Mais dans tous les grands Corps, on a vû de tout tems
Se gliſſer des Fripons parmi d'honnêtes gens ;
Et quand feu vôtre Epoux auroit été Fauſſaire,
Cela ne doit bleſſer aucun autre Notaire.
Si le bien qu'il avoit eût été mieux gagné,
Il en eût ſçû le prix, & l'auroit épargné.
Les bienfaits de Créſus ne ſont point pour vos Filles,
Ce ſont pour des Enfans de meilleures Familles,
Que les Procés, la Guerre, ou d'autres accidens
Ont rendu malheureux, & non pas impudens.
Enfin, je croy ſçavoir ce que le Roy deſire ;
Et je n'ay là-deſſus autre choſe à vous dire.
Serviteur.

ALBIONE.

Sçavez-vous, petit Homme tortu,
Qui n'avez l'air, au plus, que d'un Singe vétu...

ESOPE.

Vôtre eſprit ſur ce point peut ſe donner carriere ?
Je vous offre en laideur une belle matiere :
Mais j'ay cela de bon, parmi bien du mauvais,
Que les Gens, ſans raiſon, ne m'offenſent jamais.
Vous croirez m'inſulter, & vous me ferez rire.

ALBIONE.

Pour vous faire enrager, loin de vouloir rien dire,
Je veux, d'un ſi ſot Homme, oublier juſqu'au nom.
Adieu.

ESOPE *seul.*

Je suis défait d'une étrange Guenon.
Qu'heureux est le Mary, dont la Femme humble & sage,
Eleve les Enfans, & regle le ménage!
Mais qu'il est malheureux, lors que mal à propos...

SCENE IV.

AGENOR, ESOPE.

AGENOR.

Je vous cherche par tout pour vous dire deux mots.

ESOPE.

Hé bien, je suis trouvé. Qu'avez-vous à me dire?

AGENOR.

Qu'on me nomme Agenor, & ce mot doit suffire.
Vous m'entendez, je crois?

ESOPE.

Oüy, j'entens vôtre nom.

AGENOR.

Et vous n'entendez pas ce qui m'ameine?

ESOPE.

Non.

AGENOR.

Je vay, puis qu'il le faut, tâcher à vous l'apprendre,
Monsieur Esope.

ESOPE.

Et moy tâcher à vous entendre,
Monsieur Agenor.

AGE-

AGENOR.

J'aime ; & vous aimez auſſi :
C'eſt l'unique ſujet qui me conduit ici.
Je ſçay ce que tous deux le Ciel nous a fait naître ;
Comme je me connois, ſongez à vous connoître ;
Je prétens d'Euphroſine être le ſeul captif.

ESOPE.

Moy, je veux abaiſſer ce ton imperatif.
Il vous ſied mal. Je veux vous rendre honnête, affable,
Et pour y reüſſir vous apprendre une Fable,
Ecoutez bien.

AGENOR.

De grace, évitons ce fatras :
De ſi fades raiſons ne m'accommodent pas.
Je ne me repais point de ces vaines paroles.

ESOPE.

Un jour...

AGENOR.

Encor un coup, point de Contes frivoles.
C'eſt un amuſement qui n'eſt bon qu'à des Foux.

ESOPE.

Ecoutez celui-ci, je le croy bon pour vous.

AGENOR.

Je vous ay déja dit, & je vous le repete,
Qu'une prompte réponſe eſt ce que je ſouhaitte.
Songez plus d'une fois qu'on me nomme Agenor.

ESOPE.

Je vous ay répondu, comme je fais encor,
Que vous parlez d'un air, s'il faut que je le nomme,
Qui ſent le Fanfaron plus que le Gentilhomme :
Et pour vous faire prendre un ton plus adouci,
Je veux vous reciter la Fable que voici.

AGENOR.

Dépéchez donc.

ESOPE.

LE CUISINIER ET LE CIGNE.

Un jour un Cuisinier insigne,
Qui beuvoit quelquefois un peu plus fort que jeu,
Pour mettre la Marmite au feu,
Pensant tuer une Oye, alloit tuer un Cigne.
On ne s'est jamais vû dans un danger plus grand :
Déja le bras levé s'apprétoit à descendre ;
Quand l'Oiseau luy fait entendre
Une voix qui le surprend :
Jamais aux bords du Méandre,
Aucun Cigne en expirant,
N'a celebré sa mort d'une façon plus tendre.
Ses chants ne furent pas vains :
Malgré l'humeur assassine
De l'Ecuyer de Cuisine,
Le Fer luy tomba des mains.
Bien vous en prend, dit-il, d'avoir un tel ramage ;
Je vous méconnoissois, si vous n'eussiez chanté.
Ainsi, la douceur du langage
Est, dans l'occasion, de grande utilité :
Il semble que le Ciel en ait fait l'appanage
Des Personnes de qualité ;
Et dans un grand Seigneur, de la brutalité
Marque une Noblesse sauvage.

C'est à vous maintenant à vous faire raison :
Il faut être le Cigne, ou bien être l'Oyson.
Choisissez.

AGENOR.

C'est un choix qui n'est pas difficile :

Je

Je n'ay jamais receu de leçon plus utile ;
Et pour vous faire voir que j'en veux profiter,
Je vous prie un moment de vouloir m'écouter.
J'aime, depuis deux ans, d'une ardeur tendre & pure,
Ce qu'ont fait de plus beau le Ciel & la Nature :
Vous ſçavez s il eſt vray, vous qui dans un ſeul jour
Pour les mêmes appas avez pris tant d'amour.
Si dans ſi peu de temps vôtre amour eſt extrême,
Quel doit eſtre le mien ? jugez-en par vous-même :
Et s'il faut n'aimer plus, dites, de bonne foy
Quel eſt le plus à plaindre, ou de vous, ou de moy?
La raiſon ſur vos ſens garde un ſi grand empire
Que d'abord qu'elle parle, ils n'oſent la dédire :
Et pour m'oſer flatter d'un ſi puiſſant effort
Ma raiſon eſt trop foible, & mon amour trop fort.
Par tout où vous paſſez vous répandez des graces :
Les cœurs de tout le Peuple accompagnent vos traces :
Faut-il que deux Amans ſoient les ſeuls entre tous
Qui refuſent leur voix aux vœux qu'on fait pour vous ?
Faites-vous un effort dont vous ſeul étes digne :
Faites....

ESOPE.

Voilà parler en veritable Cigne.
Voilà dans ſon malheur ſe plaindre noblement.
Certes, je ſuis fâché d'aimer ſi fortement :
Je ſens je ne ſçay quoy me reprocher dans l'ame
Que j'ay tort de troubler une ſi belle flâme ;
Mais enfin, je ſuis homme ; & quoy que mal bâty,
Je ſens ce qu'en ma place un autre auroit ſenty
L'amour que vous avez, quelque fort qu'il éclate,
N'a de plus que le mien qu'une plus vieille datte :
Et puiſqu'il faut, ſans fard, nous expliquer icy,
Ce que vous ne pouvez, je ne le puis auſſi.
J'en ſuis fâché.

AGE-

AGENOR.

Monsieur, songez, je vous supplie,
A l'effort que je fais lors que je m'humilie.
Mon cœur qui jusqu'icy n'avoit jamais rampé....

ESOPE.

Vous allez faire l'Oye; ou je suis bien trompé.

AGENOR.

J'ay peur de faire pis, dans mon desordre extréme,
Si vous vous obstinez à m'ôter ce que j'aime.
Il m'est bien plus aisé de renoncer au jour,
Qu'à l'adorable objet pour qui j'ay tant d'amour.
Aprés une si juste & si douce esperance....

ESOPE.

Et sçavez-vous aimer avec perseverance?
Peut-être que l'amour, que vous croyez constant,
Est de ces feux folets qu'on ne voit qu'un instant.
Vos tranquiles desirs ne trouvant plus d'amorce,
Le feu dont vous brûlez perdra toute sa force;
Et ce qui fut l'objet de vos tendres amours
Deviendra vôtre peine au bout de quinze jours.
Il n'est guere d'amour que l'hymen n'assaisine.

AGENOR

Moy, je pourrois cesser d'adorer Euphrosine!
Si l'hymen de ma flâme interrompoit le cours
J'y voudrois renoncer pour l'adorer toûjours.
Non, non, sur mon amour le temps n'a point d'empire:
Mon sort est d'en avoir jusqu'à ce que j'expire:
Et si dans le tombeau tout ne finissoit pas,
J'aimerois Euphrosine au delà du trépas.
Il n'est rien qu'à ma flâme aisément je n'immole.

ESOPE.

Mille qui l'ont promis ont manqué de parole.

AGENOR.

Si l'on m'en voit manquer, que le Ciel en courroux.

Puisse

Puisse lancer sur moy ses plus rigoureux coups :
Et pour faire un serment dont je fremis moy-même,
Je consens que jamais Euphrosine ne m'aime.
Mon amour, pour changer, a fait un trop beau choix.

ESOPE.

Adieu : Nous nous verrons encor une autre fois,
Quelqu'un vient.

AGENOR.

Ciel ! Je sors : mais plein d'inquietude :
Je ne puis demeurer dans cette incertitude :
Et quel que soit mon sort, dans une heure d'icy.
Je me rendray chez vous pour en être éclaircy.

SCENE V.

MONSIEUR FURET, ESOPE.

Mr. FURET.

Je viens de vos bontez implorer une grace,
Monsieur.

ESOPE.

Qu'est-ce ? Parlez. Que faut-il que je fasse ?

Mr. FURET.

Crésus dans son Royaume a fort peu de Sujets,
A qui, sans vanité, soient mieux dûs ses bienfaits.

ESOPE.

Qu'avez-vous fait pour luy ? Voyons ; Je rends justice.

Mr. FURET.

On ne peut faire plus pour luy rendre service.
Si les Sujets du Roy m'avoient tous ressemblé
Jamais aucun Etat n'eût été mieux peuplé :
Ses voisins trembleroient ; & pour de foibles sommes

Il auroit toûjours preſts quatre ou cinq cens mille hommes
J'ay quatorze Garçons, tous auſſi grands que moy,
Et qui ſont tous quatorze au ſervice du Roy.
Aſſez brave autrefois, & ma Femme aſſez belle,
Nous voulûmes au Roy témoigner nôtre zele :
Pour bien faire ma cour je ne ménageay rien ;
Et ma femme eut un zele auſſi grand que le mien.
Nous montrer bons Sujets étoit nôtre délice.

ESOPE.

Quatorze Enfans !

Mr. FURET.

Quatorze.

ESOPE.

Et tous dans le ſervice ?
Jamais envers l'Etat on n'en a mieux uſé.
Il faut que vous ſoyez un Gentilhomme aiſé :
Tant d'Enfans au ſervice ont beſoin d'une ſomme
Qui doit faire ſuer le plus gros Gentilhomme.

Mr. FURET.

Monſieur, je ne ſuis pas gentilhomme.

ESOPE.

Tant mieux :
Je n'en connois aucun qui ſoit pecunieux.
La Nobleſſe & l'argent ſont brouillez, ce me ſemble,
A ne pouvoir jamais ſe bien remettre enſemble.
Qu'étes vous ?

Mr. FURET.

J'ay l'honneur d'être un vieil Officier.

ESOPE.

Vous vous nommez ?

Mr. FURET.

Furet.

ESOPE.

Et vous étes ?

M. Fu-

Mr. FURET.

Huiſſier.
Pour le repos de l'ame il n'eſt que cet Office.

ESOPE.

Huiſſier ! Et vous avez tant d'Enfans au ſervice ?
Vous vous mocquez. Portez vos menſonges ailleurs

Mr. FURET.

J'en ay fait ſept Huiſſiers, & quatre Procureurs ;
Un, qui de la Patrouille eſt l'Archer le plus brave ;
Un Controlleur d'Exploits ; & l'autre Rat-de-Cave.
Onze & trois ſont quatorze, en tout païs, je croy.

ESOPE.

Ils font belle figure au ſervice du Roy !
Au Diable vos Enfans, tant ils m'ont fait de peine :
Je croyois que le moindre étoit un Capitaine,
Et je trouve, en mon compte, une ſi grande erreur,
Que le plus honnête homme à peine eſt Procureur.
Le bel honneur au Roy, d'avoir à ſon ſervice
Le Preſſis, l'Elixir de toute la Malice.

Mr. FURET.

Creſus, dont j'ay ſur moy la Declaration,
Quand on a douze Enfans, donne une Penſion.
J'en ay quatorze, & tous d'une Tige feconde.

ESOPE.

C'en eſt trop, des trois quarts, pour le repos du monde.
Il eſt vray que Créſus, Juſte en toutes ſes Loix,
Pour ſe faire des Bras qui ſoûtiennent ſes Droits,
Veut que de ſes bienfaits on honore les Peres :
Mais le cas, à mon ſens, ne vous regarde gueres.
Avoir beaucoup d'enfans, pour marcher ſur vos pas,
C'eſt donner à l'Etat des mains, & non des Bras.
Je ne voy là pour vous nulle choſe à prétendre :
Le Roy ne donne rien à qui ſçait ſi bien prendre.

Mr. Fu-

Mr. FURET.

J'ay fait quatorze Enfans sur la foy des Edits :
Pour le bien de l'Etat, j'ay la Goute.

ESOPE.

Tant-pis.

LES COLOMBES ET LE VAUTOUR.

Un jour les Colombes craintives
Sçachant que le Vautour vouloit se marier,
Se mirent si fort à crier,
Que le vent, jusqu'au Ciel porta leur voix plaintives
Si luy seul nous desole, & nous mange aujourd'huy.
Disoit, en son langage, une Colombe habile;
Quel lieu nous servira d'azile
Contre un nombre d'Enfans aussi méchans que luy?

S'il suffit d'un Huissier, pour vuider une bourse,
Qui pourra, contre sept, avoir quelque ressource?
Croyez-moy, je vous prie, épargnez-vous l'affront
De vous vanter ailleurs d'avoir été fecond :
C'est un malheur public : qu'un Huissier si fertile.
Loin qu'au bien de l'Etat, vôtre Hymen soit utile.
De quantité de gens le sort seroit plus doux,
Si jadis vôtre Mere eût avorté de vous.
Je fais profession d'être franc & sincere.
Vous le voyez.

Mr. Fu-

Mr. FURET.

Monsieur, si c'étoit à refaire,
Créſus, tout Roy qu'il eſt, auroit tort aujourd'huy,
S'il attendoit de moy ce que j'ay fait pour luy.
Il s'en manque beaucoup, quoy que Sujet fidelle,
Que pour peupler l'Etat je n'aye un si grand zele.
Quand de quatorze Enfans on me doit la façon,
Un droit si bien acquis devient une chanson.
Si j'avois préſumé travailler ſans ſalaire,
Douze que j'ay de trop ſeroient encor à faire;
Et je vous répons bien que s'ils n'étoient pas faits,
Ils ſeroient en danger de ne l'être jamais.
Adieu.

ESOPE *ſeul.*

Monſieur Furet s'en va l'ame offenſée,
De ſa fecondité ſi mal recompenſée:
Mais l'argent de Créſus ſeroit mal employé,
Si de cette beſogne il étoit mieux payé.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

EUPHROSINE, DORIS.

EUPHROSINE.

Doris, tu me fais faire une étrange figure :
Ma raiſon y répugne, & mon cœur en murmure.
Quoy, tu veux que d'Eſope implorant la bonté,
Luy qui m'eſt odieux, luy que j'ay maltraité ;
Tu veux ; dis-je...

DORIS.

Qui, moy ? Je ne veux rien, Madame.
Je conſens volontiers que vous ſoyez ſa femme ;
Et que demain, ſans faute, il vous donne la main.

EUPHROSINE.

Luy, Doris ? Ah plûtôt...

DORIS.

Tout eſt preſt pour demain :
Parens, Amis, Feſtin : Et Monſieur vôtre Pere
Apprehende ſi fort qu'Eſope ne differe,
Que ſi hâter la choſe étoit en ſon pouvoir,
Ce qu'il fera demain, il le feroit ce ſoir.
J'ay rêvé, conſulté, employé tout mon zele,
Donné la queſtion à ma pauvre cervelle,
Et je n'ay point trouvé de remede plus prompt
Qui pût de cet Hymen vous épargner l'affront.
Il faut abſolument voir Eſope vous-même :
Pour vous tout accorder il ſuffit qu'il vous aime.
Je ne voy que luy ſeul dont on puiſſe eſperer
D'adoucir vôtre peine, ou de la differer.

Dites

Dites-luy qu'un seul jour est un trop foible espace
Pour chasser Agenor, & le mettre en sa place :
Et demandez du temps pour vous accoûtumer
A le voir, à l'entendre, & peut-être à l'aimer.
S'il vous en veut donner la grace est assez grande.

EUPHROSINE.

Mais je m'engage à luy, si j'obtiens ma demande.
S'il m'accorde du temps, prend-tu garde à cela ?
Je deviens sa conqueste au bout de ce temps-là.
La crainte que j'en ay me rend toute interdite.

DORIS.

N'eussiez-vous d'autre espoir que dans la mort subite ;
Outre qu'on voit souvent d'heureux coups du hazard,
Vous deviendrez sa femme au moins un peu plus tard :
C'est quelque chose.

EUPHROSINE.

Helas ! que cet espoir est sade !

DORIS.

S'il étoit seulement si peu que rien malade !
J'ay, comme vous sçavez, un habile Cousin,
Homme de conscience, & sçavant Medecin,
Qui l'envoîroit bien-tôt *ad patres*.

EUPHROSINE.

Quelle attente !

DORIS.

Je fais ce que je puis. J'imagine, j'invente ?
Je promene par tout mon esprit & mes yeux :
En un mot, comme en cent, je ne puis faire mieux.
Et pour tout dire, enfin, je fais plus, ce me semble,
Qu'Agenor, ny que vous, ny que tous deux ensemble.
Pour sortir d'un tel pas on se demene encor.

EUPHROSINE.

Que veux-tu que je faſſe, & que faſſe Agenor ?
Nous mettons tout en œuvre, & tout nous eſt contraire :
Agenor eſt encor aux genoux de mon Pere ;
Et pendant que, peut-être, on mépriſe ſes vœux,
Je viens chercher Eſope, & fais ce que tu veux.
Tu fais beaucoup pour nous je le ſçay bien.

DORIS.

J'enrage.
Je voudrois de bon cœur faire encor davantage :
J'ay du zele de reſte, il me faudroit du temps.

EUPHROSINE.

Celuy que je viens voir ſçait-il que je l'attens.

DORIS.

Ouy, Madame, il le ſçait.

EUPHROSINE.

Et que ne vient-il viſte ?
Du chagrin que j'auray je voudrois être quitte.

DORIS.

Quelques gens à ſa porte attendoient à le voir :
Mais pour tarder longs-temps il ſçait trop ſon devoir ;
Et dans l'empreſſement de dire qu'il vous aime...
Tenez, je croy l'entendre. En effet, c'eſt luy-même.

SCENE II.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ESOPE.

Je viens vous faire excuſe, & vous crier mercy,
De ce que, malgré moy, vous m'attendez icy.
Voyez ſi par mes ſoins, & par quelque ſervice
Je puis de cette faute adoucir l'injuſtice.
Je voudrois que déja nous fuſſions à demain,
Pour avoir le plaiſir de vous donner la main.
Ne vous ſemble-t-il pas, ſi vous y prenez garde,
Que le jour ſe prolonge, & que la nuit retarde,
Vous ne répondez rien.

DORIS

Il eſt vray. Mais, Monſieur,
On ne peut, à ſon âge, avoir trop de pudeur.
Elle vient vous prier d'une petite grace.

ESOPE.

Commandez. Je ſuis preſt: Que faut-il que je faſſe?

DORIS *à Euphroſine.*

Dites donc quel deſſein conduit icy vos pas.
Expliquez-vous.

EUPHROSINE.

Monſieur... Je ne vous aime pas;
Si je parle autrement, il faudra que j'impoſe.

ESOPE.

J'en avois entreveu quelque petite choſe:
Mais comme aſſez ſouvent on aime à ſe flatter,
Sans ce nouvel aveu j'en aurois pû douter.
Je vous ſuis obligé de ce qu'il vous en coûte
Pour me tirer de peine, & pour m'ôter de doute.
Juſqu'au nœud conjugal je fais peu de progrés?
Mais ce qu'on perd devant, on le recouvre aprés.

L'Hymen sçait embellir les sujets qu'il assemble ;
Et je seray mieux fait quand nous serons ensemble.

EUPHROSINE.

Dussiez-vous m'exposer au plus affreux trépas,
Je n'épouseray point ce que je n'aime pas.
Je vous en fais le Juge, & vous en croy vous-même.
Pourquoy m'épousez-vous ?

ESOPE.

Parce que je vous aime.

EUPHROSINE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, puisqu'il en est ainsi,
Accordez-moy le temps de vous aimer aussi.
Puis-je venir à bout, quelque effort que je fasse,
D'oublier Agenor ; de vous mettre en sa place ?
D'immoler au devoir un si parfait amour ;
Le puis-je, dites-moy, dans l'espace d'un jour ?
Je ne refuse point de tâcher à le faire :
Mais pour y réussir le temps est necessaire.
Quand deux cœurs sont unis par des liens si forts,
On ne les brise point sans d'extrémes efforts.
A ma juste priere ayez l'ame sensible :
Si je ne les romps pas, j'y feray mon possible.
Sur vous seul desormais tous mes sens occupez....

ESOPE.

Levez un peu les yeux.

EUPHROSINE.

Moy ?

ESOPE.

Oüy. Vous me trompez.
Ce langage est trop doux pour être veritable ;
Et dans si peu de temps on n'est point si traittable.
Je penetre aisément dans vôtre intention.

DORIS.

Oh, Monsieur, là-dessus, je suis sa caution.
J'ay le cœur sur la langue, & jamais je n'affecte....

ESOPE.

Tout franc, la caution m'est encor plus suspecte.
Je veux bien toutefois, pour contenter vos vœux

Diff

Differer nôtre Hymen, & d'un jour, & de deux.
Je vous trouve si belle, & ma flâme est si forte
Que je puis en mourir de chagrin; mais n'importe.

DORIS.

Pluſt aux Dieux!

ESOPE.

Plaist il?

DORIS.

Quoy?

ESOPE.

Vous invoquez les Cieux.

DORIS.

Je dis que de la mort vous preservent les Dieux.
Quelle perte!

ESOPE.

Vraiment je vous suis redevable.

EUPHROSINE.

Un jour ou deux, Monsieur! étes-vous raisonnable?
Pour un effort si grand, est ce un terme assez long?

ESOPE

Et quel temps, s'il vous plaist, me demandez-vous donc?
Voyons.

EUPHROSINE.

Un an ou deux. Je ne puis moins prétendre:
Je suis jeune....

ESOPE.

Et moy, vieux. Je ne sçaurois attendre.
Avant qu'il soit deux ans, ridicule & Barbon,
Je voudrois bien sçavoir à quoy je seray bon?
Qui me fuit maintenant, qui soûpire, qui pleure,
En auroit dans deux ans une raison meilleure.
Differer de deux jours est tout ce que je puis:
Encor est-ce beaucoup dans l'état où je suis.
Si vous sçaviez.

EUPHROSINE.

De grace, ayez plus de tendreſſe.
Peut-on rien refuſer aux vœux d'une Maîtreſſe ?

ESOPE.

Je ſuis ſourd.

EUPHROSINE.

Eh, Monſieur, ne vous prévalez pas
De ce qu'à vos deſirs mon Pere tend les bras :
Songez que vous m'aimez, & que je vous en prie.

ESOPE.

Arreſtez-vous. Je ſens que j'ay l'ame attendrie.

DORIS.

Continuez, Madame, attendriſſez encor...

ESOPE.

Amenez-vôtre Pere, & qu'on cherche Agenor.
Je vous donne du temps, j'ay cette complaiſance ;
Mais enfin, c'eſt un Pacte où je veux leur preſence,
Afin qu'au bout du terme on en uſe ſi bien...

EUPHROSINE.

Ah, Monſieur, Agenor n'en fera jamais rien.
Luy me ceder !

ESOPE.

Je veux qu'il vienne, & qu'il s'oblige...

EUPHROSINE.

Il ne le fera point ; je le ſçay bien, vous dis-je.
Quand je l'en preſſerois je le ferois en vain.

ESOPE.

Si vous ne l'amenez ſoyez prête à demain.
Quelqu'un entre.

EUPHROSINE.

Ah, Doris ! c'en eſt fait, je ſuis morte.
Sortons.

DORIS *bas.*

Maudit Gobin ! que le Diable t'emporte.
Voilà pour Euphroſine un Amant bien tourné !

SCE-

SCENE III.

PIERROT, COLINETTE, ESOPE.

PIERROT.

Palsandié je reviens, je ne suis pas damné.
J'ameine un Orphelin, qui n'a Pere ny Mere;
Et que je fais nourrir par nôtre Ménagere.
Il est gras comme un Moine: il tette tout son son.

ESOPE.

Le bel Enfant!

PIERROT.

Ma femme, est pardié belle étou.
Voyez.

ESOPE.

Elle est Jolie; & paroît bien instruite.
Pour un homme si grand, elle est un peu petite.

PIERROT.

De méchante denrée, & de mince valeur,
Tant moins que l'on en a, tant plus c'est le meilleur.

ESOPE.

Il faut s'aymer, bien vivre, & l'Hymen en revanche...

PIERROT.

Je vivons pardié bien. J'ons ce soir une Eclanche,
Aussi belle...

ESOPE.

Jamais ne vous querellez-vous?

COLINETTE.

Non, Monsieur, Dieu marcy, Pierrot est assez doux.
Il est, quand il s'y boute, un tantinet yvrogne;
Mais tenez pour le reste il va droit en besogne.
Il n'a dans tout son corps, pas un endroit malin.

ESOPE.

Et vous nourriſſez donc ce petit Orphelin ?

COLINETTE.

Oüy, Monſieur.

ESOPE.

Vos Enfans l'ayment-ils ?

COLINETTE.

Pour les nôtres,
Ils ſont devenus morts; mais j'en referons d'autres;
Pierrot eſt jeune.

ESOPE.

Hé bien, à quoy vous ſuis-je bon ?
Qui te fait revenir; eſt-ce ta Charge ?

PIERROT.

Oh, non.
Si je venons vous voir, c'eſt pour ce petit drille;
Qui, s'il pouvoit parler, vous diroit qu'on le pille.
Comme il eſt mon Neveu, je ſommes un peu parens.
Il avoit de bon Bien, pour huit ou neuf cens francs:
Mais j'avons pour Seigneur, certain grand Eſcogrife,
Qui de tous les Seigneurs a la meilleure Griffe;
Et qui d'un petit Pré voulant en faire un grand,
Enchaſſi dans le ſien, le Bien de cet Enfant.
Tu ſçais cela par cœur, jaſe un peu Colinette:
Dy ce que c'eſt.

COLINETTE.

Monſieur, l'Orphelin qui me tette
Eſt un petit Marmot, que j'avons par emprunt:
Avant qu'il fut venu, ſon Pere étoit deffunt.
Dés qu'on l'eut débardé, ce fut une Vipere:
Sa Mere le feſit, luy défeſit ſa mere:
Et ſon trépaſſement luy laiſſi quelque Bien;
Que ce vilain Monſieur a bouté dans le ſien.
Il dit, bredi-breda, mais on ne le croit guere,
Qu'il preſti de l'argent à deffunt ſont grand Pere;
Et quand je luy montrons que cela ne ſe peut,

Pour

Pour nous farmer la bouche, il nous dit, qu'il le veut.
Nos meilleures raiſons ſont pour luy des vetilles :
Plus je trouvons de trous plus il a de chevilles ;
Et comme il eſt le Maître, & qu il a du credit,
D'une ſeule menace, il nous abaſourdit.
Un Bichon, contre un Dogue a peine à ſe deffendre.
Si vous n'y boutez ordre, il eſt homme à tout prendre.
Quand je l'alli prier d'un peu mieux en agir,
Il me diſi des mots, qui me firent rougir ;
Et comme je ſuis douce, & qu'il a bonne gueule...
Tien Pierrot, de mes jours, je n'y vas toute ſeule.
Un Loup dans un Troupiau n'eſt pas plus malfaiſant.

PIERROT.

Rien n'eſt mordié pour luy, trop chaud ny trop peſant.
Comme il eſt le Seigneur, quelque choſe qu'il prenne,
Il dit pour ſes raiſons, que c'eſt un droit d'Aubaine.
Tous les jours de ſa poche, il tire un droit nouviau :
Qu'on prenne une Ecreviſſe, ou qu'on tuë un Moiniau,
Il fait tout ſur le champ, dans ſa furie extrême,
Un biau Procés de Dieu, fut-ce à ſon Pere même.
Il prend à toutes mains, & de toutes façons.
Il vendroit, s'il pouvoit, l'Air dont je joüiſſons.
Il nous diſme nos Choux, nos Poiriaux, nos Citrouilles.

COLINETTE.

Les Foſſez du Châtiau, ſont tout pleins de Grenouilles,
Qui, par méchanceté, luy font un ſi grand bruit,
Qu'il ne dort pas un brin, tant que dure la nuit.
Par un papier qu'il a, griſonné d'un Notaire,
Il veut, bon-gré, mal-gré, que je les faiſions taire ;

Et faute jusqu'icy, d'empêcher leur cancan,
Chaque Maison du Bourg paye un écu par an.
C'est un Dogue affamé qui toûjours mord ou ronge.
Empêcher des Crapaux de crier! le pouvons-je?
Dites-moy.

ESOPE.

De tout temps le foible eut toûjours tort.
Le plus cruel des droits est le droit du plus Fort.
Il faut que le plus Foible ait dans son infortune,
Pour fléchir le plus Fort, trente raisons contre une:
Encor assez souvent, celles qu'il peut avoir,
Servent-elles de peu, comme vous allez voir.

LE LOUP, ET L'AGNEAU.

Un Loup se trouvant à boire,
Où beuvoit un jeune Agneau,
Eut d'abord l'ame assez noire
Pour luy vouloir faire accroire
Qu'il avoit troublé son eau.
Qui te rend si temeraire?
Luy dit ce traître, en courroux.
L'Agenau, qui justement craint sa dent sanguinaire,
Prenant, pour le toucher, un ton flateur & doux:
Eh! comment, Monseigneur, cela se peut-il faire?
Je me suis, par respect, mis au dessous de vous.
J'ay toûjours sur le cœur une vieille querelle,
Répondit la Bête cruelle,
Où tu te déclaras mon mortel ennemy:
Depuis six mois entiers j'en cherche la vangeance.
Je n'ay, répond l'Agneau, que deux mois & demy:
Comment pouvois-je alors vous faire quelque offence?

Ta Mere qui me hait, & qui ne sçait pourquoy ;
Hier, par deux Mâtins, me fit long-temps poursuivre.
Ma Mere cessa de vivre,
Quand elle accoucha de moy.
C'est donc ton Pere ? Mon Pere
Du Boucher inhumain a senty la fureur.
C'est donc ta Sœur, ou ton Frere ?
Je n'ay ny Frere ny Sœur.
Oh bien, qui que ce soit, il faut que je me vange :
Je suis las d'écouter tout ce que tu me dis.
Lors, sans plus de raison, il l'égorge & le mange.
Force Grands sont de même à l'égard des Petits.

N'est-il pas vray ?

COLINETTE.

Pierrot, le joly petit Conte !

PIERROT.

Eh si ! Mordié, le Loup devroit mourir de honte :
L'Agneau beuvoit à part, & ne luy disoit mot.

ESOPE.

Ma pauvre Colinette, & mon pauvre Pierrot,
Voilà comme a peu prés, par le commun usage,
Font envers leurs Vassaux les Seigneurs de Village.
Quand d'un Bois, ou d'un Champ il leur plaît un morceau,
Des Agneaux malheureux troublent toûjours leur eau ;
Et pour peu qu'on resiste aux raisons qu'ils se forgent,
Non contens de les tondre, on voit qu'ils les égorgent.
Il sera bien-tôt nuit, & vous êtes de loin :
Adieu. De cet Enfant, ayez beaucoup de soin.
Je ne partiray point sans luy rendre Justice.

PIERROT.

Ecoutez, je ſçavons comme on paye un ſarvice :
Si vous en uſez bien, à biau jeu biau retour.

COLINETTE.

N'allez point nous bailler d'iau benîte de Cour.
On dit qu'en ce lieu-là l'on fait ſemblant qu'on
s'aime ;
Et que promettre, & rien, c'eſt quaſiment de
même.

ESOPE.

Allez, je ſuis ſincere, & le ſuis en tout lieu.

PIERROT.

Adieu. Je vous quittons. Voicy du monde.

ESOPE.

Adieu.

PIERROT.

Mordié, plus je le voy, moins je devine comme
On a mis tant d'Eſprit dans un ſi vilain homme.

SCENE IV.

DEUX COMEDIENS, ESOPE.

LE PREMIER COMEDIEN.

Monſieur (car par la Ville on dit publiquement,
Que vous ne voulez pas qu'on vous traite autre-
ment.)
Choiſis par nôtre Corps, nous faiſons nos de-
lices
De venir vous offrir ſes tres-humbles ſervices.
Le ſoin de vos plaiſirs conduit icy nos pas.

ESOPE.

Etranger en ce lieu, je ne vous connois pas.
Qu'eſtes-vous, s'il vous plaiſt ? Vôtre mîne eſt ſi
haute,
Que peut-être en parlant ferois-je quelque faute.

LE II. COMEDIEN.

Comediens. Bien-tôt nous vous ſerons connus.

ESOPE.

Comediens! Ho! ho! ſoyez les biens venus:
Vous donnez des plaiſirs dont je ſuis idolâtre.
Hé bien, qu'eſt ce Meſſieurs, comment va le Theatre?
Combien dans vôtre Troupe êtes-vous d'Acteurs?

LE I. COMEDIEN.

Trop.
Lors que moins on y penſe, il en vient au Galop.

ESOPE.

Tant mieux. A bien joüer le grand nombre s'excite.

LE II. COMEDIEN.

Tant pis. Car plus on eſt, plus la part eſt petite.

ESOPE.

La Scene eſt plus remplie, & chacun prend des ſoins.

LE I. COMEDIEN.

La Scene eſt plus remplie, & la bource l'eſt moins.
Pour peu qu'en ce Métier on ait le Vent en poupe,
Quinze Acteurs, bien choiſis, ſont une bonne Troupe:
Suivant leur Caractere ils ont tous de l'Employ;
Pour bien joüer ſon Rôlle on ne s'attend qu'à ſoy;
Mais quand on eſt beaucoup, d'un même Caractere,
Un Auteur en ſuſpens ne ſçait ce qu'il doit faire,
Sur qui que ce puiſſe être où s'arrête ſon choix,
Pour en contenter un, il en chagrine trois;
Et s'il faut m'expliquer à deſſein qu'on m'entende,
C'eſt un petit Cahos qu'une Troupe ſi grande.

ESOPE.

Avez-vous des Auteurs dans cette Ville-cy?

LE II. COMEDIEN.

Oüy, Monſieur.

ESOPE.

Bons?

LE II. COMEDIEN.

Eh, Eh...

ESOPE.

J'entens. Couci, couci.
Malheur à qui s'en mêle, & n'en eſt pas capable :
S'il n'a l'art de charmer il n'eſt point excuſable :
Le ſevere Auditeur, pour un mot de travers,
Ne fait miſericorde à pas un de ſes Vers :
Il eſt ſi delicat que pour le ſatisfaire,
Il faut du Merveilleux, ou bien du Neceſſaire.
Qu'on n'ait point de Pain blanc on en mange du bis;
De Velours, ou de Serge on ſe fait des habits ;
Parce qu'en quelque état que le deſtin nous range.
Il faut abſolument qu'on s'habille & qu'on mange :
Mais, du conſentement de cent Peuples divers,
Rien n'eſt moins neceſſaire au Monde que des Vers ;
Et par cette raiſon, qui me ſemble équitable,
Les paſſablement bons ne vallent pas le Diable.

LE II. COMEDIEN.

Nous repreſenterons, quand vous nous viendrez voir,
L'Ouvrage le plus beau que nous puiſſions avoir.
A vous bien divertir toute la Troupe aſpire.
Quel jour choiſiſſez vous?...

ESOPE.

Je ne puis vous le dire.

LE II. COMEDIEN.

De grace...

ESOPE.

Je ne ſçay quand j'auray le loiſir.

LE I. COMEDIEN.

Un jour dans la ſemaine eſt facile à choiſir :
Il nous eſt important d'avoir vôtre réponſe.

ESOPE.

Pourquoy?

LE I. COMEDIEN.

Par la raiſon qu'il faut qu'on vous annonce.
Quand vous nous viendrez voir, plus de monde y viendra,
Que tout vaſte qu'il eſt nôtre Hôtel n'en tiendra :
Et comme un vray Phenix, unique en vôtre eſpece,
Ce ſera pour vous voir plus que pour voir la Piece.
J'en ſuis ſûr.

ESOPE.

C'eſt à dire, à parler nettement,
Que c'eſt moy qui ſeray le divertiſſement :
Et pour aller au but où vôtre Troupe aſpire,
Vous tirerez l'argent, & moy je feray rire.
Je veux de m'annoncer vous épargner le ſoin.
C'eſt un honneur trop grand, & dont je ſuis trop loin :
Il n'eſt que pour les Gens du plus ſublime Etage ;
Et qui n'eſt rien du tout, doit au moins être ſage.
Nous avons en paſſant déchiffré les Auteurs :
Parlons un peu de vous. Eſtes-vous bons Acteurs ?
Je dis en general ſans deſigner perſonne.

LE II. COMEDIEN.

Oüy, Monſieur, nôtre Troupe eſt vraîment aſſez bonne.
Non qu'on ſoit tous égaux, ne croyez pas cela :
Les uns ſont merveilleux, & les autres...

ESOPE.

Là, là.
Je vous entens. La Troupe en public étalée,
C'eſt à dire, entre nous, Marchandiſe mélée.
Ne vous figurez pas qu'en ne faiſant pas bien,
Vous ſoyez épargnez, vous qui n'épargnez rien ;
Pour reprendre avec fruit les ſottiſes des autres,
Il faut avoir le ſoin de bien cacher les vôtres ;
Et ne pas follement s'expoſer à l'ennuy.
De montrer ſes deffauts en joüant ceux d'autruy.
Donnez-vous au Public forces Pieces nouvelles ?

LE I. COMEDIEN.

Tous les mois.

ESOPE.

Ou du moins qu'on fait paſſer pour telles.
Depuis neuf ou dix ans, & cela n'eſt pas beau.
Vos Nouveautez, dit-on, n'ont plus rien de nouveau.
Qu'on annonce une Piece on promet des merveilles,
Qui de chaque Auditeur charmeront les oreilles :
Et quand pendant un mois on l'a proſnée ainſi,
On rencontre ſouvent ce qu'on va voir icy.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

Le bruit courut un jour qu'une haute Montagne,
Dans une heure accoucheroit :
Chacun ſe mit en campagne,
Pour voir l'Enfant qu'elle auroit.
Mais ce Coloſſe affreux, dont l'orgueilleuſe tête
Alloit juſques au Ciel deffier la tempête,
Et de tous les Paſſans rendoit les yeux ſurpris ;
Trompant des Spectateurs l'ardeur impatiente,
Aprés une longue attente,
Accoucha d'une Souris.

Vous ne pouviez nier, tout Acteurs que vous êtes,
Que ce que je dis là ne ſoit ce que vous faites.
Qui de vous, je vous prie, eſt le Complimenteur ?

LE I. COMEDIEN.

C'eſt moy, Monſieur.

ESOPE.

C'eſt vous ?

LE I. COMEDIEN.

Moy-même.

ESOPE.

Ergò, Menteur.
Celuy qui fait l'Annonce, & qui taille & qui coupe,
Eſt ordinairement le Menteur de la Troupe.
Il vaut mieux loüer moins, & ne pas tant mentir.
A vous voir toutefois je veux bien conſentir.
Mais quand j'iray chez vous joüez, s'il eſt poſſible,
Ce que dans vôtre Troupe, on a de plus riſible:
Pour me laiſſer douter, fait comme je me voy,
Si l'on rit de la Piece, ou ſi l'on rit de moy.
Il n'eſt point, où je ſuis, de Tragique où l'on pleure.
Joüez vous tous les jours?

LE II. COMEDIEN.

Oüy, Monſieur.

ESOPE.

A quelle heure?

LE II. COMEDIEN.

Dans une heure au plus tard nous allons commencer.

ESOPE.

Voilà le vray moyen de ne pas m'annoncer.
Meſſieurs, pour aujourd'huy je retiens une Loge.

LE I. COMEDIEN.

On n'aura pas le temps de faire vôtre Eloge.

ESOPE.

Et m'en peut-on faire un à moins qu'il ne ſoit faux?
Que l'on n'ait pas le temps de compter mes deffauts:
Cela ſuffit.

LE II. COMEDIEN.

Et quoy, vous êtes inflexible?

ESOPE.

A vous ſervir ailleurs je feray mon poſſible:
Adieu. Je voy des gens, que j'ay mis en courroux,
Que je veux débaucher pour les mener chez vous.

SCE-

SCENE DERNIERE.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, AGENOR, DORIS.

ESOPE.

O ça, je suis ravi de vous voir tous ensemble.
Parlons de bonne foy sur ce qui nous assemble.
Monsieur le Gouverneur, quel est vôtre dessein?

LEARQUE.

De vous donner ma Fille.

ESOPE.

Et quand?

LEARQUE.

Demain.

EUPHROSINE.

Demain!
Mon Pere, à mon égard, montrez-vous moins severe;
Monsieur en use mieux, il consent qu'on differe;
Ma priere le touche, & rien ne vous émeut!

ESOPE.

Hé bien donc, à demain, puisque Monsieur le veut.

AGENOR.

Ne vous en flattez point, si vous n'avez envie
De m'arracher ensemble Euphrosine & la vie.
Je vois où je m'expose, & sçais vôtre credit;
Il n'est rien, là-dessus, que je ne me sois dit:
Crésus ne voit, n'entend, n'agit que par vous-même;
Mais qu'ay-je à redouter si je perds ce que j'aime?
Et que peut-il me faire, avec tout son pouvoir,
Qui soit pis que ma rage, & que mon desespoir?
Monsieur le Gouverneur m'a promis Euphrosine;

Et

Et ce n'eſt plus à luy le bien qu'il vous deſtine.
J'ay receu ſa parole, & je m'y ſuis fié.

LEARQUE.

Il eſt vray : mais Monſieur eſt privilegié.

ESOPE.

Voyons donc, s'il vous plaiſt, quel eſt mon privilege.
Suis-je plus beau? mieux fait? noble ? riche ? enfin, qu'ay-je ?
Parlez.

LEARQUE.

N'étes-vous pas Favori de Créſus ?

ESOPE.

Peut-être que demain je ne le ſeray plus :
Et comme la Faveur n'eſt qu'un éclair qui brille,
Qui paſſe rarement dans la même famille,
Elle a, quand elle change, un retour ſi cuiſant,
Que la Faveur paſſée eſt un malheur preſent.
Agenor eſt bien fait, & vôtre Fille eſt belle ;
L'un eſt né Gentilhomme, & l'autre Demoiſelle ;
J'ay fait de leur amour un ſevere examen ;
Ce ſont les plus beaux feux que puiſſe unir l'Hymen :
Et je n'ay feint d'aimer, & de nuire à leur flame,
Que pour approfondir ce qu'ils avoient dans l'ame.
Il me feroit beau voir, chargé comme un Atlas,
Faire le Soûpirant pour de jeunes appas !
Le ſeul âge inégal rend l'hymen miſerable ;
Et ſi vous en doutez, écoutez cette Fable.

L'HOMME, ET LES DEUX FEMMES.

Un Homme des plus inſenſez,
A quarente cinq ans, le cœur rempli de flâmes,
S'aviſa d'épouſer deux Femmes :

Pour

Pour le faire enrager une c'étoit assez.
L'une avoit soixante ans, & l'autre vingt & quatre :
Toutes deux à l'envy le vouloient à leur goût ;
Et souvent c'étoit à se battre
A qui mieux en viendroit à bout.
Pour le faire à leur badinage
L'une & l'autre n'oublioit rien :
La Vieille souhaitoit qu'il parût de son âge ;
La Jeune auroit voulu qu'il eût été du sien.
Tous les matins, sous un pretexte honneste
De montrer leur amour par de petits devoirs,
Chacune, en le peignant, arrachoit de sa teste
L'une les cheveux blancs, l'autre les cheveux noirs.
Enfin chauve & pelé, sa presense importune
Le rendit par tout odieux.
Pour combler un Hymen de joye & de fortune
Il faut l'assortir un peu mieux :
Il étoit trop jeune pour l'une,
Et pour l'autre il étoit trop vieux.

Monsieur le Gouverneur, vous me devez entendre.

LEARQUE.

J'accepte avec plaisir Agenor pour mon Gendre :
Vôtre approbation en augmente le prix.

AGATON.

Je ne puis dire un mot, tant vous m'avez surpris?
Monsieur, c'est justement que chacun vous renomme :
Je doute que la Terre ait un plus honneste homme.

EUPHROSINE *à Esope.*

Vous voyez mes raisons pour ne vous point aimer ;
Mais je n'en ay pas moins pour vous bien estimer,
Je m'en fais un devoir que rien ne peut enfraindre.

Eso-

ESOPE *à Doris.*

Vous, qui du Chat-huant n'avez plus rien à craindre....

DORIS.

Oh, Monsieur, contre moy n'ayez point de courroux,
Tout le monde eût pensé ce que j'ay dit de vous.

ESOPE.

Fort bien. C'est s'excuser d'une belle maniere!
N'importe; oublions tout: rendons la joye entiere.
Loin de mettre un obstacle à vos justes desirs,
Je veux faire aux chagrins succeder les plaisirs:
C'est, en Amy sincere, à quoy je m'étudie,
Commençons dés ce soir par voir la Comedie;
Et pendant la Faveur dont m'honore le Roy,
Qu'aucun, avec raison, ne se plaigne de moy.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

L743894
Z4A6.7